

DELLY

# La petite chanoinesse



BeQ

**Delly**

**La petite chanoinesse**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 315 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **La petite chanoinesse**

Édition de référence :

Paris, Librairie Plon, 1919.

« Ni l'éloignement ni la mort ne peuvent rompre l'amour véritable ; il creuse l'âme d'autant plus qu'il est privé d'expansion au-dehors. »

Lacordaire.

# 1

Les hôtes d'Ogier de Chancenay prenaient le thé, en cet après-midi de septembre, sur le pont du yacht mouillé devant un petit port italien. Ils avaient sous les yeux le village, avec ses maisons disséminées dans un désordre pittoresque, ses jardins à demi cachés derrière le feuillage d'énormes figuiers chargés de fruits, ses bois d'oliviers et d'orangers caressés par le soleil déclinant. Des barques, leurs voiles rousses tendues, rentraient chargées de poisson, montées par des hommes au teint brun qui saluaient au passage les étrangers. Elles allaient s'amarrer le long du port, où les femmes aux cheveux sombres à moitié couverts d'un fichu écarlate se tenaient prêtes à enlever le produit de la pêche. Et des enfants aussi bruns que père et mère couraient, se poursuivaient, nu-pieds, en jetant des cris aigus, ainsi que les corneilles aux soirs d'été.

William Horne, un jeune Anglais à la physionomie intelligente et fine, dit à son voisin, le gros baron de Pardeuil :

– Joli, hein, ce village ?

L'autre avança la lèvre, en une lippe qu'il croyait sans doute du plus agréable effet.

– Joli ?... Peuh ! Tout cela se ressemble !... Moi, vous savez, la nature...

Et il fit claquer ses doigts.

William retint un sourire narquois, en demandant :

– Alors, comment avez-vous accepté l'invitation de Chancenay pour cette croisière ? Vous devez vous ennuyer terriblement, si la vue de ces charmants paysages ne vous dit rien ?

– Mais non, mais non, je ne m'ennuie pas ! On mange admirablement, chez M. de Chancenay ! Il a pour chef un véritable artiste !... Et puis, comment trouver le temps long, en une si aimable compagnie ?

Le regard du baron effleurait les invités masculins, et s'arrêtait sur une belle personne

blonde, très élégante, qui se balançait dans un rocking-chair tout en causant à bâtons rompus avec ses voisins.

On n'aurait trop su quel âge lui donner, tellement la fraîcheur de son visage était entretenue avec art. Et non moins indécis, peut-être, serait apparu son état civil, au cas où quelque curieux aurait entrepris des recherches à ce sujet. Elle se disait Française, veuve d'un Hongrois, et se faisait appeler la comtesse Doucza. On calculait qu'ayant une fille de vingt ans, elle devait être dans les parages de la quarantaine. D'une intelligence moyenne, mais souple, habile, sachant s'adapter à tous les milieux, elle arrivait, tout en faisant partie à l'ordinaire d'un monde « entre deux », très cosmopolite et assez peu scrupuleux sur le chapitre de la morale, à se faufiler avec sa fille dans la meilleure société, à la faveur de la tolérance mondaine en usage à notre époque.

C'était ainsi qu'Ogier de Chancenay les avait connues. Quelques mois auparavant, à une vente de charité organisée par sa tante, la vicomtesse de



Challanges, il avait acheté des fleurs à la jolie Sari Doucza. Celle-ci lui ayant laissé comprendre qu'il plaisait énormément, et qu'elle ne serait pas d'une difficile conquête, Ogier l'avait revue très volontiers, car il la trouvait amusante, et ne s'embarrassait guère d'avoir à son actif une fantaisie de plus, qu'il secouerait demain comme il avait déjà fait d'un certain nombre d'autres.

Par ailleurs, son opinion au sujet de la mère et de la fille se trouvait résumée dans ce fait que, parmi les relations masculines plus ou moins intimes conviées à cette croisière, M<sup>me</sup> Doucza et Sari se trouvaient les seules femmes invitées.

Comme personne n'eût songé à se poser en rival du comte de Chancenay, tous les hommages, s'écartant de la seconde, refluaient vers la belle veuve qui les recevait avec une aimable sérénité, en accordant quelque préférence à M. de Pardeuil, fort empressé autour d'elle.

William Horne, seul, demeurait insensible. Avec son flegme britannique, il faisait de petites études de caractère sur ses compagnons de bord, et suivait d'un œil paisible le flirt de son cousin

Ogier avec Sari Doucza.

Ce fut lui qui annonça :

– Voilà Chancenay et M<sup>lle</sup> Doucza qui reviennent.

Les regards se dirigèrent vers le port. Le canot du yacht s'en éloignait lentement, dans la lumière du couchant qui faisait jaillir de ses cuivres des étincelles, et enveloppait de sa clarté chaude encore les deux jeunes gens assis à l'arrière.

Sari avait retiré son chapeau, qui reposait sur ses genoux. Le soleil caressait librement ses cheveux blonds, un peu roux, moussant en gros bandeaux qui laissaient à peine voir un fin visage au teint frais, et des yeux gris foncé, très expressifs, en ce moment tout occupés de M. de Chancenay... Elle était vraiment jolie, cette petite cosmopolite. Avec cela, très visiblement amoureuse du séduisant gentilhomme assis près d'elle, ce bel Ogier de Chancenay dont les mondaines les plus en vue se disputaient l'attention... « Trop visiblement », chuchotait à l'oreille de William Horne M. de Pardeuil, qui jalousait son hôte.

L'Anglais eut un mouvement d'épaules, en ripostant avec quelque dédain :

– Oh ! elle a fini de se compromettre depuis longtemps !... Un peu plus, un peu moins !...

M<sup>me</sup> Doucza, tout en s'éventant, dirigeait un regard intéressé vers les occupants du canot. Dans la lumière se dessinaient la svelte silhouette de M. de Chancenay, son visage aux traits fermes, au front un peu altier. Un pli de contrariété apparaissait au coin des lèvres. Mais les yeux, très beaux, où passaient de vifs reflets orangés, considéraient avec complaisance la jolie fille rousse qu'ils paraissaient fasciner.

M<sup>me</sup> Doucza eut un sourire de satisfaction, qui s'accentua quelque peu à cette réflexion d'un de ses voisins :

– Elle paraît plaire énormément à M. de Chancenay, votre charmante fille, madame !

La veuve répliqua modestement :

– Elle est très gentille, en effet, ma petite Sari, et je suis heureuse de voir que notre hôte l'apprécie comme elle le mérite.

Le canot approchait du yacht, en laissant derrière lui un étincelant sillage... Il accosta et, lestement, les deux jeunes gens gagnèrent le pont. Sari, tout aussitôt, s'écria d'un air tragique :

– Devine, maman, la malchance qui nous arrive !

– Une malchance ?... Quoi donc, mon cœur ?

– M. de Chancenay a trouvé à la poste une dépêche de son grand-père, lui apprenant qu'une de leurs vieilles parentes vient de mourir, là-bas, du côté du Jura ou je ne sais où !... Et il faut qu'il aille conduire le deuil, qu'il s'occupe du règlement des affaires, car c'est la marquise de Chancenay qui hérite...

Ogier l'interrompt :

– Le règlement des affaires, cela peut être remis à plus tard. Mais les obsèques n'attendent pas, elles. Le yacht va donc nous conduire à Naples dès ce soir. Et tandis que je prendrai le premier train, vous continuerez votre croisière, avec mon cousin qui vous fera les honneurs de *la Libellule*, en mes lieu et place. Dès que je saurai

quand je puis revenir, je télégraphierai à l'une des escales prévues, où vous m'attendrez.

Des exclamations, des mots de regret se faisaient entendre... M<sup>me</sup> Doucza ne pouvait dissimuler une réelle consternation. Elle s'écria :

– Mais quelqu'un ne peut-il vous remplacer ?... Un autre parent ?

Ogier eut un léger froncement de sourcils, en ripostant d'un ton bref :

– Personne. C'est à moi qu'incombe ce devoir, et je n'ai aucune raison sérieuse pour m'y soustraire.

Sari se laissa tomber dans un fauteuil, en glissant vers sa mère un coup d'œil mécontent. Toutes deux s'étaient aperçues, plus d'une fois, que M. de Chancenay ne supportait pas un semblant d'immixtion dans ses affaires de famille ou autres.

Ogier s'assit près de son cousin, et prit dans une de ses poches des lettres qu'il lui tendit.

– Tiens, voilà pour toi, Willy.

– Merci... Est-ce M<sup>me</sup> de Valheuil qui est

morte ?

– Elle-même. Avec elle s'éteint cette branche de la famille qui s'établit dans la Comté vers le seizième siècle. Je ne la connaissais pas le moins du monde, si ce n'est par ce que m'en a dit ma grand-mère. Elle était, je crois, une personnalité assez falote... Veuve très jeune, sans beaucoup de fortune, elle vivait depuis cinquante ans retirée dans une vieille demeure, s'occupant de dévotion, d'œuvres charitables. Grand-mère n'avait plus avec elle que des relations par écrit, une fois dans l'année.

William dit avec un demi-sourire :

– Alors, son héritage n'augmentera pas sensiblement ta fortune ?

Ogier sourit à son tour, en étendant la main pour prendre une cigarette sur la table placée près de lui.

– En effet !... Une maison croulante, nid à souris probablement, quelques petites rentes... Et encore, peut-être celles-ci sont-elles destinées, par testament, à des œuvres pies. Elle aurait

d'ailleurs eu bien raison de le faire, la pauvre femme, sachant que ni mes grands-parents, ni moi, ne sommes précisément dans le besoin.

Il y eut des rires, autour de lui, et parmi eux celui de Sari, un peu aigu.

La jeune fille enfonçait dans un fauteuil profond sa personne menue, vêtue de blanc. Sur le bout de ses doigts aux ongles bien polis, elle faisait lentement sauter la petite marmite de paille bise, décorée d'un immense couteau de plumes couleur d'orange, qui lui servait de chapeau. Sous l'ombre des paupières demi-baissées, elle ne quittait guère du regard M. de Chancenay qui fumait nonchalamment, l'air distrait, en jetant un mot dans la conversation, de temps à autre. Un reflet de soleil se glissait jusqu'aux cheveux blond foncé, souples et ondulés, jusqu'aux yeux bruns si beaux, où Sari se dépitait de trouver toujours tant d'ironie, sous la caresse charmeuse du regard, au lieu de la passion qu'elle souhaitait y voir... Et elle pensait une fois de plus, avec quelque colère : « Il y a quelque chose en lui que je ne puis saisir... quelque chose qui m'échappe,

qui m'échappera toujours, j'en ai peur... »

Un peu avant le dîner, Sari entra dans la chambre de sa mère. Celle-ci, tout habillée déjà, compulsait des lettres posées devant elle, sur la tablette du bureau. Elle ne put retenir un mouvement de contrariété, à la brusque apparition de sa fille, et fit le geste de repousser les lettres dans un tiroir.

Mais Sari se mit à rire.

– Oh ! tu n'as pas à me faire mystère de ta correspondance, maman ! Je sais que tu te charges de fournir des renseignements à certaines puissances désireuses d'avalier quelque jour la France, et toute l'Europe avec. C'est ton affaire, et je n'y trouve rien à redire, d'autant plus que ton petit trafic nous permet de mener la vie mondaine que nous aimons.

Elle parlait à mi-voix. Cependant, sa mère lui fit signe de se taire, puis chuchota :

– On ne sait jamais... Il faut de la prudence...

– Bien, j'en aurai... Mais tu sais, si j'arrive jamais à devenir comtesse de Chancenay, il



faudra laisser là ces sortes d'affaires ?

– Naturellement ! Nous n'en aurions plus besoin, d'ailleurs... Voyons, cela s'arrange-t-il à ton gré, petite ?

Sari secoua la tête. Une lueur de contrariété passait dans ses yeux, qui devenaient presque noirs... Elle mit un genou sur le petit divan placé près du bureau, et appuya au dossier de velours ses bras nus, très blancs, sortant d'une courte manche de tulle rose.

M<sup>me</sup> Doucza demanda, d'un ton inquiet :

– Cela ne va pas ?

– Non, pas comme je le voudrais... Il est trop maître de lui, toujours. Je l'amuse, voilà tout. Je suis la distraction du moment. L'hiver prochain une autre chassera celle-là... C'est une nature dont je n'ai pas saisi encore le point faible, et sur laquelle, de ce fait, je n'ai pas de prise. Mais il faudra que j'y arrive... Oh ! cela oui ! Il faudra que je devienne sa femme. Car, si je l'aime pour lui-même, je veux aussi avoir son nom et sa fortune !

La mère approuva :

– Je le pense bien, mon cher cœur !... Et je te crois assez habile pour y réussir.

Sari murmura d'un air songeur :

– Oui, je l'espère... Mais ce sera probablement difficile, car il est très orgueilleux... Orgueilleux de son nom, orgueilleux de tout... Et puis...

Elle s'interrompt, les lèvres crispées.

M<sup>me</sup> Doucza répéta :

– Et puis ?

Sari dit entre ses dents :

– Je crois qu'il nous méprise.

– Quelle idée !... Pourquoi cela ?

Sari leva les épaules.

– Ils sont ainsi, les hommes ! Après qu'une femme s'est bien compromise pour eux, après avoir accepté l'amour qui se donne à eux, voilà tout ce qu'ils nous réservent en retour : le mépris... Et leur estime va aux âmes vertueuses, à ce qu'on appelle « les femmes irréprochables ».

M<sup>me</sup> Doucza eut un sourire léger.

– C’est assez naturel... Mais que t’importe, si tu arrives à te faire assez aimer pour qu’il t’offre son nom ?

Sari dit avec colère :

– C’est que, précisément, il ne me l’offrira pas, à cause de cela !... Je le sens bien, va ! Sous son apparence de mondain, d’élégant viveur, il y a quelque chose que je ne puis définir... Une sorte de réserve, de dédain...

– Eh bien, change de tactique, joue la convertie, la jeune fille qui regrette sa légèreté passée... Cela réussit parfois très bien.

Le regard sombre s’éclaira un peu.

– Voilà une idée qui n’est peut-être pas mauvaise, maman ! Je puis toujours essayer. M. de Chancenay vaut vraiment bien la peine qu’on s’ennuie pendant quelques mois à simuler des remords, à faire la sérieuse – et même à s’affubler d’un peu de dévotion, qu’en dis-tu ?

– Certainement ! Les hommes aiment assez la religion, pour leur femme. Et puis c’est bien porté

dans le monde auquel appartient M. de Chancenay... Oui, ma petite, inaugure cette nouvelle attitude aussitôt qu'il sera de retour. J'en espère les plus heureux effets, vois-tu.

## 2

Il était près de dix heures quand, le surlendemain, Ogier descendit du train omnibus qui s'arrêtait à la petite station de Gouxy.

Sur le quai se trouvait le domestique envoyé par son grand-père pour lui porter les vêtements nécessaires à la cérémonie, et qui était arrivé de la veille. M. de Chancenay lui tendit sa valise en demandant :

– M. le marquis et M<sup>me</sup> la marquise vont bien, Célestin ?

– Très bien, monsieur le comte.

– Bon... En route !... Est-ce loin d'ici, le village ?

– À un quart d'heure environ, monsieur le comte... J'ai cherché une voiture, mais on ne trouve que des carrioles, dans ce pays, ou bien des équipages qui datent de Mathusalem, comme

celui du vieux château !

Et Célestin eut un méprisant plissement de lèvres.

– La voiture est inutile. J’aime beaucoup mieux marcher.

Ogier sortit de la petite gare, et s’engagea sur la route, suivi du domestique. Le temps était humide et sombre, ce matin. Une brume s’étendait sur les bois, flottait au-dessus des prés et de la rivière torrentueuse, venue des hauteurs à peine distinctes derrière le voile grisâtre. M. de Chancenay, au souvenir du soleil qu’il venait de quitter, eut un frisson de déplaisir et pensa : « Je ne vais pas m’attarder ici ! Aussitôt les obsèques terminées, j’irai retrouver *la Libellule*, et cette petite Sari, vraiment gentille. »

Tout en marchant il évoquait la silhouette vive et menue de la jolie Hongroise, son fin visage très mobile, ses yeux câlins, qui cherchaient souvent les siens, et lui dévoilaient hardiment l’amour qu’il inspirait. Quelle que fût l’opinion d’Ogier de Chancenay au sujet des femmes en général, et de Sari Doucza en particulier, il lui plaisait d’être

l'objet de ces sentiments passionnés, auxquels il ne répondait pas. Sari avait bien deviné, en jugeant qu'elle n'était pour lui qu'un amusement, une distraction d'un moment. Mais cette distraction lui était assez agréable pour qu'il la regrettât et désirât la retrouver très vite.

À un tournant de la route, soudainement, il vit devant lui le village. Un château le dominait, vaste construction d'apparence massive et sombre bâtie au pied d'une large tour carrée. Ogier, se tournant vers le serviteur qui le suivait à une courte distance, désigna cette demeure en demandant :

– Est-ce là le logis de M<sup>me</sup> de Valheuil ?

– Non, monsieur le comte. Ceci est le château de Prexeuil, où habitent trois dames qu'on appelle les trois chanoinesses, et qui étaient les amies de M<sup>me</sup> de Valheuil. La maison de M<sup>me</sup> la vicomtesse, le Pré-Béni, comme ils la nomment ici, se trouve entre ce château et le village.

M. de Chancenay, ainsi renseigné, continua d'avancer, dans le jour gris, sur la route qui montait sensiblement. Il atteignit le village, passa

devant l'église, vieille et trapue, verdie à sa base par les mousses qui s'insinuaient entre les pierres anciennes. Des têtes se penchaient curieusement hors des fenêtres, des femmes, des enfants apparaissaient au pas des portes pour regarder l'étranger, le parent de M<sup>me</sup> de Valheuil. Et beaucoup disaient ou pensaient : « Qu'il est bien ! »

Sur la route qui continuait hors du village, en montant encore, une silhouette sombre se dessina. Bientôt, M. de Chancenay reconnut un prêtre.

Quand il fut plus près, il vit qu'il était jeune, vigoureux, de physionomie calme et intelligente.

Leurs regards se rencontrèrent, et le prêtre vint à Ogier en disant :

– M. le comte de Chancenay, je pense ?

– Oui, monsieur l'abbé.

– Je suis le curé de Gouxy. Précisément, je viens de prier près de M<sup>me</sup> de Valheuil, votre excellente parente, monsieur. Ce fut une femme de bien, dans toute l'acception du mot, et sa mort est une grande perte pour ma petite paroisse.



– Je ne la connaissais que par ouï-dire, monsieur le curé. Ma grand-mère ne l'avait pas vue depuis fort longtemps... De quoi est-elle morte ?

– D'un brusque arrêt du cœur, d'ailleurs prévu par le médecin. On l'a trouvée sans vie le matin. Mais elle était bien prête à mourir, la sainte créature... Voyez-vous quelque inconvénient, monsieur le comte, à ce que les obsèques soient célébrées demain vers dix heures ?

– Mais aucun, monsieur le curé !... absolument aucun. C'est au contraire ce que je désire.

– Eh bien, voilà qui est convenu, en ce cas. Elles se feront très simplement, selon le vœu de la défunte... Si vous aviez à me donner quelques instructions complémentaires, monsieur, vous voudrez bien me le faire savoir, dans le courant de la journée ?

– Certainement, monsieur le curé. Mais je m'en remets volontiers à vous, qui êtes beaucoup plus au courant que moi des coutumes du pays et des volontés de M<sup>me</sup> de Valheuil.

– J’ai réglé tout de mon mieux, aidé par les dames de Prexeuil, les excellentes amies de la défunte... À demain donc, monsieur le comte !

Il serra la main que lui tendait M. de Chancenay, et s’éloigna, tandis qu’Ogier continuait la montée de la route, jusqu’à une bifurcation où un chemin plus étroit l’amena devant un grand logis roux, à hautes cheminées, que précédait une cour close d’une simple barrière de bois.

Toutes les jalousies étaient baissées, devant les fenêtres surmontées de têtes de femmes sculptées dans la pierre. Mais la porte restait grande ouverte, sur le seuil élevé seulement de deux marches... Ogier entra dans le vestibule un peu sombre, et vit s’avancer vers lui une vieille femme qui le salua en se nommant :

– Je suis la femme de chambre de M<sup>me</sup> de Valheuil, monsieur le comte... Rosalie... Si monsieur le comte veut bien ?...

Elle ouvrit le battant d’une porte, et s’effaça. M. de Chancenay entra dans le salon aux rideaux clos, éclairé par les cierges qui entouraient le

cercueil drapé de noir, sur lequel se fanaient des fleurs sans parfum. Dans un fauteuil, une femme, assise, égrenait son chapelet. Elle leva son visage un peu mat, jeune encore, aux yeux tranquilles, et répondit par une inclinaison de tête au salut de l'arrivant.

Ogier jeta l'eau bénite sur le cercueil, et demeura un moment debout dans une attitude respectueuse. Du coin de l'œil, il regardait l'inconnue. Les yeux baissés, elle continuait de faire glisser entre ses doigts les grains d'ivoire. Ses cheveux bruns formaient sur son front deux bandeaux bien lisses. Elle était vêtue d'une robe noire, très simple ; mais un large ruban de faille bleu de roi tombait sur son corsage, supportant une croix d'or émaillé.

M. de Chancenay songea : « Célestin m'a parlé de trois chanoinesses. Cette personne en est une, évidemment... Et sans doute aussi une de ces amies de la défunte, nommées par le curé. »

Il s'attendait à ce que l'inconnue lui adressât la parole. Mais elle continuait de prier, les paupières toujours baissées. Alors M. de

Chancenay sortit, et retrouva dans le vestibule la femme de chambre qui l'attendait.

Elle s'informa :

– Monsieur le comte veut-il monter à sa chambre ?...

– Volontiers... Mais dites-moi...

Il baissa un peu la voix.

– ... Qui est cette jeune femme ?

– M<sup>me</sup> la comtesse Bathilde de Valromée, une des dames du château. Elles étaient très amies avec la pauvre Madame, toutes trois, et elles sont venues veiller près d'elle, ces jours-ci, elles se sont occupées de bien des choses...

– Celle-ci est chanoinesse ?

– Oui, monsieur le comte, chanoinesse d'un chapitre autrichien, comme sa tante, M<sup>me</sup> la comtesse Antoinette de Prexeuil, comme sa nièce, M<sup>lle</sup> Elys... je veux dire M<sup>me</sup> Elys de Valromée... J'ai de la peine à l'appeler ainsi...

Tout en faisant quelques pas vers l'escalier qui dressait au fond du vestibule ses degrés de chêne

et sa large rampe bien cirée, M. de Chancenay demanda :

– Elle a une nièce d’âge à être chanoinesse, cette comtesse Bathilde ?

– Mais oui, monsieur le comte. M<sup>me</sup> Bathilde a bien la quarantaine, M<sup>me</sup> Elys vient d’avoir dix-huit ans, et le chapitre l’a reçue à seize ans.

Ogier songea tout haut :

– Quelle singulière idée !

Au premier étage, Rosalie l’introduisit dans une grande chambre meublée de chêne ancien, tendue de reps grenat. Célestin y avait préparé l’installation de son maître. Quand celui-ci eut quitté sa tenue de voyage, il renvoya le domestique, et, allumant un cigare, s’approcha d’une des fenêtres qu’il ouvrit.

De ce côté commençait le jardin, formé de plates-bandes étroites, bien fleuries, décorées d’arbustes taillés avec soin. À droite, un saule pleureur laissait pendre ses branches qui commençaient à se dépouiller. Un peu plus loin, un vieux puits dressait, au-dessus de la margelle

écroulée, sa curieuse ferronnerie du seizième siècle.

L'attention d'Ogier fut attirée par une silhouette féminine qui apparaissait dans une des allées. C'était une jeune fille – une très jeune fille, il s'en rendait mieux compte à mesure qu'elle approchait. Svelte, pas très grande, vêtue de noir, elle avançait d'une allure souple, harmonieuse, en serrant contre elle des fleurs aux nuances diverses. M. de Chancenay distinguait maintenant l'ovale délicat de son visage, la blancheur fine du teint, les petites lèvres pourprées, les cheveux bruns coiffés en bandeaux, et qui ondulaient de chaque côté du front bien modelé... Puis il remarqua les grands cils foncés, au bord des paupières, et pensa, vivement intéressé : « Je voudrais voir les yeux de cette délicieuse créature ! »

De la maison, à ce moment, un chien de Terre-Neuve sortit et s'élança vers la jeune fille, en aboyant joyeusement.

Une voix au timbre pur s'éleva...

– Non, Liaou, non, mon gros, on ne joue pas

aujourd'hui.

Mais le chien ne l'entendait pas ainsi. Il se dressa, pour appuyer ses pattes sur l'épaule de la jeune fille. Celle-ci fit un mouvement de côté. En même temps, elle abaissait un peu les fleurs qu'elle tenait dans ses deux mains, et Ogier vit sur sa poitrine, suspendue à un ruban bleu de roi, la même croix que portait M<sup>me</sup> Bathilde de Valromée.

Il murmura :

– Eh ! c'est la troisième chanoinesse, parbleu !... Elys de Valromée... Elle est ravissante, celle-là !

En bas, la jeune fille appelait :

– Rosalie, venez chercher Liaou, je vous en prie ! Il va faire tomber mes fleurs !

La femme de chambre apparut, saisit le chien par le collier et l'emmena en déclarant :

– C'est que Mademoiselle l'a trop gâté, ce vilain Liaou.

La jolie chanoinesse disparut dans la maison, le jardin redevint silencieux... Accoudé à l'appui

de la fenêtre. M. de Chancenay pensa : « J'espère bien qu'on ne fait pas vœu de célibat, dans ce chapitre-là, car ce serait un crime, vraiment !... »



### 3

Dans l'après-midi, Ogier fit la connaissance de la comtesse Antoinette de Prexeuil.

Elle vint prier près du cercueil de son amie, et M. de Chancenay, qui avait donné ordre de le prévenir, descendit pour la saluer.

Il se trouva en face d'une vieille dame grande et forte, dont le visage gardait des traces de beauté. Elle aussi portait, sur sa robe noire, les insignes du chapitre dont ses nièces et elle faisaient partie... Sa physionomie froide et sévère ne s'adoucit pas un instant, au cours de son entretien, d'ailleurs très bref, avec Ogier. Elle eut quelques mots d'éloge et de regret pour M<sup>me</sup> de Valheuil, s'informa si M. de Chancenay approuvait les dispositions prises. Après quoi, elle déclara :

– Je vais rester un moment près de ma pauvre amie. Cette nuit, ma nièce veillera, en compagnie

de Rosalie et de M<sup>me</sup> Dambry, la mère de notre curé.

Elle tendit au jeune homme ses doigts ridés, un peu déformés par les rhumatismes. Mais comme il s'inclinait pour les effleurer de ses lèvres, la chanoinesse les retira, d'un mouvement presque brusque.

– Non, non, c'est inutile !... Ne vous donnez pas cet ennui... Car ce n'est pas agréable de baiser une main de vieille femme.

La voix était brève, sourdement ironique, et dans le regard qui enveloppait M. de Chancenay, on pouvait discerner une sorte d'hostilité.

Ogier, qui ne se laissait pas facilement démonter, riposta, non sans quelque hauteur :

– Je n'ai jamais songé à trouver désagréable cet acte de courtoisie qui me fut enseigné dès l'enfance, madame.

– Oui, je sais, vous êtes très grand seigneur, comme tous ceux de votre race... comme d'autres... ce qui ne les a pas empêchés d'être...

Elle n'acheva pas sa phrase, et, inclinant un

peu la tête pour prendre congé du jeune homme, elle rentra dans le salon.

Ogier pensa : « La singulière femme !... Pas très aimable, évidemment. L'âge lui a peut-être dérangé les idées... Elle a dû être fort bien autrefois, et elle reste très grande dame. Le titre de chanoinesse lui sied, à celle-là. Mais à sa jolie petite-nièce, non, non ! »

Il fit quelques pas dans le salon-bibliothèque où il venait de recevoir M<sup>me</sup> Antoinette de Prexeuil, puis murmura, en souriant avec un peu de raillerie :

– Naturellement, excellente chanoinesse, que je trouverais un plaisir plus vif à baiser les charmantes petites mains que j'ai entrevues ce matin !... Eh ! j'ai dans l'idée qu'elle doit veiller comme un dragon sur la jeune personne, cette tante-là !

Ogier fut interrompu dans ses réflexions par Rosalie. Elle venait l'informer que le notaire était là et demandait à lui parler.

M<sup>e</sup> Boudard, petit homme au teint jaune et à la

mine souffrante, apprit à M. de Chancenay que la défunte léguait à sa cousine, la marquise de Chancenay, sa maison du Pré-Béni, ses meubles et quelques bijoux de famille. La fortune – une centaine de mille francs – allait à des œuvres diverses, à la paroisse de Gouxy, à la vieille servante Rosalie. À la fin du testament, M<sup>me</sup> de Valheuil avait ajouté : « Je désire que mon éventail du dix-huitième siècle, renfermé dans mon coffre à bijoux, soit donné à ma chère petite amie Elys de Valromée, qui aura été la joie de ma vieillesse. »

Quand le notaire eut terminé sa lecture, Ogier dit d'un ton approbateur :

– Bien, très bien. Vous arrangerez cela par correspondance avec ma grand-mère, n'est-ce pas ? Moi, je pars demain, car on m'attend.

– Mais certainement, monsieur le comte ! Rien de plus facile !

Le petit homme contemplait avec une déférence émerveillée cet élégant gentilhomme qui n'avait même pas eu le plus petit signe de contrariété, en entendant que la fortune de sa

parente allait à des étrangers... qui même approuvait tout, spontanément... M<sup>e</sup> Boudard, fort intéressé, ne le comprenait guère. Mais il se sentait pénétré d'une considération dévotieuse, à l'idée que cette somme, considérable à ses yeux de petit tabellion provincial, apparaissait insignifiante à M. de Chancenay.

Quand le notaire se fut éloigné, après de déférentes salutations, Ogier s'en alla errer dans le jardin. Il s'ennuyait, et aspirait au lendemain pour reprendre le train. La mort de cette parente inconnue le laissait indifférent. Ce voyage, ce court séjour au Pré-Béni, la cérémonie du lendemain, tout cela représentait une corvée dont il serait fort aise d'être délivré. En outre, le temps maussade n'était pas fait pour lui donner une impression favorable et lui faire oublier *la Libellule*, le soleil d'Italie, les yeux tendres de Sari.

« Si au moins la jolie petite chanoinesse était ici », pensait-il en arpentant les étroites allées du jardin. « Je voudrais connaître ses yeux... Peut-être viendra-t-elle ce soir avec sa tante ? »

Mais non, M<sup>me</sup> Bathilde était seulement accompagnée d'une servante, quand, vers neuf heures, elle vint prendre sa place dans le salon, pour la veillée funèbre.

Cette fois, elle échangea quelques mots avec Ogier, mais timidement, avec un regard de gêne ou de crainte. Sans être jolie, elle avait une physionomie agréable, des yeux bien fendus, calmes et doux, un timbre de voix un peu bas qui n'était pas sans charme. Dans sa robe très démodée, elle gardait cette même distinction qui avait frappé M. de Chancenay, chez sa tante, à laquelle, par ailleurs, elle ne ressemblait pas le moins du monde.

Ogier demeura dans le salon jusqu'à minuit et regagna ensuite sa chambre. Dans le vestibule du premier étage, il rencontra Rosalie qui venait de chercher un châle pour la mère du curé. Elle s'effaça en lui souhaitant respectueusement le bonsoir. Mais le jeune homme s'arrêta devant elle, en demandant :

– Elle n'est pas venue aujourd'hui, me semble-t-il, M<sup>lle</sup> Elys de Valromée ?

– En effet, monsieur le comte.

– C’est étonnant !... Tous ces jours derniers, elle était là, m’avez-vous dit ?

– Certainement, monsieur le comte.

La vieille femme hésita, avant d’ajouter :

– C’est que monsieur le comte se trouve ici maintenant.

– Eh bien, ce n’est pas une raison pour qu’elle ne vienne pas avec ses tantes prier près de sa vieille amie ?

– Pardon, monsieur le comte, c’est une raison quand on a les idées de M<sup>me</sup> Antoinette...

– Comment ?... Quelles idées ?

– Que M<sup>lle</sup> Elys ne doit pas se marier, pas plus que ne s’est mariée M<sup>me</sup> Bathilde.

– Ah ! bah !... Alors, elle l’empêche de voir les hommes de son monde, pour éviter qu’elle s’éprenne de quelqu’un d’eux ?

– Autant que possible, oui, monsieur le comte... Et surtout un jeune homme comme Monsieur...

Ogier retint un sourire amusé, devant le regard admiratif de la vieille servante.

– Mais elle est terrible, cette chanoinesse !... Je m'en doutais un peu, d'ailleurs. Quel motif a-t-elle donc, pour tant détester les hommes ?

– Sa jeune sœur, qu'elle avait élevée, qu'elle aimait comme sa fille, a été horriblement malheureuse en mariage, et est morte à la peine. Son neveu, le frère de M<sup>me</sup> Bathilde, fut aussi un mauvais mari. Alors M<sup>me</sup> de Prexeuil, qui avait déjà empêché sa nièce de se marier, a décidé qu'il en serait de même pour M<sup>lle</sup> Elys.

M. de Chancenay s'exclama :

– Mais c'est odieux !... Elle n'en a pas le droit, d'ailleurs... Et que dit de cela cette pauvre petite ?

Rosalie hocha la tête.

– Elle ne connaît rien encore. Elle ne sait pas ce que c'est que la vie... À Prexeuil, et ici, l'existence est toujours la même, bien tranquille. On voit quelques voisins, qui ont des fils trop jeunes ou qui n'en ont pas du tout. Les autres sont mis de côté... Non, elle ne connaît rien,



monsieur le comte, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, toujours, si c'est possible, car M<sup>me</sup> Antoinette a une volonté qui ne plie pas, et jamais elle ne changera d'idée !

– Eh bien, elle est intéressante, M<sup>me</sup> la chanoinesse de Prexeuil ! J'espère que sa petite-nièce aura l'énergie de secouer ce despotisme...  
Bonsoir, Rosalie !

\*

En entrant le lendemain dans le salon mortuaire, quelque temps avant l'heure fixée pour la cérémonie, M. de Chancenay y trouva les trois chanoinesses qui venaient d'arriver. M<sup>me</sup> Antoinette expliqua, en tendant au jeune homme sa main qu'il se contenta cette fois de serrer :

– Nous voulions prier une dernière fois près d'elle, avant que viennent les invités.

Ogier s'inclina devant M<sup>me</sup> Bathilde, puis devant la jeune fille qui se tenait debout près de sa tante. Et en relevant la tête il la regarda,

rapidement, discrètement – assez pour constater que jamais plus beaux yeux n’avaient éclairé un plus délicieux visage.

Profondément charmé, il eut peine à se défendre de renouveler tout aussitôt son examen. Il y avait là cette terrible tante, qui devait le surveiller de près.

S’adressant à elle, Ogier demanda courtoisement :

– Pourrais-je vous prier, madame, puisque vous étiez une amie de la maison, de vouloir bien me présenter aux invités, qui me sont complètement étrangers ?... puis aussi de m’aider à faire les honneurs du repas que l’on a, paraît-il, coutume de leur offrir ?

M<sup>me</sup> de Prexeuil acquiesça, de bonne grâce, mais sans cordialité... Après ce que lui avait appris la vieille Rosalie, M. de Chancenay comprenait son attitude et se rendait compte du profond mépris contenu dans son mouvement, hier, quand elle avait retiré sa main loin des lèvres prêtes à la toucher. De par son sexe, il se trouvait englobé dans la réprobation générale

dont la comtesse de Prexeuil couvrait une partie de l'humanité... Il s'en serait d'ailleurs peu soucié, sans cette exquise petite chanoinesse que la marotte de sa grand-tante l'empêchait d'admirer tout à son aise.

Les invités commençaient d'arriver : châtelains des environs, fermiers, paysans, qui venaient jeter sur le drap mortuaire quelques gouttes d'eau bénite. Puis le curé apparut, avec son sacristain et son enfant de chœur. Les prières de la levée du corps dites, quatre robustes paysans soulevèrent le cercueil et l'emportèrent. Ogier suivit, et derrière lui les invités, qui s'entretenaient à mi-voix.

Un peu de soleil perçait entre les nuages, ce matin. Les bois, dégagés de la brume, apparaissaient étalés au flanc des hauteurs. Un parfum d'herbe fraîche, de terre humide venait des prés bordant la rivière... L'agreste beauté de ce paysage, la lumière un peu voilée de cette matinée plurent à Ogier, qui avait l'âme impressionnable d'un artiste, sous ses dehors sceptiques et légers. Il se sentait beaucoup mieux

disposé, tout à coup, pour les gens et les choses de Gouxy... Puis il y avait l'intéressante petite châtelaine, condamnée au célibat, et dont la beauté l'avait très vivement frappé. Il songeait, tout en avançant d'un pas machinal : « De quelle couleur sont ses yeux ?... Ils m'ont paru bleus, mais très foncés... Oui, ils doivent être bleus. C'est ce qui donne tant de charme à cette physionomie, que je n'ai pu qu'entrevoir encore... Assistera-t-elle au déjeuner ? La grand-tante ne le permettra sans doute pas... Je le voudrais cependant, car ce me serait une occasion de bien la voir. »

Dans la petite église un peu sombre, le cercueil fut déposé entre les cierges, sur un tréteau. Ogier se trouvait seul au premier rang, du côté des hommes. De l'autre avaient pris place les trois chanoinesses. En tournant un peu la tête, M. de Chancenay voyait le ferme profil de M<sup>me</sup> Antoinette, son buste corpulent, qui lui cachait presque M<sup>me</sup> Bathilde de Valromée, ainsi que la jeune fille. Distraitement, il écoutait les chants liturgiques, exécutés avec plus de bonne volonté que de souci musical, et promenait son regard sur

les vieilles voûtes, sur l'autel décoré de fleurs groupées avec un goût délicat, sur les stalles de chêne et le tapis fané du chœur. Son âme, depuis des années, s'endormait dans l'indifférence, fruit de son éducation trop mondaine, où la religion était considérée comme un accessoire, non comme le fondement de la vie. Respectueux des croyances de ses pères, Ogier les écartait de son existence, qu'il voulait libre et sans soucis. Parfois, quelques réflexions essayaient bien de s'imposer à lui ; mais il ne leur permettait pas de s'attarder en son esprit et secouait très vite l'impression légère qu'elles y laissaient.

Par un chemin qui montait, le cortège gagna le cimetière. Quand les dernières prières furent dites, M. de Chancenay se plaça dans une allée, à quelques pas de la chapelle funéraire, petit bâtiment ogival tout gris dans la clarté de ce matin ensoleillé. Les invités le saluaient au passage, et après lui les dames de Prexeuil, qui se tenaient un peu plus loin... Ce défilé terminé, Ogier tourna la tête et fit quelques pas vers elles. Mais il retint avec peine un geste de contrariété, en s'apercevant qu'elles n'étaient plus que deux.

M<sup>me</sup> Antoinette avait expédié sa petite-nièce en lieu sûr, loin de cet inquiétant spécimen du sexe abhorré.

La vieille dame dit avec une politesse froide :

– Voulez-vous monter dans notre voiture, monsieur ? Vous serez ainsi plus vite arrivé au Pré-Béni, où nous aurons à recevoir vos hôtes.

– Je ne veux pas vous gêner, madame. En marchant vite, je mettrai peu de temps pour remonter.

– Vous ne nous gênez pas. La voiture est grande...

« Et la belle Elys est à l’abri », acheva *in petto* M. de Chancenay.

Jugeant difficile de se dérober à l’invitation le jeune homme acquiesça et suivit les chanoinesses hors du cimetière. À l’ombre attendait l’équipage de Prexeuil, qui avait excité le dédain de Célestin. Une vieille calèche, de vieux chevaux, un vieux cocher en livrée noire à passepoils blancs... Le tout, d’ailleurs, avait un air d’ancienne aristocratie qui répondait bien à l’aspect des

châtelaines.

Pendant le trajet, M<sup>me</sup> Antoinette parla de la défunte, loua sa charité, sa bonté discrète. Puis elle demanda :

– Pensez-vous que M<sup>me</sup> votre grand-mère conserve cette maison ?

– J’en doute, car elle ne lui serait d’aucune utilité.

– M<sup>me</sup> de Valheuil espérait cependant qu’elle ne serait pas vendue, car elle est dans la famille depuis le seizième siècle, époque de sa construction.

– Je ne puis préjuger de ce que fera ma grand-mère, madame. Il est possible qu’elle tienne à la conserver...

Mais il pensait en même temps : « Je suis bien certain que non !... » Et il évoquait le visage resté jeune, à l’aide de quelques artifices, les cheveux toujours blonds, l’allure élégante et vive de sa frivole aïeule. Les sentiments sérieux, le culte du passé n’occupaient guère M<sup>me</sup> de Chancenay. Garder une vieille maison, dans un coin de

province, parce qu'elle avait été habitée pendant quatre siècles par des membres de sa famille, lui paraîtrait évidemment le comble de l'absurdité.

M<sup>me</sup> de Prexeuil reprit, après un court instant de silence :

– Vous ne comptez sans doute pas séjourner très longtemps ici ?

– Oh ! non ! Je comptais même repartir ce soir ; mais j'attendrai probablement jusqu'à demain matin, pour avoir un train plus commode. J'ai des amis qui m'attendent, car j'étais précisément en croisière sur les côtes d'Italie, quand m'est parvenue la nouvelle de cette mort.

Une lueur de satisfaction brilla dans les yeux bleus, un peu ternis, de la vieille dame. M. de Chancenay la vit, et pensa : « Elle est enchantée de ce prompt départ... Eh ! Madame la chanoinesse, j'ai bien envie de vous jouer un petit tour, pour vous apprendre que je ne suis pas dupe de votre machiavélisme ! »

Cette idée s'affirma chez lui, au cours du repas. Très habitué à faire dominer sa volonté,



depuis l'enfance, il n'aimait guère les obstacles, et se plaisait à les renverser quand il en trouvait sur sa route. Or, il se promettait bien que cette tante autocrate, qui l'empêchait de voir la charmante Elys, n'aurait pas le dernier mot ! Il s'arrangerait pour rencontrer la jeune fille, pour lui parler, pour lui faire connaître ce qu'était une admiration masculine. Et dans ce but, il resterait au Pré-Béni quelques jours encore.

*La Libellule*, ses amis, Sari ?... Eh bien, ils le verraient un peu plus tard, voilà tout ! Willy continuerait de faire les honneurs du yacht, en apprenant aux hôtes de son cousin que celui-ci était retenu par les affaires de succession. Dès cet après-midi, Ogier allait lui écrire à ce sujet.

Quand M<sup>me</sup> Antoinette, un peu plus tard, prit congé de lui en disant : « Alors, monsieur, adieu ? » il répondit en dissimulant un sourire :

– Mais oui, adieu, madame.

## 4

Or, fort allègrement, le lendemain, M. de Chancenay montait la route qui menait du Pré-Béni au château de Prexeuil. Il tenait dans sa main droite un long écrin de peau jadis blanche, très jaunie maintenant, qui contenait un vieil et charmant éventail du dix-huitième siècle. Ceci lui servirait de prétexte. Il avait dit un mot la veille, à M<sup>me</sup> Antoinette, de ce legs fait à sa petite-nièce, en ajoutant que M<sup>e</sup> Boudard serait chargé de le lui remettre sans tarder. Mais il est toujours permis de changer d'avis, de juger plus courtois que cette remise soit effectuée par le petit-fils et mandataire de l'héritière... M<sup>me</sup> la chanoinesse n'aurait, vraiment, rien à dire là-dessus !

Oui, tout cela était bel et bien – à condition qu'il vît Elys. Or, la tante aurait vite fait de l'envoyer ailleurs, dès qu'on lui annoncerait le terrible visiteur...

Il aurait fallu qu'il les surprît... Cependant, il ne pouvait pas s'introduire subrepticement dans leur logis !

Cette difficulté, dressée devant son désir parce qu'il appelait « l'idée fixe d'une vieille fille rancunière », l'irritait et l'excitait, comme tous les êtres accoutumés de voir les empressements et les complaisances plus ou moins serviles s'agiter autour de leur fortune et de leur rang. Il pensait, avec un mélange d'amusement et de défi : « Si je la trouve jamais seule, votre Elys, madame de Prexeuil, je me charge de lui faire la cour, et de lui apprendre que tous les hommes ne sont pas les vilains diables représentés par votre imagination ! »

Or, juste à ce moment, son regard tombant sur un petit sentier tracé plus bas que la route, il vit Elys qui montait, d'un pas souple et vif. Elle tenait à la main son chapeau, et le soleil caressait librement ses cheveux bruns aux doux reflets de soie. La courbe harmonieuse des épaules se dessinait sous le corsage blanc, de forme gracieuse, mais sans rapport avec la mode, pas

plus que la jupe de drap noir aux plis élégants qui découvrait les fines attaches des petits pieds cambrés.

Ogier la regarda un moment, tout en marchant, avec un éclair de triomphe dans les yeux. Puis il pensa : « Ce sentier doit déboucher sur la route, probablement pas très loin du château... Il faut que j'arrive avant elle. »

Aussitôt, il s'élança, leste et souple, sur la route montante. Ceci n'était qu'un jeu pour un sportsman comme lui. Bientôt, il atteignit le débouché du sentier, à quelques mètres de l'allée de noyers qui conduisait au château...

Et presque aussitôt, la jeune fille apparut.

À la vue de l'étranger, elle eut un mouvement de surprise. Son regard l'effleura, et elle inclina doucement la tête pour répondre à son salut, en continuant d'avancer.

Ogier fit quelques pas vers elle.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous arrêter ainsi... Mais je venais précisément pour vous remettre le souvenir légué par M<sup>me</sup> de

Valheuil à sa petite amie... M<sup>me</sup> votre tante vous en a sans doute parlé ?

– Oui, monsieur... Cette pauvre chère M<sup>me</sup> de Valheuil !

Cette fois, il les voyait bien, les yeux de la petite chanoinesse ! Ils étaient bleus, d'un merveilleux bleu violet, très velouté, sur lequel flottait l'ombre des grands cils bruns. En ce moment des larmes y montaient, au souvenir de l'amie disparue, et leur doux éclat en augmentait encore la beauté.

– Voici, mademoiselle...

Ogier lui tendait l'écrin, qu'elle prit avec un remerciement. Une rougeur légère montait à son teint délicat. Timidement, elle demanda :

– Vous ne venez pas jusqu'au château, monsieur ? Ma tante aimera sans doute à vous remercier elle-même...

Qu'elle était donc jolie, cette jeune châtelaine, avec sa rougeur, son regard ému, un peu gêné, sa petite bouche frémissante ! Le plaisir de mieux l'admirer, d'entendre sa voix au timbre charmant

valait bien la peine d'une visite à M<sup>me</sup> Antoinette !

– Je serai heureux d'offrir mes hommages à M<sup>me</sup> votre tante, mademoiselle, si je ne dois pas trop la déranger ?

– Mais non, monsieur, pas du tout.

La jeune fille se remettait en marche, et M. de Chancenay l'imita... Elle semblait un peu embarrassée, la jolie chanoinesse. Évidemment, elle n'avait pas coutume d'être escortée par un jeune et très élégant cavalier tel que celui-là... Peut-être s'avisait-elle aussi, tout à coup, du mécontentement probable de sa grand-tante ?

Mais Ogier, pour la mettre à l'aise, lui parlait aussitôt de l'amie défunte. Alors, il vit de nouveau se lever sur lui ces yeux magnifiques, éclairés de la plus pure lumière, ces yeux qui révélaient une âme profonde et toute candide encore. Elys, en quelques mots délicats, dit son affection pour M<sup>me</sup> de Valheuil, et combien celle-ci était bonne, serviable à tous. L'émotion donnait un plus chaud reflet à son regard, qui se baissait un peu, par moment, sous celui de

l'étranger, attentif et charmeur. La rougeur demeurait à son teint, dont le soleil et l'air de la campagne n'avaient pu altérer la blancheur satinée. Elle avançait d'une allure harmonieuse, près d'Ogier qui ralentissait le pas, à mesure qu'approchait l'extrémité de l'avenue... Car il voulait la contempler le plus longtemps possible, cette admirable petite chanoinesse ! Jamais aucune femme au monde ne l'avait intéressé comme celle-là ! Sa rare beauté mise à part, il la devinait tellement différente, par l'âme et par l'éducation, des jeunes filles qu'il avait rencontrées jusqu'ici !

Sa grâce délicate, sa réserve, sa timidité même ajoutaient à cette beauté un charme singulier. Ogier pensait : « Je n'ai rien vu de plus délicieux !... » Et il ralentissait encore, en parlant de Gouxy, des alentours qu'il eût souhaité de mieux connaître...

Elys aimait son petit coin de pays, dont elle n'était jamais sortie, comme elle l'apprit à Ogier, sinon pour aller deux ou trois fois à Besançon, et un peu plus souvent à Pontarlier. M. de

Chancenay s'exclama en souriant :

– Mais c'est extraordinaire, à notre époque !... Et vous n'avez pas désiré de voir d'autres horizons, de changer un peu d'habitudes ?

Elle dit simplement, avec un sourire discret et doux :

– Si, parfois. Mais je ne m'y suis pas arrêtée, sachant un tel souhait irréalisable. Mes tantes ne veulent pas quitter Prexeuil... Et c'est là que, moi aussi, je vivrai toujours.

– Oh ! par exemple, rien n'est moins certain que cela !

Un regard surpris se leva sur lui. Alors, ayant conscience d'avoir mis dans sa protestation plus de vivacité qu'il ne convenait, Ogier ajouta :

– Nul ne connaît l'avenir qui l'attend... Vous pas plus que d'autres, j'en suis sûr, mademoiselle.

Elle dit avec une tranquille gravité :

– Oh ! si, je le connais.

Il pensa tout aussitôt, avec un étrange



sentiment d'inquiétude : « Ferait-on vœu de célibat, en entrant dans ce chapitre ? »

Et, voulant savoir, il dit en affectant de sourire :

– Vous êtes cependant bien jeune, pour avoir la certitude, au sujet de votre future existence ! Si, par exemple, suivant le sort à peu près commun, vous vous mariez...

Elle eut de nouveau un regard surpris, rougit un peu plus, et dit avec la même gravité :

– Mais je ne me marierai pas.

– Oh ! sait-on !... À moins que ce ne soit contraire à la règle du chapitre dont vous faites partie ?

Elle secoua négativement la tête.

– Non, les chanoinesses de Sainte-Hedwige ne font pas vœu de célibat.

Il eut une impression de soulagement... Et, un sourire amusé aux lèvres, il dit, en se penchant un peu vers la jeune fille :

– Ce titre de chanoinesse est bien lourd pour

vos dix-huit ans, mademoiselle !... Et vous me pardonnerez de ne pas vous appeler « madame », comme je devrais le faire pour obéir au protocole.

Leurs regards se rencontraient. Celui d'Elys, confus, un peu trouble, se baissa très vite. Un léger frémissement courait sur le charmant visage... La jeune fille hâta le pas. D'ailleurs, le château apparaissait, grande masse grise de majestueuse apparence, que précédait une cour pavée. Ogier s'arrêta pour le considérer, un long moment, demanda quelques détails à son sujet tout en continuant d'admirer la rougissante petite chanoinesse, visiblement désireuse de ne pas prolonger le tête-à-tête.

Il traversa près d'elle la cour où l'herbe poussait entre les pavés, passa dans le grand vestibule voûté, garni de trophées de chasse, et fut introduit dans un immense salon à trois fenêtres, donnant sur le jardin. Là travaillaient M<sup>mes</sup> Antoinette et Bathilde, assises en face l'une de l'autre. La voix un peu émue d'Elys annonça :

– Mes tantes, voici M. de Chancenay qui a bien voulu se donner la peine d'apporter lui-

même le souvenir légué par la chère M<sup>me</sup> de Valheuil...

Les deux dames levèrent la tête. M<sup>me</sup> de Prexeuil avait tressailli, et le regard qu'elle dirigea vers l'intrus laissa voir sa surprise irritée.

Ogier, en s'inclinant devant elle, expliqua, un léger sourire aux lèvres :

– Je ne suis pas encore parti, madame, comme vous le voyez. Hier soir, j'ai réfléchi qu'il était préférable d'attendre la lettre de ma grand-mère, pour savoir ce qu'elle décide au sujet de cette maison. Au cas où elle voudrait la vendre, j'en parlerais au notaire, avant de quitter Gouxy... Et je me suis fait un devoir, puisque je suis encore momentanément l'hôte du Pré-Béni, de venir vous présenter mes hommages, et mes remerciements pour l'assistance que vous avez bien voulu me donner hier.

Tout cela était parfaitement correct et plausible. Pourtant, le visage contrarié de la vieille dame ne se détendit pas. Elle offrit sa main à M. de Chancenay, sans aucun empressement, avec quelques mots d'accueil plutôt secs, et lui

désigna un fauteuil. Pendant qu'il s'asseyait, Elys disparut. Avait-elle obéi à quelque signe de sa grand-tante ?... Ou bien s'était-elle éclipsée d'elle-même ? Ogier ne le sut pas. Et il quitta Prexeuil sans l'avoir revue, après une visite assez courte, car M<sup>me</sup> Antoinette lui témoignait tout juste la politesse indispensable. Quant à M<sup>me</sup> Bathilde, les doigts croisés sur sa broderie, ses yeux doux et songeurs attachés sur l'étranger, elle n'avait pas dit trois mots, pendant ce quart d'heure ; mais Ogier avait senti néanmoins comme un courant de sympathie qui s'établissait entre elle et lui.

À peine la porte s'était-elle refermée sur le jeune homme, que M<sup>me</sup> de Prexeuil se levait, traversait le salon et ouvrait une autre porte en appelant :

- Elys, es-tu là ?
- Oui, ma tante.

La chanoinesse entra dans une grande pièce meublée de bibliothèques et de bahuts anciens. Devant une table, Elys était assise, un livre à la main. M<sup>me</sup> Antoinette s'avança, d'un pas alourdi

par l'âge et la corpulence.

– Voudrais-tu m'expliquer comment il se fait que ce soit toi qui aies introduit M. de Chancenay ?

Le ton était sec, mécontent... Un peu de rougeur monta aux joues de la jeune fille, sous le regard scrutateur. Mais elle répondit avec une tranquille sincérité :

– Je l'ai rencontré au bas de l'allée, ma tante. Il m'a remis l'éventail, je l'ai remercié... puis j'ai pensé qu'il était convenable de lui offrir de venir jusqu'ici... Et comme il acceptait, je ne pouvais, il me semble, le laisser là pour revenir seule ?

Le regard, droit et pur, ne se baissait pas sous celui de la vieille dame... Celle-ci convint, avec un peu d'effort :

– Non, tu ne le pouvais pas... C'est lui qui aurait dû...

Elle hésita un moment... Visiblement, d'autres questions étaient sur ses lèvres. Qu'avait dit à Elys M. de Chancenay ?... Mais M<sup>me</sup> Antoinette jugea préférable de paraître ne pas accorder

d'importance à cet incident, qui en avait cependant beaucoup à ses yeux, étant donnée surtout la séduisante personnalité de l'étranger. Elle dit après un court silence :

– Enfin, il n'y a là rien que d'insignifiant, après tout. M. de Chancenay a commis une incorrection en s'adressant à toi ; mais nous ne sommes vraisemblablement pas destinées à le revoir, car il partira dans quelques jours, et le Pré-Béni, en admettant qu'il ne soit pas vendu, n'aura sans doute plus l'honneur de l'abriter. C'est un trop simple logis, où il s'ennuierait à mort, sans son luxe, ses distractions habituelles, son grand train de vie. Les traditions, les souvenirs qui s'y rattachent ?... Qu'est-ce que cela, pour ces êtres qui ne voient dans la vie que le plaisir, et qui foulent aux pieds tous les devoirs ?

Une amertume profonde, un mépris violent passaient dans la voix de la vieille dame. Les beaux yeux attachés sur elle se voilèrent un instant de tristesse inquiète... Puis Elys dit pensivement :

– Pauvre Pré-Béni !... Ce sera dur, de le voir habité par des étrangers !

– Oui, très dur. Mais nous n’y pouvons rien... Et de toute façon, maintenant que notre amie n’y est plus, c’est une maison fermée pour nous.

Quand sa tante fut sortie de la bibliothèque, Elys reprit son livre, machinalement. Mais sa pensée n’était plus là. Elle retournait vers l’allée de noyers, où, près d’Elys de Valromée, marchait un jeune homme à l’allure élégante et souple, qui parlait d’une voix bien timbrée, singulièrement agréable à l’oreille. Et ce jeune homme avait un beau visage expressif, un sourire d’ironie légère, très captivant, des yeux superbes...

Elys frémit légèrement, et rougit au souvenir du chaud regard que le sien avait rencontré, à un moment...

Le livre glissa de ses mains, sur la table. Les doigts croisés, elle resta un moment immobile. Elys, la sage, la pieuse Elys rêvait... M<sup>me</sup> Antoinette pouvait bien veiller, maintenant ! Toujours, dans sa vie solitaire, la chanoinesse Elys de Valromée emporterait le souvenir des

yeux aux vifs reflets orangés qui l'avaient regardée avec tant de chaude admiration... avec de l'amour déjà.

Car Ogier dut se l'avouer, ce soir-là, en réfléchissant : il était positivement amoureux de cette ravissante Elys.

Là, comme cela, en coup de foudre ?... Lui, le sceptique, lui dont ses amis disaient : « Chancenay ? Il ne veut surtout pas de chaînes, et s'il permet qu'on l'aime, il réserve toute son indépendance. »

Oui, il n'avait jamais aimé jusqu'à ce jour. Seuls, des caprices avaient passé dans sa vie, en ne lui laissant qu'un souvenir indifférent, un peu dédaigneux... Car Sari, là encore, avait bien deviné : il méprisait les femmes qui les lui avaient inspirés, il les tenait en marge de sa pensée, où elles n'entraient que lorsqu'il le voulait bien.

Mais il s'agissait d'autre chose, maintenant. Seul en face de lui-même, il devait s'avouer qu'Elys avait produit sur lui une impression profonde et très nouvelle. Cette beauté, ce



charme candide avaient raison de son indifférence, du projet qu'il avait fait de ne pas se marier avant quatre ou cinq ans. Elle valait bien la peine qu'on se mît un peu plus tôt dans les liens de l'hymen, cette délicieuse chanoinesse !

La grande question était l'opposition de la tante. Mais M. de Chancenay jugeait inadmissible que, de son propre chef, M<sup>me</sup> de Prexeuil condamnât sa petite-nièce au célibat. Il serait peut-être dur de lui faire changer d'avis ; néanmoins, Ogier se sentait assez de volonté pour y parvenir, surtout si Elys l'aidait, en agissant de son côté sur la vieille dame.

Pour cela, il fallait qu'il se fît aimer. Donc, il devait revoir la jeune fille... Mais comment ? L'accueil de M<sup>me</sup> Antoinette avait été vraiment trop froid pour qu'il pût songer à renouveler sa visite. Restait donc à tenter la chance de rencontrer Elys, de temps à autre...

Assis dans un vieux fauteuil recouvert de tapisserie fanée, il songeait ainsi, près d'une porte-fenêtre du petit salon-bibliothèque ouverte sur le jardin. Liaou, le terre-neuve, qui s'était

glissé par là, demeurait étendu à ses pieds. Un air frais, un peu humide, entraît dans la pièce garnie de solides meubles anciens, de tentures aux nuances passées, de sièges lourds et confortables...

Ce cadre, si différent de ceux auxquels Ogier était accoutumé, apparaissait sous un aspect nouveau, ce soir, au jeune homme qui l'avait jusqu'alors considéré avec indifférence. Dans cette maison, tout aussi bien que dans le somptueux château de Sarjac, demeure patrimoniale des Chancenay, flottait l'ombre des ancêtres, le souvenir des générations éteintes. Ici, l'évocation était plus intime, dans la simplicité noble et paisible de ce logis provincial où M<sup>me</sup> de Valheuil avait mené la même vie pieuse et retirée que beaucoup de ses devancières. Car le Pré-Béni avait été plus particulièrement l'abri des veuves, dans la famille de Châtelbray dont la marquise de Chancenay se trouvait maintenant la dernière descendante.

Peut-être, aussi, Ogier voyait-il avec plus d'indulgence le vieux logis parce que, cet après-

midi, une petite bouche aux lèvres délicatement pourprées avait dit :

– J’aime beaucoup le Pré-Béni.

Il se leva et se dirigea vers le salon voisin, grande pièce lambrissée où Rosalie avait allumé deux lampes. Près de la fenêtre demeuraient toujours le grand fauteuil de la défunte, sa table à ouvrage en bois de rose, une corbeille d’osier pleine de laine grise et blanche. À droite de la cheminée, l’acajou d’un vieux piano brillait dans la pénombre. Au milieu de la pièce, une table ovale s’allongeait, couverte d’un tapis de velours vert fané. Des livres, des albums de photographies s’y trouvaient, bien rangés... M. de Chancenay s’en approcha machinalement, ouvrit l’un des albums d’une main distraite...

Cette jeune femme à l’air doux et gracieux, c’était M<sup>me</sup> de Valheuil. Ogier reconnaissait les traits du portrait à l’huile, œuvre d’un artiste de talent, que lui avait montré Rosalie, hier, dans une chambre du premier étage.

Puis elle encore, vieille dame, cette fois, la mine bienveillante et sereine.

Un peu plus loin, le vicomte de Valheuil, bel homme poseur, qui avait presque ruiné sa femme avant de périr dans un duel.

À côté, leur unique enfant, mort à six ans – inconsolable douleur de la mère, avait dit à Ogier la vieille femme de chambre.

M. de Chancenay tourna une page... Et sa physionomie prit une expression de vif intérêt. Car cette jolie enfant rieuse, aux longues boucles, c'était Elys... Et elle encore, un peu plus loin, jeune fille, sa main sur la grosse tête de Liaou...

Cette petite photographie d'amateur était fort bien faite. Elys avait aux lèvres un gai sourire d'enfant, qui animait aussi les beaux yeux profonds. Ce sourire semblait s'adresser à M. de Chancenay, qui murmura :

– Vous êtes idéale, ma jolie chanoinesse !

Il fit quelques pas à travers la pièce, puis de nouveau revint à l'album ouvert. Longuement, il contempla encore la photographie. Sa physionomie avait en ce moment une expression adoucie, un peu émue, qui ne lui était pas

habituelle. L'amour pour cette enfant pure et charmante faisait vibrer une fibre jusqu'alors ignorée de cet homme qui, par la faute de ses éducateurs, était devenu un élégant jouisseur, un insouciant égoïste, mais dont l'âme conservait comme la nostalgie de l'existence utile et noble qui aurait pu être la sienne.

Il songea : « Je vais m'arranger pour rester ici quelque temps... Il faut que je la revoie, absolument ! »

## 5

Ogier reçut le lendemain matin une lettre de sa grand-mère.

M<sup>me</sup> de Chancenay lui déclarait qu'elle n'avait aucunement l'intention de conserver cette vieille demeure, et le priait de s'arranger avec le notaire, pour que celui-ci la mît en vente.

« Mais ne t'ennuie pas surtout avec cela, mon chéri ! » ajoutait l'aïeule. « Donne simplement tes instructions, et va vite retrouver tes amis – parmi lesquels, je m'en doute, se trouve quelque joli visage qui ne t'est pas indifférent ? »

Ogier eut un léger mouvement d'épaules, en lisant cette dernière phrase. Sari ?... Eh bien, il l'avait complètement oubliée ! L'image d'Elys s'imposait à lui avec trop de force pour que tout le reste ne s'évanouît pas dans le néant.

Il resta un moment pensif, les yeux attachés

sur la lettre ouverte devant lui. Puis, prenant une feuille, il écrivit :

« Non, ne vendez pas le Pré-Béni, chère grand-mère. Donnez-le-moi. Ce vieux logis me plaît, et puis il a toujours appartenu aux Châtelbray. Mon anniversaire de naissance tombe le mois prochain ; ne cherchez donc pas d'autre cadeau de fête. C'est convenu, n'est-ce pas ?

« Ce pays me paraît fort agréable, et il renferme en outre, m'assure-t-on, beaucoup de gibier. J'y reviendrai donc certainement, et à cet effet je conserverai au Pré-Béni le personnel existant, c'est-à-dire la vieille femme de chambre et la cuisinière.

« Je pense partir dans quelques jours, pour continuer la croisière commencée. Le joli visage en question ne me manque pas du tout. J'ai l'oubli très facile, sur ce chapitre.

« J'attends votre réponse, grand-mère, et, ne doutant pas de ce qu'elle sera, je me propose d'agir déjà en maître, ici, en informant de ma décision cette pauvre Rosalie, la femme de chambre, qui me regarde souvent avec des yeux

pleins d'une interrogation inquiète. Sans doute se demande-t-elle s'il lui faudra quitter cette maison, où elle a si longtemps vécu, et vu mourir sa maîtresse.

« Je baise respectueusement vos mains, chère mère. À bientôt, car vous me verrez à Sarjac aussitôt mon retour d'Italie. »

Cette lettre terminée, Ogier sonna Rosalie. La vieille femme arriva, un peu clopin-clopant, car elle était rhumatisante. M. de Chancenay lui tendit l'enveloppe qu'il venait de cacheter.

– Vous donnerez cela au facteur quand il repassera tout à l'heure, s'il vous plaît, Rosalie.

– Oui, monsieur le comte. Il va redescendre dans un moment, sans doute, car il est rare qu'il monte jusqu'à Prexeuil, ces dames n'ayant guère de correspondance.

Elle fit un mouvement pour se retirer. Mais Ogier l'arrêta du geste.

– Attendez un moment... Si je conserve le Pré-Béni, seriez-vous disposée à y rester, avec Méлите ?



Le mince visage ridé s'éclaira subitement.

– Monsieur le comte gardera la maison ?...  
Ah ! je craignais tant que... Bien sûr, que je  
resterai, monsieur ! Et Mélite aussi !

– Donc, c'est entendu, je vous nomme  
gardienne de cette demeure. Pour la question des  
gages, nous en reparlerons...

– Oh ! monsieur le comte, je n'ai besoin de  
rien ! Ma pauvre Madame m'a laissé de quoi  
vivre. Pourvu que je ne quitte pas la maison,  
voilà tout ce qu'il me faut !

– Non, Rosalie, j'ai coutume de payer toujours  
les services que je demande. Mais nous en  
reparlerons, je le répète.

La femme de chambre s'éloigna, après un  
remerciement. Son inquiétude était dissipée,  
maintenant. Le Pré-Béni ne serait pas vendu !...  
Elle avait été maintes fois sur le point de le  
demander, mais jamais elle ne l'avait osé. M. de  
Chancenay lui en imposait, avec son air un peu  
hautain et son regard qui tenait les gens à  
distance. Elle avait plus d'une fois songé, depuis

deux jours, après avoir écouté les récits que faisait Célestin de l'existence mondaine de son maître : « Ce n'est pas ce beau jeune homme-là qui prendra jamais intérêt à la vieille maison !... » Or, elle s'était trompée. Mais elle ne se doutait guère, la bonne Rosalie, qu'Elys de Valromée se trouvait pour beaucoup dans cet intérêt subit de M. de Chancenay pour le Pré-Béni.

Ogier avait combiné tout un petit plan pour tâcher de revoir la jeune fille. Il comptait partir dans deux jours, aller terminer la croisière commencée, ainsi qu'il l'écrivait à sa grand-mère, puis, au lieu de demeurer à Sarjac, où commencerait d'arriver la première série d'invités pour les chasses, il reviendrait au Pré-Béni, sans prévenir, et verrait à rencontrer M<sup>lle</sup> de Valromée avant que M<sup>me</sup> Antoinette sût qu'il était là et pût prendre ses précautions en conséquence.

L'amour, le désir de triompher de la vieille tante autocrate s'unissaient pour inspirer à Ogier la volonté de surmonter les obstacles, de conquérir Elys, fût-ce au prix de grandes difficultés. Elle lui serait d'autant plus chère qu'il

aurait eu plus de peine à l'obtenir... Et puis, au fond, il comptait bien que M<sup>me</sup> de Prexeuil ne serait pas inexorable si elle voyait sa petite-nièce amoureuse, et qu'elle reconnaîtait l'erreur où elle était tombée en prétendant la condamner à vivre solitaire, comme elle.

Le lendemain de ce jour où il avait reçu la lettre de son aïeule, M. de Chancenay se rendit à Gouxy, pour assister à la grand-messe du dimanche. Rosalie, l'avant-veille, lui avait dit incidemment que M<sup>lle</sup> de Valromée tenait l'harmonium, et chantait parfois. C'était pour la voir et l'entendre qu'Ogier, depuis longtemps oublieux du devoir dominical, avait décidé de se rendre à la vieille petite église.

Il se plaça de façon à voir l'harmonium, et à n'être pas vu de M<sup>me</sup> Antoinette. Sans souci de l'attention dont il était l'objet, il attendit avec impatience l'apparition des chanoinesses... Elles entrèrent, vinrent au banc de chêne sculpté placé en avant, où prirent place M<sup>me</sup> de Prexeuil et M<sup>me</sup> de Valromée, tandis qu'Elys se dirigeait vers l'harmonium.

Il admira une fois de plus son élégance naturelle, sa grâce aristocratique, dans cette toilette démodée dont la sobriété semblait charmante et pleine de goût à ses yeux fatigués des laideurs, des étranges folies de la mode contemporaine. Elle était vraiment très grande dame, cette descendante des Prexeuil et des Valromée. De toute manière, son mari pourrait être fier d'elle.

Ogier la voyait de profil, assise à l'harmonium. Autour d'elle se groupaient quelques jeunes filles du village, parmi lesquelles Méлите, la cuisinière du Pré-Béni, petite-nièce de Rosalie. Elles chantaient avec plus de bonne volonté que de talent, sous la direction de la petite châtelaine. De temps à autre, la voix de celle-ci se faisait entendre. Elle n'était pas cultivée, mais le timbre avait beaucoup de charme, et l'ampleur du son paraissait à dessein contenue par la jeune fille, pour ne pas dominer ses compagnes.

Tout occupée qu'elle fût de son rôle d'organiste et de directrice des chœurs, Elys

restait recueillie, visiblement pénétrée de tranquille ferveur. Quand, aux rares moments de repos, son regard se tournait vers l'autel où se consommait le sacrifice divin, Ogier la devinait prosternée en esprit, adorant et priant de toute son âme.

Une inquiétude surgit en lui, alors.

N'aurait-elle pas la vocation religieuse ?... N'était-ce pas pour cela qu'elle semblait si bien assurée de l'avenir qui l'attendait ?

Pourtant, elle avait dit : « Mes tantes ne veulent pas quitter Prexeuil... Et c'est là que, moi aussi, je vivrai toujours. »

Oui, tant que seraient là, peut-être, M<sup>me</sup> Antoinette et M<sup>me</sup> Bathilde. Mais ensuite, seule et libre, elle pourrait satisfaire sa vocation...

M. de Chancenay tenta d'éloigner cette crainte nouvelle. Mais elle l'obséda, au cours des heures suivantes, tandis qu'il revenait vers le Pré-Béni, et plus tard, pendant qu'il se promenait en fumant dans le jardin, suivi de Liaou qui l'avait pris en grande affection.

Il songeait, un peu surpris, essayant de se railler lui-même : « Eh ! décidément, j’y tiens donc bien, à cette petite Elys ? Cependant, j’avais toujours pensé que l’amour, à ce point-là, est une entrave dont il est raisonnable de ne pas s’embarrasser... Mais me voilà pris au piège... et si vite !... C’est ridicule ! »

Néanmoins, il n’essayait pas de lutter contre ce sentiment déjà puissant, qui éveillait en lui une émotion inconnue jusqu’alors. Elys lui était apparue comme la réalisation d’un idéal jusque-là demeuré assez vague en son esprit. Idéal physique d’abord, par sa rare beauté, par le charme très pur de son expressive physionomie. Idéal moral aussi, car Ogier, pour avoir trouvé sur sa route trop de consciences féminines fragiles ou perverses, n’appréciait que davantage la délicatesse d’âme et de cœur, quand il la rencontrait... Or, il l’avait aperçue, comme un reflet très vif, dans les beaux yeux couleur de violette au regard de candeur sincère. Observateur très subtil de son entourage mondain, il savait à merveille reconnaître chez une femme la coquetterie, les petites fourberies,

les ambitions secrètes ; mais de tout cela, il n'avait rien vu sur la physionomie d'Elys, troublée seulement par le regard qu'il attachait sur elle, par le tête-à-tête avec cet homme jeune et séduisant, qui lui accordait une attention si vive.

Et c'était à cause de cela, par un instinctif respect pour cette innocence devinée, que M. de Chancenay avait retenu les mots de trop chaude admiration qui lui montaient aux lèvres.

Mais maintenant, fort de ses intentions droites, il voulait se faire aimer d'Elys, afin qu'elle devînt un auxiliaire actif dans la lutte inévitable contre la volonté de M<sup>me</sup> Antoinette.

Ce ne serait pas le plus difficile de sa tâche. Il savait qu'on ne résistait guère à son charme, Ogier de Chancenay. Et quand il y joindrait l'amour, le vif désir de conquérir, la petite chanoinesse serait vite prise, ensorcelée, pour toujours.

Tandis qu'il arpentait pour la dixième fois le jardin, où commençaient de tomber quelques feuilles jaunies, Ogier prêta l'oreille au son d'une

cloche. Les vêpres sonnaient à l'église de Gouxy... Et le jeune homme se rappela tout à coup la visite qu'il avait projeté de faire, hier, au curé, avant son départ. Ceci était d'élémentaire politesse, surtout s'il conservait le Pré-Béni. En outre, ce prêtre pouvait devenir une aide précieuse, au cas où la volonté de la vieille chanoinesse se montrerait absolument intraitable.

M. de Chancenay consulta sa montre... Une heure pour les vêpres, tout au plus... Il se rendrait vers quatre heures au presbytère, après avoir fait un tour dans cette pittoresque campagne dont il appréciait maintenant la forte beauté.

Comme il traversait le vestibule, il croisa Mélite, la jeune cuisinière. C'était une assez jolie fille, brune et mince, qui tenait souvent les yeux baissés. Elle glissa vers son nouveau maître un regard sournoisement admirateur, qu'il intercepta au passage. Un sourire d'ironie dédaigneuse aux lèvres, il songea : « Les yeux baissés, les yeux hardis, tout cela ne vaut pas mieux. C'est l'âme qu'il faudrait leur faire loyale et forte, à toutes ces filles d'Ève. »



Puis il eut un rire silencieux, en montant les degrés de chêne du vieil escalier.

« Voilà que je me fais moraliste, maintenant ! Cela me sied tout à fait ! Je raconterai cela quelque jour à Willy, qui s'en amusera longtemps. »

## 6

Une heure plus tard, M. de Chancenay sonnait à la porte du presbytère.

Le curé vint lui ouvrir, et l'introduisit dans son petit parloir carrelé, meublé d'une table, d'une armoire en merisier, ainsi que de chaises garnies de paille usée.

Quand Ogier lui eut appris que le Pré-Béni ne serait pas vendu, le prêtre manifesta son vif contentement.

– Voyez-vous, monsieur, nous autres pasteurs, craignons toujours l'intrusion d'un élément néfaste, parmi nos ouailles déjà si peu faciles à conduire dans la bonne voie. Mieux vaut cette maison fermée, que l'aléa moral d'une vente qui amènerait ici quelque famille étrangère, de moralité plus ou moins douteuse.

– Je comprends votre crainte, monsieur le

curé. Mais vous voyez, le Pré-Béni restera dans la famille à laquelle il a toujours appartenu. J'y laisse Rosalie avec sa petite-nièce, comme gardiennes. En même temps, elles prendront soin de la sépulture.

Le prêtre demanda, avec un regard où la sympathie se mélangeait d'une sorte de regret pensif :

– Vous verrons-nous quelquefois aussi, monsieur le comte ?... Je sais bien que ce vieux logis est assez triste, dans sa solitude ; mais le pays ne manque pas d'agrément, et le gibier est abondant, si vous êtes chasseur ?

– Très ardent chasseur, comme tous les Chancenay, monsieur. Mais le gibier, gros et petit, m'attend également dans notre domaine de Sarjac, en Béarn... Ceci ne veut pas dire que je ne vienne faire quand même un séjour ici, plus tard, maintenant que j'y serai propriétaire.

Habilement, M. de Chancenay fit dévier la conversation sur les pittoresques environs de Gouxy, et vint à parler du château de Prexeuil.

– Une demeure intéressante, dans son aspect un peu rude... J’y suis allé avant-hier rendre visite à ces dames, et porter à M<sup>lle</sup> de Valromée un petit souvenir légué par sa vieille amie.

– Oui, M<sup>me</sup> de Valheuil aimait tendrement cette chère enfant, si filiale pour elle, d’ailleurs, et d’un caractère affectueux, délicat, sachant unir la plus enfantine gaieté à un sérieux de caractère et d’habitudes que je donne souvent en exemple à mes jeunes paroissiennes. Il y avait même, entre elles, beaucoup plus d’affinités qu’il n’en existe avec ses tantes, avec M<sup>me</sup> de Prexeuil surtout.

– Je le comprends... Celle-ci m’a paru plutôt... raide.

Le prêtre sourit.

– Pour qui ne la connaît pas bien, oui... Moi je dis : un peu raidie, plutôt. C’est une femme qui a beaucoup souffert, parce qu’elle avait un cœur ardent et trop orgueilleux, qui s’est révoltée devant les misérables trahisons humaines et n’a pas su voir au-dessus les compensations divines réservées à ceux qui les subissent en esprit de sacrifice.

– Rosalie m’a parlé d’une jeune sœur qui fut très malheureuse ?

– Oui, M<sup>me</sup> de Valromée, la mère de M<sup>me</sup> Bathilde. Elle revint à Prexeuil pour mourir, fuyant son indigne mari. Plus tard, ce fut son fils, Jacques de Valromée, qui marcha sur les traces de son père, ruina sa jeune femme et mourut je ne sais où, à l’étranger. La pauvre créature était venue se réfugier à Prexeuil, avec sa petite Elys. Mais elle ne survécut guère à son mari, qu’elle avait beaucoup aimé... Voilà comment la chanoinesse de Prexeuil se trouva le seul soutien de sa nièce et de sa petite-nièce orphelines, sans fortune, après avoir vu mourir de chagrin sa sœur et la jeune veuve de son triste neveu.

– Ceci explique la... prévention – j’emploie un mot trop doux, je crois – qui domine M<sup>me</sup> de Prexeuil à l’égard du sexe masculin.

L’abbé Dambry eût un demi-sourire, en regardant la physionomie légèrement ironique de M. de Chancenay.

– Vous l’a-t-elle laissé voir, monsieur ?

– Mais oui, quelque peu. Et je n’ai pas été reçu à bras ouverts par elle, je vous assure !

Le curé eut un petit hochement de tête, en murmurant :

– Oui... oui, je comprends...

Après un court silence, M. de Chancenay demanda :

– Est-il exact qu’elle ait empêché sa nièce de se marier ?

– J’ignore si elle l’en a positivement empêchée ; mais elle a dû lui représenter les hommes sous un tel jour, et le mariage comme une si terrible aventure, qu’il aurait fallu à la pauvre demoiselle beaucoup de courage pour passer outre. C’est une bonne personne, M<sup>me</sup> de Valromée, pieuse, douce, charitable ; mais son caractère un peu trop passif ne la disposait évidemment pas à écarter l’influence de sa tante.

– Et la petite-nièce, sera-t-elle aussi facile ?... Car, d’après Rosalie, celle-là verrait également l’avenir tracé pour elle dans la même voie du célibat, par l’omnipotente M<sup>me</sup> Antoinette ?

– Je ne sais... On me l’a dit : mais jusqu’ici la question ne s’est pas posée, M<sup>lle</sup> de Valromée n’ayant pas l’âge de songer au mariage. Néanmoins, connaissant les idées de M<sup>me</sup> de Prexeuil, je doute fort qu’elle y engage sa petite-nièce... D’ailleurs, je trouve une indication de ses projets à l’égard de cette jeune fille, dans ce titre de chanoinesse qu’elle lui a fait prendre, si jeune – comme M<sup>me</sup> Bathilde avant elle.

– Oui, c’est une idée singulière, de nos jours. Enfin, comme il n’y a pas vœu de célibat, rien n’engage M<sup>lle</sup> de Valromée. Peut-être aura-t-elle plus d’énergie que sa tante pour se soustraire aux idées respectables mais un peu trop despotiques de M<sup>me</sup> Antoinette.

Le prêtre secoua la tête.

– De l’énergie, elle n’en manque pas. C’est une autre nature que M<sup>me</sup> Bathilde, celle-là. Mais elle doit tout à sa grand-tante, elle lui en est profondément reconnaissante et a pour elle une grande affection. Ainsi donc, je suis persuadé qu’elle ne s’élèvera jamais contre sa volonté, celle-ci dût-elle lui infliger une souffrance.

Ces paroles impressionnèrent désagréablement M. de Chancenay. Sans rien en témoigner, il fit observer :

– Cette volonté est passablement dure et injuste, dans son autocratie... Ne le trouvez-vous pas, monsieur le curé ?

– Certes oui. Je n'approuve pas M<sup>me</sup> de Prexeuil, croyez-le bien. Comme vous le dites, ses idées sont respectables, en tant que crainte, pour cette enfant, des épreuves douloureuses que réserve parfois le mariage. Mais elle va trop loin, en étendant sa suspicion du particulier au général... Elle irait trop loin surtout, si elle empêchait formellement sa petite-nièce de se marier, au cas où la vocation de celle-ci se trouverait là.

Ogier pensa : « Je trouverai donc un allié en lui, le cas échéant. »

Et, saisissant l'occasion que lui offrait la dernière phrase du prêtre pour élucider un point inquiétant, il fit observer :

– Le genre d'existence que mène M<sup>lle</sup> de



Valromée, les suggestions de sa grand-tante lui donneront peut-être le goût de la vie religieuse ?

– Je ne sais... Rien ne l'indique, pour le moment. Elle est très jeune encore de caractère, presque enfant, parfois. C'est ce qui plaisait tant à la pauvre M<sup>me</sup> de Valheuil.

La conversation revint sur la défunte. Puis M. de Chancenay prit cordialement congé du prêtre. Celui-ci, debout au seuil de son logis, regarda s'éloigner le nouveau maître du Pré-Béni. Une sympathie un peu mélancolique apparaissait dans ses yeux pensifs... Il murmura en secouant la tête :

– J'aime son regard, parfois. On sent que cet homme saurait vouloir... Quel dommage qu'un être si bien doué gâche sa vie, comme il le fait certainement !

\*

Dans le courant de la journée, le lendemain, M. de Chancenay reçut cette dépêche : « Le Pré-

Béni est à toi. »

Il n'avait jamais douté un instant du consentement de sa grand-mère. Celle-ci, et son mari, dans leur tendresse idolâtre pour cet unique petit-fils, s'étaient fait une règle de contenter, parfois même avant qu'il les exprimât, toutes les fantaisies d'Ogier enfant, adolescent et jeune homme. Comme il le pensait parfois lui-même, dans ses heures de réflexion, il eût été difficile, avec ce système d'éducation, de devenir un saint, ni même simplement un homme sérieux.

Il quitta le lendemain Gouxy, en ayant soin de ne dire mot à Rosalie de son retour projeté.

*La Libellule* l'attendait à Naples. Il fut accueilli avec enthousiasme par ses amis, qui voyaient en lui le camarade facilement généreux, l'amphitryon aimable, dont l'hospitalité large et luxueuse était fort appréciée... Mais Sari éprouva une surprise fort amère. Son empressement joyeux vers M. de Chancenay rencontra une froideur un peu hautaine qui rejetait fort loin tous ses rêves ambitieux.

Que s'était-il donc passé, pendant cette courte

absence ?

Sari, ne pouvant le savoir par Ogier lui-même, s'informa près des autres invités, habilement. Ce fut en vain. Ogier n'avait que peu parlé de son séjour à Gouxy, qui ne semblait pas lui avoir laissé d'impression autre que l'indifférence.

Mais Sari disait à sa mère :

– Je suis sûre qu'il y a une femme là-dessous !... Dans ses yeux, j'ai remarqué parfois une expression rêveuse, et ils s'éclairent alors d'une lueur ardente... telle que je la voudrais voir quand il me regarde ! Il aime, j'en suis certaine ! Et moi, je ne suis plus rien... plus rien que le jouet brisé, dont on se détourne !

– Voyons, mon cœur, tout n'est pas perdu ! Essaie de lui faire oublier cette autre... en admettant qu'elle existe. Peut-être ne s'agit-il que d'une période d'humeur fantasque, dont tu auras vite raison.

Sari secouait la tête, non convaincue. Plus fine que sa mère, elle avait senti, chez leur hôte, une nouvelle orientation d'esprit.

Néanmoins, elle ne se tint pas pour battue, car elle était fort éprise, et elle avait en outre une excellente opinion de sa petite personne, qui lui faisait envisager à la réflexion comme possible de ramener à elle M. de Chancenay.

Mais toutes ses avances coquettes demeurèrent sans résultat. Ogier avait emporté de Gouxy un trop charmant souvenir, qui le rendait complètement indifférent au charme câlin de la jolie Hongroise. Quand il avait contemplé la photographie d'Elys, enlevée à l'album du Pré-Béni, quand il avait admiré ce délicat visage, ces yeux aux mystérieuses et virginales profondeurs, cette petite bouche au gai et fin sourire, le jeune homme éprouvait une sorte d'impatience dédaigneuse, dissimulée avec peine, en revoyant Sari, avec son sourire équivoque, son regard sans franchise, hardi ou câlinement doux, selon les moments, et ses allures fort émancipées.

Il songeait : « Certainement, elle est assez amusante, et incontestablement jolie. Mais c'est une petite créature qui n'a guère d'âme, qui suit son instinct, simplement... Intelligente, avec cela,

ou plutôt rusée. Néanmoins, ce n'est pas près de moi qu'elle réussira dans ses vues ambitieuses. Non, Sari Doucza, vous ne deviendrez jamais comtesse de Chancenay ! »

Étant donné cet état d'esprit, et le vif désir qu'il avait de regagner le Pré-Béni, Ogier vit avec satisfaction se terminer la croisière, une dizaine de jours plus tard. M<sup>mes</sup> Doucza prirent congé de lui avec une amabilité chaleureuse qui ne trouva pas d'écho. Tout en restant courtois, M. de Chancenay se tenait sur la réserve, n'ayant aucun désir de voir se continuer ces relations de hasard, surtout s'il devenait l'époux d'Elys de Valromée, comme il y comptait bien.

Avec son cousin William Horne, il partit pour Sarjac. Dans le vieux château familial, le marquis et la marquise de Chancenay recevaient chaque année, à partir de la mi-septembre, des séries d'invités qui venaient suivre les chasses à courre et prendre part aux divertissements variés que savaient fort bien organiser M<sup>me</sup> de Chancenay et quelques-unes de ses jeunes parentes. Ogier aidait ses grands-parents à recevoir leurs hôtes.

Passionné pour les nobles plaisirs de la vénerie, comme avant lui ses ancêtres, il avait mis sur un pied parfait l'équipage de Chancenay, coté maintenant comme l'un des premiers de France. On prisait très haut l'honneur d'en porter le bouton, honneur dont M. de Chancenay ne se montrait pas prodigue... Et les jolies invitées rêvaient toutes de devenir le flirt du jeune châtelain, pendant leur villégiature à Sarjac.

M<sup>me</sup> de Chancenay tomba de son haut, quand le lendemain de son arrivée, Ogier lui apprit qu'il allait passer quelque temps au Pré-Béni.

– Tu dis : au Pré-Béni ?

Elle le regardait avec une stupéfaction qui le mit en gaieté.

– Grand-mère, j'ai l'air de vous dire la plus étonnante chose du monde !

– Mais en effet !... Que veux-tu faire là-bas ?

– Visiter le pays, qui me plaît beaucoup, chasser...

– Comment, chasser ?... Mais ici, tu le fais aussi !

– Oui... mais je veux changer un peu d’horizon. Et puis, admettez que ce soit une fantaisie, grand-mère, une originalité, ou ce que vous voudrez...

Il avait au coin des lèvres ce petit sourire d’ironie que l’aïeule connaissait bien, et qui semblait dire : « Inutile de chercher à en savoir davantage. »

Elle essaya encore d’une objection :

– Mais nos invités, que vont-ils dire de cela ?

– Vous leur raconterez que je suis retenu là-bas par des affaires... D’ailleurs, je ne compte pas m’y attarder indéfiniment, rassurez-vous.

Le marquis de Chancenay, qui avait écouté ce colloque sans mot dire, en fumant son cigare, eut un malicieux clignement d’œil vers son petit-fils.

– Allons, n’insistez pas, Madeleine. Il y a certainement quelque joli minois là-dessous... Il faut même qu’il soit fameusement joli, pour qu’Ogier aille s’enterrer dans cette vieille maison et ce pays perdu !

Le jeune homme eut de nouveau son

énigmatique sourire, mais garda le silence.

Pas plus qu'à d'autres – en dehors de son cousin William, dont il appréciait le caractère sérieux et discret – Ogier ne se confiait à ces aimables et frivoles grands-parents, qui lui inspiraient une affection légère, parfois indulgente, à d'autres moments mêlée d'un peu d'impatience, ou d'une vague rancune.

Maud Dornley, une de ses cousines anglaises dont il se savait très aimé, lui témoigna vainement sa surprise et sa contrariété de le voir ainsi s'éloigner, pour un temps qu'il ne déterminait pas. Elle n'obtint que cette réponse, faite d'un ton de légèreté moqueuse :

– Mais, ma chère, je ne passerai pas là-bas tout l'automne – loin de là ! Je vous retrouverai encore ici, quand je reviendrai.

– Il n'empêche que ce sont des jours enlevés à vos amis !

– Oh ! le beau malheur ! Je ne me crois pas du tout indispensable à leur félicité, Maud, quoique vous ayez l'air de chercher à me le persuader.



– En tout cas, vous leur êtes très agréable... et vous ne l’ignorez pas.

Elle avait de très beaux yeux, lady Maud – des yeux clairs et hardis où elle laissait lire tous ses sentiments à celui qui, sans le chercher, avait pris son cœur jusqu’alors insensible. Et ils disaient en ce moment, sans ambages : « Vous savez comme vous êtes aimé. »

– Évidemment. On n’ignore jamais quand on a l’heur de plaire, je crois. Mais il est toujours flatteur de se l’entendre dire par une charmante cousine.

Il raillait, légèrement. L’amour de cette belle Maud, assez orgueilleuse et difficile, flattait son amour-propre ; mais il n’y répondait pas, car elle lui restait indifférente... Et en ce moment, tandis qu’elle le regardait, il évoquait des yeux couleur de violette, veloutés, profonds, timides... un peu craintifs de l’amour, déjà, semblait-il – de l’amour qu’Elys avait peut-être deviné sous les traits du jeune et bel étranger près duquel, dans l’allée de Prexeuil, elle avait marché pendant un moment.

Ayant arrêté net les objections de sa grand-mère et fait comprendre à Maud l'inutilité d'une insistance, M. de Chancenay partit donc le lendemain pour Gouxy, en automobile, cette fois, et sans prévenir de son arrivée.

Deux fois dans la semaine, Elys, en compagnie de M<sup>me</sup> Bathilde, allait visiter quelques pauvres, quelques malades, aux alentours de Prexeuil, et porter des secours, beaucoup moins abondants que toutes deux l'eussent voulu, car les vicomtes de Valromée père et fils, après avoir dilapidé leur propre fortune, avaient largement entamé celle des Prexeuil, de telle sorte qu'il restait aux trois chanoinesses juste de quoi vivre dans une relative aisance et entretenir tant bien que mal le château, ou du moins la partie des bâtiments qu'elles habitaient.

Elys aimait ces visites charitables. Son cœur délicat aspirait à se dévouer, à se répandre sur autrui. M<sup>me</sup> de Prexeuil constatait cette disposition avec un vif contentement, et songeait volontiers : « Je crois qu'elle penche vers la

vocation religieuse, ma petite Elys. Tant mieux, car cela me dispensera d'en contrecarrer une autre. »

Or, la tante se trompait. Si profondément pieuse que fût Elys, elle n'avait pas le désir de la vie conventuelle. Jusqu'à ces derniers temps, la jeune fille n'envisageait d'autre perspective que celle de passer toute son existence à Prexeuil, d'y vieillir dans le célibat, comme l'avait fait M<sup>me</sup> Antoinette, comme continuait de le faire M<sup>me</sup> Bathilde. Car, dès l'enfance de sa petite-nièce, la chanoinesse de Prexeuil lui avait persuadé que tel était pour elle le sort le plus enviable et le seul qu'elle dût espérer, si l'état religieux ne l'attirait pas.

De mariage, il n'avait jamais été question. M<sup>me</sup> de Prexeuil, en faisant elle-même l'éducation et l'instruction d'Elys, avait eu soin d'envelopper ce sujet d'un voile d'indifférence dédaigneuse, ou de le présenter sous un jour défavorable, bien fait, pensait-elle, pour en détourner une âme sensible et sérieuse telle que celle-là. Naturellement, jamais le plus blanc des romans n'était tombé

sous les yeux d'Elys. Et la chanoinesse retenait une grimace de déplaisir quand, dans les ouvrages des plus graves auteurs, il était question d'amour.

« Ah ! s'ils avaient souffert comme moi de cette chose maudite, ils n'en parleraient pas si complaisamment ! » songeait-elle avec colère.

Ayant ainsi élevé sa petite-nièce, la tenant à l'écart du monde, et presque sans relations, dans ce solitaire Prexeuil, M<sup>me</sup> Antoinette comptait bien, étant donnés surtout la nature et les goûts d'Elys que celle-ci s'arrangerait sans regret de l'existence préparée pour elle par la tante qui lui avait tenu lieu de mère. Comme les filles nobles d'autrefois qui, ne pouvant ou ne voulant contracter mariage, n'étaient pas néanmoins attirées par la vie du cloître, Elys, obéissant à la direction de sa grand-tante, avait demandé son admission dans un chapitre autrichien, en faisant preuve des nombreux quartiers de noblesse nécessaires. Ainsi, pensait M<sup>me</sup> de Prexeuil, elle aurait une situation honorifique, porterait le titre de comtesse, et continuerait, après ses tantes, de

remplir dignement ses devoirs de châtelaine, en oubliant qu'elle était une vieille fille.

Toutes ces petites combinaisons n'avaient qu'un défaut : elles se basaient sur une complète méconnaissance du caractère d'Elys et des aspirations, à peine conscientes encore, de cette jeune âme sortant de l'adolescence.

M<sup>me</sup> Antoinette considérait sa petite-nièce comme une enfant intelligente, docile, mêlant des goûts sérieux à une gaieté pure et tranquille. Or, Elys était bien cela ; mais il existait autre chose encore, dans cette nature de jeune fille – un délicieux mystère que M. de Chancenay, observateur prompt et subtil, amoureux, en outre, avait perçu, lui, dans le regard candide, plein de pensées profondes.

Elys avait un cœur ardent, une imagination vive, et dans la mélancolique solitude où la confinait la volonté de sa grand-tante, elle s'était prise à rêver, parfois sans presque en avoir conscience. De quoi ? À qui ? Rien de précis ne se présentait à son esprit. Elle évoquait le souvenir des châtelaines d'autrefois, qui avaient

passé dans Prexeuil tout ou partie de leur existence, et qui avaient été de jeunes épouses, de jeunes mères, souvent heureuses, comme l'attestait le « livre de raison » où elles notaient les événements importants de leur vie. Il y avait de simples petites phrases comme celles-ci :

« Aujourd'hui, anniversaire de notre mariage, nous avons assisté à la sainte Messe pour remercier Dieu de ces dix années de bonheur. »

« Ce mercredi de Pâques, notre fils Jean-Marie-François a été baptisé dans la chapelle de Prexeuil. Merci, Seigneur, pour la belle couronne d'enfants que vous donnez à vos serviteurs ! »

« En ce jour de la fête des apôtres Pierre et Paul a été béni le mariage de notre fille Elys avec Louis-Bénigne de Varzon, marquis de Sommelles. Bienheureux apôtres, priez pour ces enfants qui s'aiment, qui sont jeunes et confiants, afin qu'ils sachent porter d'un cœur vaillant les devoirs de la vie ! »

La chanoinesse de Prexeuil avait pris grand soin d'éloigner de sa petite-nièce les romans imaginaires, et même d'expurger à son usage des

textes d'histoire ou de littérature ; mais elle lui avait donné à lire le livre de raison de ses aïeules, comme il était de tradition dans la famille, quand les filles atteignaient quinze ou seize ans, afin qu'elles s'édifiassent de la piété, des vertus, de la vie forte et simple des anciennes dames de Prexeuil. M<sup>me</sup> Antoinette, qui était cependant une femme d'intelligence réfléchie, n'avait pas vu ce que contenaient de danger – à son point de vue – ces évocations, souvent brèves et presque sèches, des joies, des souffrances, de la vie intime d'une famille, dont généralement les membres avaient été unis, s'étaient aimés, se réjouissaient ou s'attristaient les uns pour les autres... Et pourtant, c'était en lisant le livre de raison qu'Elys avait commencé de rêver à d'imprécises joies, que ne lui laissait pas envisager l'existence telle que l'avait tracée pour elle sa grand-tante.

Cette Elys de Prexeuil, qui épousait Louis-Bénigne de Varzon, marquis de Sommelles, excitait particulièrement l'intérêt de la jeune fille. Celle-ci cherchait à se la représenter, se l'imaginait sous ses propres traits, parce qu'elle portait le même nom... Et Louis-Bénigne,



comment était-il ?... Elys s'amusait à faire en esprit son portrait, ainsi qu'elle se le figurait... Grand, blond, un air fin et sérieux, des yeux fiers, mais qui sauraient se faire doux...

Madame la chanoinesse de Prexeuil, les livres de raison peuvent aussi donner aux jeunes personnes des idées romanesques ! Pour ne vous en être pas avisée, que de soucis vous vous prépariez !

Ces innocentes imaginations, auxquelles d'ailleurs Elys ne s'attardait pas, seraient peut-être restées à l'état stationnaire, si la jeune fille n'avait pas connu Ogier de Chancenay.

Il était précisément blond, comme le Louis-Bénigne de ses rêves – d'un blond un peu foncé, tel qu'elle l'aimait, et grand, svelte, d'allure très élégante. Il avait des yeux fiers – des yeux superbes, et qui devenaient doux... plus que doux...

Cette chaude caresse du regard d'Ogier, Elys ne pouvait l'oublier. À ce souvenir, elle sentait les battements de son cœur qui se précipitaient. Plus d'une fois, depuis sa rencontre avec M. de

Chancenay, elle s'était surprise à se remémorer les quelques paroles échangées, à se revoir près de lui, dans l'allée de noyers... Troublée, inquiète, elle éloignait ces retours d'imagination. Mais bientôt, la fière silhouette masculine, les yeux aux ardentes lueurs orangées, le sourire d'ironie légère, très charmeur, se représentaient à son esprit, agitaient de nouveau son jeune cœur d'un vif émoi qui n'était autre que l'amour. Oui, elle aimait déjà Ogier, sans le savoir, avec une admiration ingénue à laquelle se mélangeait un peu de crainte, car M<sup>me</sup> Antoinette n'avait pas manqué, chaque fois que s'en présentait l'occasion, de lui montrer l'humanité masculine sous de sombres couleurs.

M<sup>me</sup> de Prexeuil ne se doutait pas de cet état d'esprit, que rien ne décelait au-dehors, si ce n'est, peut-être, un léger changement dans l'humeur de la jeune fille, moins gaie, un peu plus songeuse. Satisfaite du prompt départ de M. de Chancenay, et n'imaginant pas qu'il dût jamais revenir – d'ici longtemps, du moins – à la paisible maison du Pré-Béni, elle se disait qu'au cas où il aurait fait sur le cerveau d'Elys quelque

impression, celle-ci devrait s'effacer vite, chez une nature aussi raisonnable, aussi peu romanesque.

Ainsi donc, en apparence, rien n'était changé dans l'existence de la jeune chanoinesse. Elle s'occupait toujours diligemment de l'intérieur, du bien-être de ses tantes, travaillait pour les pauvres, ornait l'église et, dans ses moments de loisir, dessinait ou faisait de la musique. Dans cet art, elle avait eu pour professeur M<sup>me</sup> de Valheuil, et ses dispositions naturelles aidant, elle était devenue remarquable exécutante.

M<sup>me</sup> Antoinette aimait à l'entendre jouer des airs anciens, sur un clavecin conservé précieusement à Prexeuil. Elys en possédait un certain nombre, enfermés dans plusieurs minces cahiers reliés en veau fané, sur lesquels étaient frappées les armoiries de Prexeuil. Un soir, en les rangeant, elle s'aperçut que l'un d'eux manquait. Après l'avoir vainement cherché, elle se souvint de l'avoir laissé au Pré-Béni, précisément dans la journée qui avait précédé la mort de M<sup>me</sup> de Valheuil. Depuis, le triste événement lui avait fait

oublier cette circonstance.

M<sup>me</sup> de Prexeuil déclara :

– Eh bien, demain, passe au Pré-Béni pour demander à Rosalie de te le chercher. Il n’y a pas à confondre, puisqu’il est marqué à nos armes, et que ton nom y est inscrit.

– Ou bien je lui en dirai un mot, en sortant de la messe, et elle enverra Mélite le porter.

– Comme tu voudras, mon enfant... Je comprends qu’il soit triste pour toi de passer le seuil de cette demeure, où notre excellente amie n’est plus. Parle donc à Rosalie, tout simplement, puisque tu as occasion de la voir chaque matin.

Mais le lendemain, à la messe, Elys constata l’absence de la vieille femme de chambre qui avait coutume d’y assister chaque jour.

En sortant de l’église, elle dit à la chanoinesse de Valromée :

– Je pense que Rosalie est fatiguée, ou souffrante. Je vais donc aller au Pré-Béni m’en informer ; puis je prendrai en même temps ce cahier.

– C’est cela, ma petite. Moi, je passe en avant, chez le vieux Matissou. Tu m’y retrouveras.

Elles se séparèrent à la sortie du village, et la jeune fille continua de monter vers le Pré-Béni.

Comme l’avait dit sa grand-tante, il lui en coûtait d’entrer dans cette demeure où ne demeurait plus que le souvenir de la femme simple et bonne, finement intelligente sous des dehors un peu lourds, qui avait si bien aimé la petite Elys de Valromée. Revoir ces pièces vides, ces objets qu’elle avait touchés, tout ce cadre familial où cette amie chère avait passé la dernière partie de sa vie, apparaissait à la jeune fille aimante et si délicatement impressionnable comme une véritable épreuve.

En arrivant près de la maison, elle vit ouvertes toutes les fenêtres du premier étage, et elle pensa : « Rosalie profite du soleil, pour aérer ces pièces. Elle a bien raison, car nous n’en avons peut-être pas pour longtemps, de ce bon soleil encore chaud. »

Elle poussa la barrière de bois et entra dans la cour. À ce moment, Liaou, venant des communs

dissimulés derrière un bosquet, s'élança vers elle avec un aboiement joyeux.

Elle caressa la grosse tête, en essayant de modérer les transports du terre-neuve.

– Bonjour, mon bon vieux !... bonjour, Liaou !... Mais laisse-moi, maintenant... voyons, laisse-moi !

Elle avançait, tout en parlant, vers la porte de la maison, qu'elle ouvrit en habituée. Elle entra dans le vestibule... et s'immobilisa, stupéfaite, les joues soudainement empourprées.

Au seuil de la bibliothèque venait d'apparaître M. de Chancenay, en élégante tenue du matin. Une surprise mêlée de très vif contentement se lisait dans le regard qu'il attachait sur la jeune fille, tout en la saluant.

Elle balbutia :

– Pardon, monsieur... J'ignorais... Je venais demander quelque chose à Rosalie...

– Mais, mademoiselle, je vous en prie, que ma présence ne vous gêne en rien !... Je suis arrivé hier soir, tout à fait impromptu, ce qui a quelque

peu désorienté cette pauvre Rosalie... Veuillez entrer ici, je vais la faire appeler.

Il ouvrait la porte du salon, et s'effaçait pour laisser passer la jeune fille.

Elys, retrouvant un peu sa présence d'esprit, dit avec une hésitation timide :

– Mais, monsieur, puisque vous êtes là, je crois que c'est à vous qu'il me faut demander...

– Quoi donc, mademoiselle ?

Elle expliqua en quelques mots ce qui l'amenait. Ogier sourit, en déclarant :

– Mais oui, ceci ne regarde pas Rosalie. C'est moi qui vous prie, mademoiselle, de faire toutes les recherches qu'il vous plaira, et de me permettre de vous aider.

Elle rougit un peu plus, balbutia un remerciement, tout en entrant dans le salon. M. de Chancenay l'y suivit. Il alla ouvrir les volets, et le soleil pénétra dans la grande pièce au mobilier fané, vint éclairer le visage troublé d'Elys, sa robe grise aux plis souples, sa croix de chanoinesse, au bout du ruban bleu de roi.

– Maintenant, mademoiselle, voulez-vous m’indiquer où vous pensez que doive se trouver ce cahier ?... Car vous êtes ici beaucoup plus au courant que moi.

Elle désigna un bahut, que M. de Chancenay ouvrit. Elys, s’approchant, eut vite fait de trouver ce qu’elle cherchait – beaucoup trop vite, au gré d’Ogier.

Mais puisqu’il la tenait, il ne la laisserait pas aller si promptement, cette belle petite chanoinesse !... Aujourd’hui – était-ce l’effet de l’amour qu’il avait entretenu en lui, pendant cette absence, en regardant souvent la photographie d’Elys – elle lui paraissait plus jolie encore. Il la considérait avec une tendre complaisance, tandis qu’elle feuilletait le cahier où s’étaient glissées des feuilles détachées d’un autre volume... Et son cœur s’émouvait plus profondément, devant cette beauté, ce charme jeune et pur, cette candide séduction de lis tout ignorant de son parfum troublant.

Elys, relevant la tête, dit avec son fin sourire, un peu timide en ce moment :



– Voilà mon bien... Je vous remercie, monsieur, et vous prie de m’excuser, car je vous ai dérangé...

– Oh ! mademoiselle, ne parlons pas de cela ! Je suis au contraire charmé d’avoir été là si à point pour suppléer Rosalie... Car j’ai gardé le meilleur souvenir de M<sup>me</sup> la chanoinesse Elys de Prexeuil, si peu que je l’aie vue.

Un sourire, d’une ironie très douce, entrouvrait ses lèvres, animait ses yeux, dont l’ardente caresse enveloppait Elys.

Elle rougit plus fort, abaissa un peu les cils bruns qui frémissaient au bord des paupières...

Ogier poursuivit, avec un accent de raillerie légère et tendre :

– C’est amusant, ce titre de chanoinesse porté par une toute jeune fille comme vous... Mais heureusement, cela ne signifie rien. Dans peu de temps, sans doute, vous le quitterez pour vous marier.

Il revit les yeux violets qui le regardaient avec une surprise mêlée d’émotion profonde.

– Pour me marier ?... Mais je ne me marierai pas...

Il eut un rire amusé.

– Oh ! ce n'est pas du tout prouvé ! Avez-vous donc tellement envie de suivre l'exemple de vos tantes, mademoiselle ?

Elys ne répondit pas. Elle éprouvait tout à coup un malaise, une émotion très vive, sous le chaud regard de ce jeune homme qui lui parlait d'une forme d'avenir que jamais on ne lui avait fait envisager.

D'un geste machinal, elle mit sa main un peu tremblante sur la tête de Liaou, qui se rapprochait d'elle.

Ogier sourit, sans insister. Le trouble de la jeune fille ne lui échappait aucunement, et lui révélait que la petite chanoinesse entrevoyait des horizons nouveaux, qui ne lui déplaisaient peut-être pas.

Il dit avec une grâce courtoise, après un court silence :

– Il me serait très agréable, mademoiselle, que

vous choisissiez dans cette musique ce qui peut vous plaire, en souvenir de votre vieille amie. Je vous le ferais porter à Prexeuil, avec l'autorisation de M<sup>me</sup> votre tante...

– Oh ! merci, monsieur !... Mais je ne voudrais pas... Je crois que ma tante...

Elle était de plus en plus gênée, la jolie chanoinesse – et si émue, si délicieusement émue !

– Eh bien, vous le demanderez à M<sup>me</sup> de Prexeuil, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela...

Elle fit quelques pas vers la porte, en jetant un long regard autour d'elle, sur la pièce si familière. Puis elle s'arrêta, ses yeux tout à coup humides dirigés vers l'embrasure de fenêtre où demeuraient le grand fauteuil de tapisserie, la table à ouvrage en bois de rose, la corbeille débordante de laine grise et blanche.

Ogier demanda :

– Vous pensez à votre pauvre amie ?

– Oui... Si souvent, je me suis assise là, près

d'elle ! Nous causions, elle me donnait des conseils – de bons et tendres conseils, que je n'oublierai jamais. Puis je lui lisais ses livres préférés, qu'elle m'apprenait à aimer.

– Quels étaient ces livres ?

– Des ouvrages religieux surtout, principalement les œuvres des Pères de l'Église, traduites ou commentées, puis des extraits de nos auteurs classiques... M<sup>me</sup> de Valheuil aimait tout particulièrement Racine. Mais elle ne m'a jamais fait lire de lui qu'Esther et Athalie, ainsi que quelques passages d'Andromaque.

Ogier dit avec un léger sourire d'ironie :

– Oui, je comprends... Racine, en dehors des œuvres citées, n'est pas un auteur pour les petites chanoinesses de dix-huit ans. Il pourrait leur donner des idées qu'elles ne doivent pas avoir... du moins jusqu'à nouvel ordre...

Elys, de nouveau, baissa les paupières, tandis que frémissait d'émoi son charmant visage. Ces yeux... ces beaux yeux bruns, comme ils la regardaient ! Les lèvres se moquaient un peu...

mais eux, quelles choses nouvelles et merveilleuses disaient-ils là ?

De nouveau, elle fit un pas vers la porte... Mais Ogier, comme s'il ne s'en apercevait pas, reprit, de la même voix chaude et nuancée de tendre raillerie :

– Savez-vous à quoi je vous compare, madame la chanoinesse ?... Eh bien, à quelque ravissant objet ancien, égaré dans notre monde nouveau jeu, et que découvre un collectionneur avisé, qui s'en empare bien vite, avant que d'autres n'en aient connaissance.

Elle soulevait ses paupières, montrant un regard de surprise inquiète, d'émotion tremblante, qui rencontrait celui d'Ogier, chaudement passionné.

– ... Cet heureux possesseur fera de cet objet le plus précieux ornement de sa demeure, la plus chère préoccupation de sa vie. Car son âme, jusqu'alors indifférente, a trouvé ce qu'elle désirait dans le secret, sans presque s'en douter.

Le jeune homme se pencha, prit la petite main

tiède, en ajoutant :

– Vous avez compris, Elys, que je vous aime ? Sans tarder, j’irai demander cette jolie main à M<sup>me</sup> de Prexeuil. Mais auparavant, je veux savoir quelle réponse je puis espérer de votre part ?... et si je ne vous suis pas trop désagréable ?

Avant qu’Elys eût parlé, il voyait dans ses yeux l’amour ingénu, la joie éblouie, la craintive hésitation de cette âme innocente, à laquelle se révélait une partie de la vie jusque-là cachée pour elle.

La jeune fille dit avec un petit tremblement dans la voix :

– Je ne sais... Je n’ai jamais pensé...

Il sourit, très ému, au fond, car cette enfant candide éveillait chez lui des sentiments d’amour délicat et tendre dont il ne se croyait pas capable.

– Eh bien, pensez-y maintenant, voulez-vous ?... Dites-moi si je vous plais un peu ?

– Oui... certainement...

Mais le regard répondait plus éloquemment que les lèvres timides.

– Alors, accepterez-vous de devenir ma femme, si M<sup>me</sup> votre tante y consent ?

– Il faudrait que je réfléchisse... Je ne peux pas vous dire...

– Enfin, ce n'est pas non ?

– Oh ! certainement !

Un sourire glissait entre les lèvres finement dessinées, d'un beau rouge palpitant – un sourire discret, mais frémissant, qui renseignait suffisamment M. de Chancenay sur ce que serait la réponse attendue.

– Alors, je puis aller cet après-midi parler à M<sup>me</sup> de Prexeuil ?

– Oui, monsieur.

Et, d'un mouvement vif, pour échapper au troublant empire de ces yeux tendrement passionnés, Elys marcha vers la porte en disant :

– Je pars vite, maintenant. Ma tante Bathilde va m'attendre...

Mais un geste d'Ogier l'arrêta de nouveau.

– Je vous demande un instant encore... Puis-je

vous prier de ne rien dire à M<sup>me</sup> votre tante avant que je lui aie parlé ?

Une surprise un peu inquiète apparut sur l'expressive physionomie d'Elys.

– Ne rien dire à ma tante ?... Pourquoi ?

– J'ai lieu de croire que M<sup>me</sup> de Prexeuil a contre le mariage des préventions très fortes. Avertie du motif de ma visite, peut-être refuserait-elle de me recevoir ? Tandis qu'en arrivant impromptu, je plaiderai ma cause, et il faudra bien qu'elle m'écoute !

Une ombre d'anxiété se montrait dans le regard d'Elys... La jeune fille dit pensivement :

– Il est vrai que ma tante m'a toujours laissé entrevoir que j'étais destinée à vivre dans le célibat, comme elle, comme tante Bathilde... Jamais il n'a été question d'autre chose...

– Et quand elle en trouvait l'occasion, elle vous disait beaucoup de mal des pauvres hommes ?

Elys sourit, avec un embarras charmant.

– Plutôt, oui... Mais je... je pensais qu'elle



exagérerait un peu...

Puis, détournant bien vite son visage rougissant, et ses yeux qui renfermaient l'aveu discret de son amour, elle ajouta :

– Je ne parlerai donc que ce soir, après votre visite... Mais pourtant, je dois dire à ma tante que je vous ai vu, ce matin ?

– Oui, il est difficile d'agir autrement... Mais en ce cas, elle vous questionnera peut-être, de telle sorte que vous serez amenée à lui faire part de notre entretien... Tâchez pourtant de lui dire seulement que je suis ici, que vous m'avez parlé de ce volume, et que je le porterai moi-même à Prexeuil. S'il en est besoin, nous lui expliquerons ensuite, plus tard, les raisons de ce silence, et elle nous pardonnera, j'en suis sûr.

– Oh ! oui, car elle est très bonne, ma tante Antoinette, sous son air froid... Très bonne, très dévouée. Je lui dois tant de reconnaissance, pour m'avoir élevée, entourée de soins et d'affection !

– Mais je ne me trompe pas, en pensant que vous étiez beaucoup plus en confiance avec M<sup>me</sup>

de Valheuil qu'avec elle ?

– Oui, c'est vrai... et avec ma tante Bathilde aussi. Il paraît que tante Antoinette a beaucoup souffert, et elle s'est un peu raidie...

Ogier pensa : « Elle emploie la même expression que le curé. »

Elys répéta d'un ton convaincu :

– Mais elle est très bonne... très bonne, vous verrez.

– Alors, à bientôt, mademoiselle ?... Peut-être vous reverrai-je à Prexeuil, cet après-midi ?

– Peut-être... Au revoir, monsieur.

Elle tendait à M. de Chancenay sa fine main blanche. Il la prit, et, se penchant, posa doucement ses lèvres sur les petits doigts effilés, tièdes et frémissants.

Elys les retira d'un geste effarouché. Puis, très vite, elle sortit du salon, quitta la maison, emportant la vision des yeux souriants et amoureux, des beaux yeux d'ensorceleur qui venaient de la regarder avec tant de tendresse caressante.

Ogier rentra dans le salon, et fit quelques pas à travers la pièce... Il éprouvait une émotion très vive, très ardente. Réellement, cette petite Elys lui était déjà extrêmement chère ! À la seule pensée que la tante pourrait élever des obstacles... refuser obstinément peut-être, un frisson de colère et d'angoisse l'agitait.

Mais non, à eux deux, ils en viendraient à bout, de cette autoritaire chanoinesse, hypnotisée par le malheur de sa sœur et de sa nièce ! Et cela fait, il lui prouverait que toutes les femmes ne sont pas des épouses martyres... Car il était fort disposé à l'aimer très fidèlement, cette délicieuse Elys aux yeux de violette, à l'âme pure et loyale. Près d'elle, dans l'atmosphère de cette tendresse délicate, de cette fine intelligence qu'il devinait sous sa réserve de jeune fille d'autrefois, il oublierait volontiers son scepticisme et ne regretterait rien de son existence passée.

Tout à l'heure, quand elle était entrée avec lui dans ce salon, il n'avait pas l'intention de lui parler encore des sentiments qu'elle lui inspirait... Mais les mots étaient venus à ses lèvres,

irrésistiblement, devant cette beauté charmeuse, cette grâce virginale de fleur préservée...

Il s'était arrêté au seuil d'une des portes-fenêtres ouvertes, et, machinalement, regardait droit devant lui, dans le jardin ensoleillé. Liaou, couché en travers d'une allée, considérait d'un œil paternel un chat blanc qui faisait le gros dos, à quelques pas de là. Rosalie revenait du verger, avec Mélite, toutes deux portant une corbeille pleine de poires. La vieille femme dit au passage :

– Il y en a beaucoup, cette année, monsieur le comte... La pauvre madame les aimait tant !... Hélas !

Et elle entra en soupirant dans la maison.

Ogier, enlevé un instant à sa songerie, la reprit aussitôt. La pensée de ses parents, morts très jeunes, se présentait à lui, en ce moment où il se préparait à fonder un foyer. Il se remémorait la triste histoire : la jeune M<sup>me</sup> de Chancenay, tuée dans un accident de voiture, Jean de Chancenay, inconsolable, car ils s'aimaient profondément, dépérissant de chagrin et allant quelques années

plus tard la rejoindre dans la sépulture de Sarjac... lui, Ogier, orphelin, élevé par ses grands-parents...

Il se rappelait son père, l'officier de chasseurs, figure sérieuse et tendre, mélancolique toujours, depuis son veuvage. De sa mère, il ne pouvait se souvenir. Mais il avait son portrait, absolument ressemblant, au dire de ceux qui avaient connu Annabel de Chancenay. Le regard, limpide et profond, éclairait un visage aux traits fins, à la bouche pensive. Une âme forte et aimante s'y révélait – une âme qui avait soutenu, guidé, entraîné vers le bien Jean de Chancenay, devenu très jeune l'époux de cette femme d'élite.

Et Ogier, plus d'une fois, s'était pris à penser qu'élevé par ce père et cette mère, il connaîtrait sans doute aujourd'hui la satisfaction de mener une existence utile, de remplir des devoirs, d'être autre chose, enfin, qu'un des personnages en vue de la haute élégance et un sportsman très chic, dont les écuries, la meute, le yacht ne laissaient rien à désirer.

À l'ordinaire, il ne s'attardait pas en ces

pensées. Mais ce matin, elles s'imposaient à lui avec plus de force. Un regret s'insinuait en son cœur – regret de n'être pas cet homme qu'eût fait de lui l'éducation maternelle, et qui eût été plus digne de l'enfant toute pure qu'il aimait. Il l'imaginait, cet autre Ogier, officier comme son père, sérieux, conscient de ses devoirs, noblement soumis à une discipline morale. Celui-là n'aurait pas la désagréable impression de se mépriser quelque peu lui-même, par moments...

Le jeune homme secoua les épaules, avec impatience. Il chassait toujours très vite ces intempestifs reproches d'une conscience que le monde, la vie de plaisirs n'avaient pu annihiler... Cette charmante Elys serait heureuse, il se le promettait bien. Qu'importait donc le reste ?... ce passé dont il se détournait avec indifférence ?

Il pensa : « Certainement, ma mère l'aurait aimée... Elle m'aurait vu avec joie la choisir... »

Et son cœur eut un plus vif battement, au souvenir du joli visage tout empourpré, des yeux pleins de lumière où il avait surpris de si douces promesses d'amour.

## 8

En se hâtant, Elys gagnait la demeure du vieux paysan que soignait M<sup>me</sup> Bathilde. Elle se sentait quelque peu étourdie, se demandait si elle était bien éveillée... si vraiment...

Elle frissonnait, de joie et de crainte mêlées... de joie surtout. Au souvenir des regards, des paroles d'Ogier, elle se trouvait si heureuse... si heureuse que ce bonheur l'oppressait un peu.

Il désirait qu'elle devînt sa femme. Il lui avait dit qu'il l'aimait...

Ces yeux tendres et ardents, comme ils parlaient, eux aussi, à ce moment-là ! Comme elle se sentait prise par eux !... et si vite !

Maintenant, son cœur était à cet étranger. Elle comprenait instinctivement que désormais Ogier de Chancenay avait le pouvoir de la faire souffrir, ou de la rendre très heureuse. Oui, cet homme

qu'elle connaissait à peine, dont elle ne savait rien, au fond...

Ici, elle commença de sentir une inquiétude. N'avait-elle pas eu tort de l'écouter ?... Ne devrait-elle pas tout confier dès maintenant à ses tantes ?

Non, pas à la tante Antoinette... Elys se souvenait qu'elle avait témoigné quelque animosité à l'égard du nouveau maître du Pré-Béni. La jeune fille s'était d'ailleurs aperçue, plus d'une fois, de ses partis pris envers les représentants du sexe masculin. Si, prévenue, elle ne voulait pas recevoir M. de Chancenay ?... Celui-ci avait pourtant le droit de s'expliquer, de plaider sa cause. Après cela, M<sup>me</sup> de Prexeuil jugerait...

À l'idée que sa tante pourrait refuser, ou qu'un obstacle quelconque s'élèverait, Elys eut un long frémissement d'angoisse.

Elle entra dans la mesure où M<sup>me</sup> Bathilde s'efforçait de faire entendre raison à son protégé, qui refusait obstinément d'être hospitalisé dans une maison de retraite. Il voulait, disait-il, mourir



chez lui.

– Mais, mon pauvre Matissou, vous n’êtes pas soigné, ici ! Vos enfants sont au travail, et d’ailleurs ils ne se montrent pas fort agréables pour vous...

– Ça ne fait rien, madame. Je veux mourir là, comme ma défunte.

Elys n’en obtint pas davantage. De guerre lasse, les deux femmes laissèrent le bonhomme, et prirent le chemin du château.

Elles marchèrent d’abord en silence... Puis M<sup>me</sup> Bathilde leva les yeux sur sa nièce en demandant :

– Tu as vu Rosalie ?

– Non, ma tante... J’ai été reçue par M. de Chancenay...

Une chaude rougeur montait au visage d’Elys.

M<sup>me</sup> de Valromée répéta, sur un ton de surprise :

– M. de Chancenay ?... Comment cela ?

– Il est arrivé hier, paraît-il, sans prévenir.

– Ah !... Et alors, c'est lui que tu as vu ?... à qui tu as demandé l'autorisation de reprendre ce cahier ?... Mais non, tu ne l'as pas...

– Il le rapportera lui-même à Prexeuil, ma tante... Et en même temps...

La jeune fille s'arrêta, se pencha vers M<sup>me</sup> de Valromée, qui regardait avec étonnement le visage ému, les beaux yeux brillants...

– Oh ! tante Bathilde, si vous saviez ce qu'il m'a dit !... ce qu'il m'a demandé !

Un effarement passa dans les yeux calmes de la chanoinesse.

– Ce qu'il t'a dit ?... Quoi donc, ma fille ?

– Qu'il souhaitait m'épouser... Qu'il irait me demander à ma tante Antoinette, cet après-midi...

– Il ira te demander ?...

Une véritable consternation bouleversait la physionomie de M<sup>me</sup> Bathilde.

– ... À tante Antoinette ?... Et tu ne lui as pas dit que... que c'était... inutile ?

Une inquiétude serra le cœur d'Elys.

– Mais... mon enfant... ta grand-tante juge préférable, pour ton bonheur, que tu ne songes pas au mariage.

La jeune fille eut un geste de vive protestation.

– Pour mon bonheur ?... Mais je crois au contraire que...

M<sup>me</sup> de Valromée tressaillit un peu, à la vue du frémissement qui parcourait le visage rougissant, de la lueur ardente qui éclairait les beaux yeux veloutés.

Elle mit sa main sur le bras d'Elys, en demandant avec une douceur hésitante, un peu anxieuse :

– Tu voudrais te marier ?... Il te plaît, ce jeune homme ?

– Oui, ma tante... oui... Je... je crois que je serais très heureuse...

– Pauvre petite ! Ma pauvre petite fille ! Je crains que tante Antoinette...

Elys s'écria, en joignant les mains :

– Oh ! ne me dites pas qu'elle refusera !...

Tante Bathilde, ne me dites pas cela !... Vous, n'est-ce pas, vous me comprenez ? Vous ne diriez pas non, tout de suite, de parti pris ?

– Oh ! certainement, ma petite fille ! Je verrais... je prendrais des renseignements... Il est certain que le mariage... Beaucoup souffrent cruellement...

– Je pense qu'on souffre en toutes situations, ma tante...

– Oui... oui... Et puis, la souffrance, c'est la vie de ce monde. Les uns en ont plus, les autres moins... Tout est oublié Là-haut...

Elle secoua la tête, puis murmura :

– Mais tante Antoinette a peur de la vie, pour celles qu'elle aime... Oui, parce que d'autres ont supporté de dures épreuves, qui les ont brisées...

Les deux femmes se remirent en marche. Elles montaient d'un pas égal le raide sentier qui menait à Prexeuil. Au-dessous d'elles, une claire lumière s'étendait sur la combe où les arbres commençaient de prendre leur somptueuse parure d'automne. Et sur le flanc des hauteurs, la brume

matinale finissait de disparaître dans un halo doré, en découvrant les bois aux feuillages nuancés de jaune pâle, d'ocre et d'orange très vif.

L'inquiétude oppressait Elys, faisait trembler tout son espoir, toute sa joie... Tante Bathilde avait l'air de penser qu'on ne changerait pas les idées de la tante Antoinette... Pourtant, il n'était pas possible qu'elle refusât de marier sa petite-nièce, de parti pris, sans même savoir ce que valait le prétendant...

La jeune fille dit, au bout d'un long moment de silence :

– Vous ne parlerez pas à ma tante de ce que je vous ai dit là, n'est-ce pas, tante Bathilde ? M. de Chancenay doit venir cet après-midi, et il ne faudrait pas qu'elle se fît invisible, pour ne pas le recevoir.

– Oui, je comprends... Et c'est bien ce qui arriverait...

Elys murmura, les lèvres tremblantes :

– Oh ! tante Bathilde, tante Bathilde, vous me faites peur !

M<sup>me</sup> de Valromée eut un léger soupir, en glissant vers sa nièce un regard de tendresse compatissante.

Puis elle fit observer après un court silence :

– Tu le connais à peine, ce jeune homme... et tu ne sais pas du tout ce qu'il vaut... Certainement, il est très bien, très agréable... mais ce n'est pas tout, dans la vie.

– Certes !... Mais je ne demande à ma tante Antoinette que de ne pas dire non tout de suite, d'attendre qu'on le connaisse mieux... C'est très raisonnable, il me semble ?

– En effet. D'ailleurs, tu es trop sérieuse, en dépit de ta jeunesse, pour ne pas vouloir réfléchir toi-même, devant une si grave éventualité... Mais M. de Chancenay a eu tort de te parler d'abord. Ce n'est pas très correct... et il est certain que si tante Antoinette le savait...

Elys rougit de nouveau, mais son beau regard ne se détourna pas de celui que fixait sur elle la chanoinesse.

– Oui, peut-être aurait-il mieux fait... Mais il

voulait savoir mon avis, avant de tenter la démarche près de ma tante...

– Et que lui as-tu répondu ?

– Que ce n’était pas non... mais que je voulais réfléchir...

M<sup>me</sup> Bathilde soupira encore.

Mieux instruite que sa jeune nièce des raisons de M<sup>me</sup> Antoinette, elle savait à quelle décision allait se heurter Elys. Par avance, elle ressentait donc la souffrance prochaine de cette enfant – et d’autant mieux qu’elle-même, dans le secret, avait connu quelque chose de semblable, quand elle était une gracieuse jeune fille de vingt ans, rêveuse, un peu romanesque, éprise d’un aimable voisin que M<sup>me</sup> de Prexeuil avait éloigné, en déclarant que c’était assez d’avoir vu mourir de chagrin deux dames de Valromée.

Au château, M<sup>me</sup> Bathilde et Elys trouvèrent M<sup>me</sup> Antoinette occupée à recevoir les comptes de son fermier. Celui-ci déclarait l’année mauvaise, assurait ne pouvoir payer que les deux tiers de la somme... M<sup>me</sup> de Prexeuil sortit de cet entretien la

mine soucieuse, et, au cours du déjeuner, confia sa préoccupation à ses nièces.

– Ce Bardilasse est un peu filou, je le crains. Il doit bien faire ses affaires, quoi qu’il en dise... Je ne sais comment nous nous en tirerons, avec cette diminution de revenus, car notre budget se bouclait tout juste... Et nous devons encore la réparation que j’ai dû faire effectuer à l’aile gauche, pour l’empêcher de crouler complètement.

Ce souci occupait si bien la chanoinesse qu’elle ne songea pas à s’informer si Elys était passée au Pré-Béni pour reprendre son cahier de musique. La jeune fille s’en réjouit, car elle craignait de laisser voir son émotion, en parlant de M. de Chancenay.

Après le déjeuner, M<sup>me</sup> de Prexeuil se mit à revoir ses comptes, avec l’aide de M<sup>me</sup> Bathilde. Elys, prenant un ouvrage, monta dans sa chambre et s’assit près d’une fenêtre, pour voir arriver Ogier de Chancenay.

Qu’elle était anxieuse, émue, la petite chanoinesse ! Tant de pensées, de désirs, de



crainces s'agitaient en son esprit !... Elle, si active, si laborieuse, laissait à tout instant retomber sur ses genoux l'ouvrage commencé, pour songer, les yeux pleins d'émoi, le cœur palpitant...

Elle entendait de nouveau les paroles dites par cette voix si chaudement nuancée : « Vous avez compris, Elys, que je vous aime... » Elle revoyait le regard éclairé d'une flamme si vive...

Il l'aimait, cet étranger, ce jeune et séduisant cousin de la bonne M<sup>me</sup> de Valheuil... L'amour... Elys n'en avait guère entendu parler, jusqu'alors. Maintenant qu'il se révélait à elle, tout à coup, elle le trouvait très doux, un peu enivrant...

C'était lui, sans doute, qui avait uni jadis Elys de Prexeuil et Louis-Bénigne de Varzon, marquis de Sommelles... Maintenant, il venait la trouver, dans sa solitude... il venait lui apporter... de la joie, oui, mais aussi un peu de trouble, de crainte...

Un léger rayon de soleil se glissait jusqu'à la jeune fille, caressait les cheveux soyeux, le visage pensif et palpitant, le front d'une fine

blancheur de rose nacrée. La petite chanoinesse, les paupières baissées, regardait ses doigts effilés, ses jolis doigts de patricienne, et elle rougissait, elle frémissait d'émoi, au souvenir du chaud contact des lèvres pourpres qui s'y étaient un instant appuyées.

En relevant les yeux, elle vit tout à coup au loin, dans l'allée, la svelte silhouette d'Ogier. Alors son cœur se mit à battre vivement, et elle pensa, saisie par l'angoisse : « Pourvu que ma tante l'écoute !... pourvu qu'elle ne dise pas non sans vouloir réfléchir ! »

## 9

M. de Chancenay se trouvait maintenant face à face avec la vieille chanoinesse, visiblement fort surprise de cette réapparition. Il expliquait, en posant le cahier de musique sur une table :

– Je suis arrivé hier soir, ayant affaire par ici... Voici le volume qui appartient à M<sup>lle</sup> de Valromée...

– Il ne fallait pas vous donner cette peine, monsieur... J'ignorais que ma petite-nièce fût passée au Pré-Béni...

– Mais oui, madame, j'ai eu le plaisir de saluer M<sup>lle</sup> de Valromée. Elle voulait emporter ceci, mais je lui ai dit que je monterais à Prexeuil aujourd'hui... parce que j'avais une demande à vous adresser.

– Une demande ?

Il la vit déjà défiante. Cependant, il poursuivit

avec le même calme, bien qu'il fût au fond très vivement ému :

– Je n'ai pu voir M<sup>lle</sup> de Valromée sans éprouver pour elle la plus grande admiration, et sans l'aimer aussitôt. C'est donc sa main que je viens solliciter, madame... Évidemment, il eût été plus correct que mon grand-père se chargeât de cette démarche. Mais je suis orphelin, complètement libre...

M<sup>me</sup> de Prexeuil l'interrompit, d'un geste bref. Son visage avait tressailli, et se congestionnait un peu. Les yeux, durs et tout à coup brillants, s'attachaient sur M. de Chancenay...

– Vous demandez la main d'Elys de Valromée ?... après l'avoir vue... combien de fois ?... Deux ?... Trois ?

– Il n'est pas besoin de la voir beaucoup pour juger de ce qu'elle vaut, madame.

La chanoinesse eut une sorte de ricanement sourd.

– En effet ! Cela vous a suffi pour constater qu'elle serait une bien jolie victime à torturer,

qu'elle aurait en outre assez d'inexpérience pour se laisser trahir sans protester, tout au moins pendant quelque temps...

– Madame !

Elle l'enveloppa d'un regard méprisant.

– Croyez-vous que je ne me doute pas de ce que vous êtes ?... Riche, oisif, beau cavalier, quelle a été jusqu'ici votre existence ? Oseriez-vous me le dire ?

Un instant surpris par cette virulente attaque, M. de Chancenay, qui ne se laissait pas facilement déconcerter, riposta en contenant son impatience :

– Je ne prétends pas en effet me trouver exempt de reproche. Mais vous pouvez prendre des renseignements, madame, et l'on vous apprendra qu'Ogier de Chancenay a toujours suivi les lois de l'honneur...

– Oui, oui... comme mon beau-frère, Aymard de Valromée, comme mon neveu Jacques... Et les pauvres femmes sont mortes de douleur, abandonnées, après avoir subi toutes les insultes.

Voilà, évidemment, des précédents bien faits pour m'engager à vous donner ma petite-nièce, monsieur de Chancenay !

La vieille dame se redressait, agressive, le visage tendu par une indignation mal contenue.

Ogier dit avec un calme forcé :

– Mais, madame, il n'y a pas que ces mauvais ménages-là, dans le monde ! L'union de mon père et de ma mère, par exemple, a été parfaite. Et je suis bien certain, pour mon compte, de rendre heureuse M<sup>lle</sup> de Valromée, de ne lui réserver aucune désagréable surprise, car je l'aime très sincèrement, très profondément...

– « Ils » disaient la même chose, avant le mariage. Je connais cela, monsieur... J'ai l'expérience, une dure expérience personnelle. Voilà pourquoi je ne veux pas qu'Elys affronte les aléas de cette terrible aventure qu'est le mariage. Oui, il y a de bons ménages, je ne puis le nier, mais il s'est trouvé qu'en ces dernières générations, notre famille a été fort mal partagée sous ce rapport. J'ai vu souffrir ma mère, j'ai souffert moi-même... Et après cela ma jeune

sœur, puis la femme de mon neveu... Non, monsieur, c'est assez ! Je veux préserver ma petite Elys d'un tel sort, comme je l'ai déjà fait pour ma nièce Bathilde. Si elle suit mes conseils, elle ne se mariera pas ; mais en tout cas, jamais je ne la donnerais, ma virginale petite fille, à l'homme que vous devez être.

Ogier se leva, en disant d'une voix qui frémissait de colère contenue :

– J'espère que vous réfléchirez, madame, avant de maintenir cette décision ?... M<sup>lle</sup> de Valromée a, d'ailleurs, quelque voix au chapitre. C'est son avenir que vous engagez ainsi...

– J'en prends toute la responsabilité. Ne gardez aucun espoir, monsieur. Elys est sérieuse, pleine de bon sens, elle comprendra fort bien les motifs de mon refus, au cas où je jugerais utile de lui apprendre votre démarche... Mais, au fait, vous lui avez peut-être parlé déjà ?

– Oui, madame, j'ai fait connaître ce matin à M<sup>lle</sup> Elys – oh ! de façon très correcte, rassurez-vous ! – les sentiments qu'elle m'inspire et mon vif désir de la voir devenir ma femme.

Un éclair de contrariété passa dans le regard de la chanoinesse.

– Ah ! vraiment !... Et elle ne m'en a rien dit... Vous avez cherché à la circonvenir, à prendre ce pauvre petit cœur de jeune fille, pour vous en faire un allié près de moi ? Eh bien, monsieur, vos calculs seront déçus. Ne comptez pas que jamais je revienne sur mon refus, quelle que soit l'impression que vous ayez produite sur ma petite-nièce.

– En ce cas, madame, je n'ai qu'à me retirer, en vous priant d'agréer tous mes regrets de vous avoir ainsi dérangée.

Il prit congé, courtois jusqu'au bout, bien que son âme bouillonnât d'irritation.

Quand il eut disparu, M<sup>me</sup> de Prexeuil se leva, et demeura un moment immobile, le visage contracté par l'anxiété. Puis, d'un pas lourd, elle sortit du salon, monta l'escalier de pierre, entra dans la chambre d'Elys.

La jeune fille, qui songeait, les mains jointes sur son ouvrage, eut un léger tressaillement, et



son teint s'empourpra.

M<sup>me</sup> de Prexeuil, s'approchant, prit un siège près de sa petite-nièce. Son regard se fixa sur les yeux très émus, qui ne se détournaient pas.

– Elys, pourquoi as-tu jugé bon de me cacher que tu avais vu ce matin M. de Chancenay ?

– Ma tante, je comptais vous le dire... et tante Bathilde le savait, d'ailleurs. Je le lui ai appris aussitôt... de même que... que ce qu'il m'avait demandé... Mais il souhaitait que je ne vous parle pas de ceci avant la visite qu'il devait vous faire...

– Oui, parce qu'il se doutait que je ne serais pas accueillante à sa requête ?... Et toi, tu as fait ce qu'il voulait, cet étranger, qui t'a dit des paroles dorées, comme « ils » savent si bien en prodiguer, pour prendre les pauvres cervelles de femmes ? Tu t'es rendue coupable d'une dissimulation à l'égard de ta vieille tante, qui t'a élevée de son mieux, qui veut éloigner de toi le malheur...

– Ma tante !

La jeune fille se penchait, saisissait la main de

la chanoinesse.

– ... Pardonnez-moi !... Je n'avais pas l'intention de vous offenser, chère tante Antoinette !

– J'en suis certaine... mais tu as cédé, un instant, aux suggestions de ce M. de Chancenay. Maintenant, c'est fini, j'en suis persuadée. Nous ferons donc le silence là-dessus...

Elys se redressa, en pâlisant un peu.

– Est-ce que... ma tante... est-ce que... vous lui avez refusé ?...

Un léger tressaillement courut sur le visage de la vieille dame.

– Oui... C'était la seule réponse que j'avais à lui faire.

– Pourquoi ?

Les yeux d'Elys s'animaient d'une ardente expression d'angoisse, la voix prenait une intonation presque impérative.

M<sup>me</sup> Antoinette tressaillit de nouveau, et dit âprement :

– Ah ! tu avais commencé de te laisser prendre, comme une pauvre créature sans défiance que tu es ? Parce qu’il est jeune, de physionomie agréable, parce qu’il sait complimenter, mentir en beau langage, voilà ton imagination en déroute ! Ma pauvre petite ! Je suis là, heureusement, pour te préserver, pour te dire : « Il faut oublier cela. »

Elys, les lèvres tremblantes, répéta :

– Pourquoi ?

– Cet homme n’est pas digne de toi, mon enfant.

– Comment le savez-vous ?

– J’en avais l’impression... Et lui-même l’a implicitement reconnu.

Elys pâlit davantage, et baissa lentement les paupières sur le regard où passait une lueur de souffrance.

Il y eut un long silence... Puis M<sup>me</sup> de Prexeuil posa, d’un geste volontaire, ses doigts noués par les rhumatismes sur la main glacée de la jeune fille.

– Écoute-moi encore, Elys... Je ne voulais pas traiter cette question avant deux ou trois ans, mais puisqu'il le faut, parlons-en aujourd'hui...

Elys ne bougea pas, ne releva pas les paupières... La chanoinesse poursuivit :

– Je suis âgée, je puis être rappelée à Dieu d'un moment à l'autre. Tu resteras donc seule avec ta tante Bathilde. Celle-ci est faible, incapable de te guider. Or, je voudrais t'assurer contre les surprises de ton imagination, contre les entraînements de ton cœur... Elys, ta mère, ta grand-mère ont eu dans le mariage la plus douloureuse existence. Je les ai vues tant souffrir que je me suis juré de te prémunir contre un tel sort. C'est pourquoi, mon enfant, comme je ne serai probablement plus là dans quelques années, je te demande ceci : promets-moi de repousser toutes les demandes en mariage qu'on pourrait t'adresser, après ma mort.

Elys continuait de garder les yeux baissés. Elle dit d'une voix un peu étouffée :

– C'est une grave décision que vous exigez là, ma tante.

– Je n'exige pas. Je te demande seulement de considérer que j'ai en vue de t'épargner des souffrances... Tu vivras ici avec ta tante Bathilde, tu continueras les œuvres charitables qui t'occupent déjà ; puis, quand tu seras seule, tu trouveras asile comme dame pensionnaire dans un couvent, si tu ne veux pas rester à Prexeuil...

Elys, immobile, parut songer un moment. Puis elle leva les yeux sur M<sup>me</sup> Antoinette, et dit avec tranquillité :

– Je vous fais la promesse que vous me demandez, ma tante.

Il y avait, dans son accent, dans son regard, une sorte d'indifférence douloureuse qui frappa la chanoinesse. Tout le sang avait disparu du joli visage, et les lèvres elles-mêmes semblaient pâlies.

M<sup>me</sup> Antoinette se pencha, pour mettre un baiser sur le front de sa petite-nièce.

– Tu es raisonnable, mon enfant. Tu comprends que je veux te faire bénéficier de ma dure expérience... Allons, oublie vite cet épisode,

mets un frein à ton imagination de petite fille encore ignorante de la vie, de ses désillusions, de ses laideurs.

Elys dit avec la même tranquillité :

– Mais oui, ma tante, j’essayerai.

La chanoinesse quitta la pièce. Un pli soucieux barrait son front. Cette folle enfant était capable de souffrir pendant quelques temps... Ah ! misérable amour ! Il fallait qu’il vînt chercher jusque dans sa solitude la petite chanoinesse de Valromée, pour lui faire connaître son malfaisant pouvoir !... Heureusement, il n’avait pu encore exercer trop de ravages dans ce cœur de jeune fille, et peu à peu le souvenir charmeur du beau Chancenay s’évanouirait.

Dans sa chambre, Elys continuait de rester immobile. Elle avait joint les mains sur ses genoux et regardait machinalement le portrait de sa mère, placé en face d’elle : délicat visage aux yeux doux, au sourire mutin, car cette photographie représentait la vicomtesse de Valromée toute jeune femme, peu de temps après son mariage.

Un chat sortit d'une corbeille, vint en s'étirant jusqu'à la fenêtre et sauta sur l'appui, en miaulant pour attirer l'attention de sa maîtresse. Mais Elys ne bougea pas. Elle songeait : « Que m'importait de faire cette promesse à ma tante ?... Puisque je ne peux pas l'épouser, lui... »

Elle eut un long frisson de souffrance, et sur sa joue glissa une larme, que d'autres suivirent, lourdes, brûlantes, venues du cœur douloureux qui, déjà, s'était donné, dans toute la candide chaleur de son innocence.

## 10

M. de Chancenay, dans sa courte entrevue avec la chanoinesse, avait dû faire appel à toute son éducation d'homme du monde pour conserver un ton calme, pour contenir son exaspération devant la volonté froide, arrêtée, qui s'opposait à son désir. S'il n'avait pas discuté davantage, c'est qu'il sentait l'inutilité d'une insistance, devant le parti pris deviné. En quittant Prexeuil, il se disait : « Jamais elle ne cédera !... » Et à cette pensée, il éprouvait une sourde colère. Quoi ! parce que cette vieille fille s'était butée à une idée fixe, il lui faudrait renoncer à la charmante Elys, à la seule femme qui eût si vivement touché son cœur ?... Non, ce ne serait pas ! Il ne s'avouait aucunement vaincu, et M<sup>me</sup> de Prexeuil se trompait fortement, si elle croyait que, restant sur cet échec, il allait maintenant quitter Gouxy. Lui aussi avait une volonté, qui ne pliait pas facilement devant l'obstacle. La vieille



chanoinesse s'en apercevrait !

Dans la matinée du lendemain, M. de Chancenay se rendit au presbytère et eut avec le curé un long entretien. Au cours de l'après-midi, l'abbé Dambry monta jusqu'à Prexeuil. Après un court échange de paroles insignifiantes, il aborda le sujet qui était le but de sa visite, sans circonlocutions, car il connaissait assez le caractère de M<sup>me</sup> Antoinette pour savoir qu'elles ne servaient à rien, avec elle.

– J'ai vu ce matin M. de Chancenay... Il m'a fait connaître sa démarche près de vous, et la réponse que vous lui avez faite.

La physionomie de la vieille dame se durcit aussitôt.

– Ah ! il vous a fait ses confidences ?... Sans doute se prépare-t-il à quitter Gouxy, maintenant que son coup est manqué ?

Le prêtre dit avec une nuance de sévérité dans la voix :

– Vous exagérez, permettez-moi de vous le dire, madame. Je suis persuadé que, très

loyalement, ce jeune homme est attiré non seulement par la beauté, mais encore par les charmantes vertus de M<sup>lle</sup> Elys...

La chanoinesse eut une sorte de léger ricanement.

– Mais je crois bien, je crois bien ! Une femme vertueuse, c'est tout ce qu'ils désirent, ces beaux messieurs ! Je connais cela, monsieur le curé ! Je suis payée pour le connaître, hélas !... Ce dont je m'étonne, c'est que vous vous fassiez l'ambassadeur d'un homme dont vous ne savez rien... que vous devez même suspecter fortement, étant donné son genre d'existence.

– Je ne viens pas en ambassadeur, madame. Simplement, je voulais vous présenter quelques observations... Est-il exact, comme vous l'avez laissé entendre à M. de Chancenay, que vous soyez décidée à détourner du mariage votre petite-nièce, quel que soit le candidat ?

M<sup>me</sup> de Prexeuil dit fermement :

– C'est exact. Et j'ai sa promesse qu'elle ne se mariera jamais.

Le prêtre eut un vif mouvement de protestation.

– Cette promesse, vous n’aviez pas le droit de la demander à une enfant sans expérience, qui ne peut rien vous refuser, par reconnaissance !

– Je n’en ai pas le droit ? Si, du moment où j’agis pour son bien ! Je ne veux pas qu’elle risque de souffrir ce que j’ai vu souffrir, autour de moi... ce que j’ai souffert moi-même !... Car je ne suis pas restée vieille fille par vocation, monsieur le curé. Moi aussi, j’ai été fiancée, j’ai aimé... trop aimé. Ce misérable, qui me faisait de si ardentes protestations, me trahissait dans le même temps. Je l’appriis... et ce fut pour moi un coup si cruel que maintenant encore, à la seule évocation de ces moments, je sens mon cœur se serrer...

Elle s’interrompit, les lèvres tremblantes, le regard un peu brillant.

L’abbé Dambry la considérait avec émotion. Il avait bien deviné chez cette femme une grande déception sentimentale, qui avait eu un profond retentissement dans une telle nature, orgueilleuse

et passionnée. Là se trouvait la genèse de cette violente hostilité contre le sexe masculin en général, et les jeunes gens à marier en particulier.

Au bout d'un instant de silence, la chanoinesse reprit, en s'efforçant visiblement de parler avec calme :

– Ce très séduisant Chancenay a déjà, malheureusement, fait impression sur le cerveau d'Elys... Sur le cerveau seul, j'en suis persuadé, car le cœur ne se prend pas aussi vite...

Elle s'interrompt encore, avec un léger frémissement. Peut-être se souvenait-elle que jadis, en une soirée, une jeune fille très belle s'était laissé prendre son cœur ardent, et qu'elle aurait souffert profondément, dès ce jour-là, si on lui avait dit : « Ne pense plus à lui... Oublie-le. »

Le prêtre répliqua pensivement :

– Je l'espère, du moins pour cette enfant. Elle est bien jeune pour connaître déjà une déception de ce genre.

– Oui... C'est un malheur que ce Chancenay soit venu ! Mais qu'il parte vite, maintenant !...

qu'il parte, et qu'on l'oublie !

Le curé secoua la tête.

– On ne l'oubliera pas facilement, je le crains !

M<sup>me</sup> de Prexeuil dit froidement :

– Il le faudra cependant... Répétez à M. de Chancenay ce que je lui ai déclaré hier, monsieur le curé : qu'il ne garde aucun espoir, car jamais, fût-ce après ma mort, Elys ne deviendra sa femme.

– Mais, madame, ce refus systématique ne se peut admettre !... Notez bien que je ne voudrais aucunement vous conseiller une acceptation de ce mariage, pour le moment. M. de Chancenay – lui-même l'a d'ailleurs reconnu devant moi avec une droiture qui m'a plu, je l'avoue – a mené la vie habituelle à trop de jeunes gens pourvus d'une grande fortune, et gâtés par la coupable faiblesse des parents. Néanmoins, j'ai senti chez celui-ci un accent de loyauté, en même temps que d'énergie... puis une sorte de dédain, à l'état latent, je crois, pour son existence actuelle de mondain, d'élégant oisif. Une femme comme M<sup>lle</sup>

de Valromée, croyante convaincue, âme sérieuse et très noble, pourrait peut-être beaucoup pour transformer cet homme, fort intelligent, remarquablement doué sous tous les rapports... Mais elle est trop jeune encore, pour une telle mission. Et lui est un inconnu, dont la nature devrait être étudiée, mise à l'épreuve. Voilà donc ce que je voulais vous dire, madame : pourquoi ne pas ajourner votre réponse jusqu'à un an, deux ans même, en prétextant l'âge de M<sup>lle</sup> votre nièce, et pendant ce temps prendre des renseignements sérieux, puis exiger que ce jeune homme, s'il continue de prétendre à M<sup>lle</sup> de Valromée, répare les erreurs de son passé en menant désormais une vie plus utile ? Vous auriez là une pierre de touche, et plus tard, vous ne pourriez pas vous reprocher d'avoir systématiquement nui à l'avenir, à la vocation de cette enfant.

M<sup>me</sup> de Prexeuil l'interrompit sèchement :

– Assez, monsieur le curé ! Laissons un tel sujet, car vous n'arriverez pas à changer mes idées. Ce beau fils, quand même il se ferait ermite, n'aura jamais Elys. Car je les connais,

leurs protestations de repentir, de réparation, de vie bien sage ! Mon neveu Jacques m'en a-t-il fait, ainsi qu'à sa pauvre femme !... Ah ! ces êtres !... tenez, c'est presque de la haine que j'ai pour eux !

Elle se redressait, le visage contracté, les yeux pleins d'une sombre rancune.

Le prêtre dit sévèrement :

– Ce ne sont pas là des paroles de chrétienne, madame ! Vous n'avez rien pardonné, je le vois.

La chanoinesse passa une main tremblante sur son front un peu moite. Puis elle dit sourdement :

– Je crains que non... Ah ! je m'y essaye, je vous assure ! Mais quand je pense... quand je pense... ô mon Dieu !

Elle joignit ses mains ridées, les serra convulsivement...

– Ma petite Alette qui a tant souffert... et Thérèse, la femme de Jacques... « Ils » ont piétiné sur leurs illusions, sur leur jeune cœur plein d'amour et de confiance... ils en ont fait de pauvres créatures lasses de tout, qui sont venues

mourir près de moi... Et vous voudriez que je laisse mon innocente Elys tenter cette terrible aventure ? Non, non ! M. de Chancenay – pas plus qu’aucun autre, d’ailleurs – n’aura le plaisir d’en faire le jouet de sa fantaisie. Que ceci soit bien entendu, n’est-ce pas, monsieur le curé ?

Le prêtre se leva lentement.

– Peut-être réfléchirez-vous, madame... Je vous le répète, – la personnalité du prétendant mise à part, – ce que je ne puis admettre, c’est le refus de parti pris, c’est la mainmise que vous exercez sur la vocation de cette enfant.

– Soit, j’en prends la responsabilité, comme je l’ai déjà dit à M. de Chancenay. Plus tard, quand de tristes échos de la vie arriveront à ses oreilles, Elys comprendra que j’avais raison.

L’abbé Dambry se retira, jugeant toute insistance inutile pour le moment. Au passage, il s’arrêta au Pré-Béni, pour faire part à M. de Chancenay du résultat de sa démarche.

En entendant que la chanoinesse avait fait promettre à sa petite-nièce de ne jamais se



marier, Ogier sursauta d'indignation.

– Voilà qui est trop fort !... Mais je vais m'arranger pour revoir M<sup>lle</sup> de Valromée, afin de bien la convaincre que sa tante n'avait pas le droit de lui arracher cette promesse.

– Non, ne troublez pas davantage le cœur de cette pauvre enfant, monsieur ! Partagée entre son inclination pour vous et son affectueuse reconnaissance pour sa grand-tante, elle serait trop malheureuse. Attendez un an ou deux... faites en sorte de la mériter, pendant ce temps ; alors, nous tenterons de nouveau de faire fléchir les préventions tenaces de M<sup>me</sup> de Prexeuil.

– Et si la chanoinesse meurt, pendant cet intervalle ?... M<sup>lle</sup> de Valromée, dès lors, se jugera plus que jamais liée par cette promesse. Non, non, je ne veux pas d'échéance lointaine reposant sur un espoir si fragile ! Pour cette jeune fille que j'aime, j'attendrais oui... j'attendrais en lui gardant une entière fidélité. Mais il me faudrait avoir à espérer autre chose qu'un changement d'idées chez une vieille femme qui peut mourir d'un jour à l'autre, ancrée dans sa résolution

jusqu'au dernier soupir !

Le prêtre hocha la tête.

– Au fond, monsieur – je dois vous le dire franchement – il me paraîtrait plus raisonnable que vous renonciez...

Ogier eut un vif éclair dans le regard et un geste de hautaine protestation.

– Renoncer ?... Vous ne me connaissez pas, monsieur le curé ! L'obstacle ne fait que m'exciter à la lutte, et M<sup>lle</sup> de Valromée deviendra ma femme, en dépit de sa grand-tante !

Le curé dit vivement :

– Que voulez-vous faire ?... Que prétendez-vous ?...

Un rire bref, un peu ironique, s'échappa des lèvres d'Ogier.

– Je n'en sais rien encore... Mais ne vous effrayez pas, monsieur le curé, car j'ai pour elle le plus profond respect. Ce que je voudrais, c'est vaincre la tenace volonté de cette vieille tante... Mais comment ?

L'abbé Dambry se retira un peu inquiet, car l'ardente résolution qu'il avait lue dans le regard du jeune homme lui révélait de quel sentiment passionné Elys était l'objet.

De fait, la difficulté accroissait chez M. de Chancenay la force de cet amour qui maintenant dominait tout, chez lui. Quoi que lui eût dit le curé, il voulait revoir Elys, lui parler, obtenir d'elle qu'elle lui promît d'agir près de sa grand-tante, pour changer les idées de celle-ci.

Mais la difficulté, c'était de la rencontrer seule.

Pendant les jours suivants, M. de Chancenay la guetta, aux alentours de Prexeuil. Il l'aperçut plusieurs fois, toujours accompagnée de M<sup>me</sup> Bathilde. À l'église, il la voyait aussi, et constatait qu'elle était un peu pâle, qu'elle avait aux lèvres un pli de tristesse... Le refus de sa tante en était-il la cause ? À cette pensée, Ogier éprouvait une émotion mêlée de colère. Cette obstinée chanoinesse, figée dans sa rancune, faisait souffrir deux êtres à la fois... Mais elle n'aurait pas le dernier mot, il se le jurait bien !

Huit jours s'écoulèrent, sans qu'il parvînt au résultat désiré. M<sup>me</sup> de Prexeuil, le sachant encore dans le pays, devait se défier, empêcher la jeune fille de sortir seule.

M<sup>me</sup> de Chancenay écrivait à son petit-fils : « Quand donc vas-tu nous revenir ? Tous te demandent, ici. Maud a perdu son entrain... » Et Maud elle-même disait, dans une lettre à son cousin : « Sarjac, sans vous, me paraît affreusement triste. »

Ogier levait les épaules, déchirait les feuillets, avec impatience. Une petite carte de Sari Doucza, qui se trouvait à Biarritz avec sa mère, eut le même sort. En dehors d'Elys de Valromée, tout lui était indifférent... Et certes, Sarjac ne le reverrait pas avant qu'il eût atteint son but !

Un après-midi, huit jours après la démarche du curé de Gouxy, M. de Chancenay vit entrer dans la bibliothèque, où il parcourait des journaux, la vieille femme de chambre, gênée, un peu hésitante.

Il demanda :

– Que voulez-vous, Rosalie ?

– Je prie monsieur le comte de m’excuser, si je le dérange... Mais j’aurais quelque chose à lui dire...

– Eh bien, dites, Rosalie.

– Voilà... Il y a le valet de chambre de monsieur le comte qui fait la cour à Mélite... Je m’aperçois qu’elle a la tête un peu tournée... Alors si Monsieur voulait bien dire un mot à Julien, pour empêcher...

Ogier eut un geste d’impatience, qui arrêta net la vieille femme.

– Je ne m’occupe pas de ces détails. C’est à vous de surveiller votre petite-nièce... et je crois qu’elle en a besoin. En dépit de ses paupières baissées, de ses mines recueillies, c’est une coquette – une coquette sournoise, voilà tout. Eh ! on sait fort bien couvrir les hommes d’anathèmes ! Il n’empêche que depuis le commencement du monde, il s’est trouvé des femmes pour leur présenter la pomme tentatrice. Voilà ce que feraient bien de méditer certaines

personnes trop partiales, qui condamnent en bloc, et sans rémission, toute une partie du genre humain !

Comme Rosalie, interloquée par ces paroles, par le ton dur et presque violent de son maître, restait immobile en le considérant avec des yeux stupéfaits, M. de Chancenay ajouta brièvement :

– Arrangez-vous avec Julien, c'est votre affaire. Ou bien renvoyez Mélite chez elle et prenez une autre cuisinière, pendant mon séjour. Mais ne m'ennuyez pas de ces questions, je vous prie.

La femme de chambre sortie, Ogier se leva et prit son chapeau. Il voulait tenter une dernière chance pour voir Elys. Sa nature volontaire, énergique, ne reculait pas devant la hardiesse de cette décision.

Il monta vers Prexeuil, dans la claire lumière de cet après-midi ensoleillé. Les bois, dégagés de brume, montraient les prémices de leur splendeur automnale. Et quand Ogier entra dans l'avenue de hêtres qui précédait le château, ses pieds foulèrent des feuilles mortes qui déjà tombaient,

petites annonciatrices du déclin de l'année.

Arrivé à la grille de Prexeuil, M. de Chancenay prit un sentier longeant, extérieurement, le vieux mur couvert de plantes parasites qui le rongeaient peu à peu. Ce mur, au bout d'une centaine de mètres, diminuait sensiblement de hauteur et montrait de plus nombreuses crevasses. L'une de celles-ci, à un endroit, s'était élargie de telle sorte qu'elle formait brèche, près de la vieille petite porte donnant sur le verger. Le regard, de là, plongeait dans les étroites allées qui s'alignaient entre des pommiers garnis de fruits, des cerisiers et des pruniers en partie dénudés par l'approche de l'automne, des quenouilles dont les feuillages jaunissants laissaient apercevoir des poires pendantes et lourdes.

Hier, en revenant de chercher dans le jardin du Pré-Béni un dernier panier de fruits, Rosalie avait dit à M. de Chancenay qui, au passage, en remarquait la beauté :

– Il y a la même espèce, mais plus grosse encore, dans le verger de Prexeuil. M<sup>me</sup>

Antoinette – c’est une petite idée à elle – veut qu’on les cueille toujours à la Sainte-Brigitte. Et c’est M<sup>lle</sup> Elys qui s’en charge, parce qu’elle sait combien M<sup>me</sup> la comtesse tient à ce que ces beaux fruits ne soient pas abîmés.

Ogier avait dit machinalement :

– Ah ! oui, je me souviens d’avoir remarqué ce poirier, en passant un jour dans le sentier près de Prexeuil. On le voit très bien, par la brèche du mur.

Puis, un peu plus tard, il avait songé : « Mais la Sainte-Brigitte, c’est demain !... Si Elys vient seule dans le verger, je pourrai peut-être la voir, lui parler... »

Voilà pourquoi il était là, cet après-midi, près de la brèche. D’un coup d’œil, il s’était assuré que le poirier avait encore ses fruits... Il ne restait donc qu’à prendre patience, puisque, pour complaire à une petite manie de sa grand-tante, M<sup>lle</sup> de Valromée devait faire sa cueillette aujourd’hui, date fatidique.

Mais Ogier pensait, avec une inquiète



impatience : « Pourvu qu'elle soit seule ! »

Près d'une demi-heure passa... Puis, au bout d'une allée, se dessina une silhouette de femme, vêtue de gris, un ruban bleu de roi tranchant sur le corsage à plis, sans garnitures.

C'était Elys. Elle avançait d'un pas léger, en balançant un grand panier. Le soleil faisait chatoyer ses cheveux aux doux reflets satinés, projetait une clarté chaude sur le teint délicat, sur les yeux songeurs et tristes.

Derrière elle s'avancait une servante, portant une échelle et un second panier. Puis, fermant la marche, un chat venait, à pas lents, soigneux, en faisant onduler son corps souple.

Près du poirier, les deux femmes s'arrêtèrent, et la servante, ayant dressé l'échelle, y monta pour cueillir les fruits haut placés. Un panier s'en trouva rempli, en peu de temps. Elys, qui tenait l'échelle et surveillait l'opération, dit alors :

– Retournez maintenant, Marie-Louise ; je me charge du reste, qui se trouve à ma hauteur.

La servante s'éloigna, emportant le panier

plein. Elys, avec des gestes soigneux, continua la cueillette. Comme elle levait la main pour atteindre une poire, un bruit de pas la fit se détourner... Elle étouffa un cri, en voyant venir à elle M. de Chancenay.

Il dit en se découvrant :

– Oui, mademoiselle, c’est moi, qui tenais absolument à vous parler. Je n’ai pu en choisir le moyen, et celui-ci est fort incorrect, je le reconnais. Mais je veux avoir avec vous une explication... Il m’est impossible de rester sur le refus que m’oppose M<sup>me</sup> votre tante...

Elys, tremblante et les joues empourprées, recula de quelques pas.

– Monsieur, je ne puis vous écouter... Déjà, l’autre jour, j’ai eu tort...

– Vous avez eu tort ? C’est M<sup>me</sup> de Prexeuil qui vous a persuadée de cela ? Il était pourtant bien naturel – surtout connaissant les dispositions de votre grand-tante – que je vous demande en premier lieu votre avis... Et il est très naturel encore, aujourd’hui, que je sache si vous vous

inclinez aveuglément devant la décision arbitraire dont vous êtes l'objet.

Elys dit d'une voix étouffée :

– Je vous en prie, monsieur, n'insistez pas davantage !... Ne me parlez plus de cela !

Ogier, d'un mouvement vif, saisit la main de la jeune fille, avant qu'elle eût pu s'en défendre... Et, penché vers elle, ses yeux ardents et anxieux dans les siens, il demanda impérieusement :

– Est-il vrai que vous lui avez promis de ne jamais vous marier ?

– Oui, c'est vrai.

– Mais c'est odieux ! Elle n'avait pas le droit d'exiger cela !... et vous ne deviez pas l'accepter ! À votre âge !... Et vous m'aimez, Elys !... vous m'aimez, je le sais !

Elle détourna son visage frémissant, couvert d'une brûlante rougeur, ses beaux yeux pleins de trouble, que cherchait le regard passionné d'Ogier. Sa voix tremblante murmura :

– Laissez-moi !... partez !

– Oui, avec vous !... Venez, Elys, je vous emmènerai en Italie, dans une jolie ville que je connais, et nous nous marierons là...

Elle se recula d'un mouvement si imprévu qu'Ogier n'eut pas le temps de retenir la petite main froide et frissonnante qu'il serrait entre les siennes.

Et dans ces yeux violets dont il admirait la pure lumière, il vit une stupéfaction candide, une protestation indignée.

– Monsieur, je ne comprends pas que... que vous me croyiez capable de...

– Oui... Je vous demande pardon... C'est impossible, je le sais bien. Mais du moins, promettez-moi de tenir comme non avenu ce serment obtenu par une pression sur votre volonté, promettez-moi d'agir, respectueusement, soit, mais fermement, près de M<sup>me</sup> de Prexeuil, pour faire changer sa décision ?

Elle recula encore, en secouant la tête. Sous ses yeux pleins de tristesse et d'angoisse, le cerne se faisait plus profond.

– Non... Je dois trop à ma tante pour ne pas lui faire le sacrifice qu'elle me demande. Et puis...

– Quoi donc ?

Elle rougit davantage, hésita, et dit avec un frémissant embarras :

– Je ne crois pas être la femme qu'il vous faut.

– Ou plutôt « on » vous a laissé entendre que je n'étais pas le mari qu'il vous fallait ?... Vous ne répondez pas ?... C'est donc que je devine juste. Et on a profité de cette occasion pour vous arracher la promesse qui rassurait M<sup>me</sup> de Prexeuil quant à l'avenir.

– Ma tante ne l'a pas exigée ; elle m'en a seulement exprimé le désir, et c'est librement que je l'ai faite.

Ogier dit avec une colère à peine contenue :

– Alors, vous acceptez la perspective du sort qu'on vous prépare ainsi ?

Elle eut un geste d'indifférence, et murmura :

– Que m'importe !

– Comment, que vous importe ?... Vous ne

disiez pas cela, dans le salon de Pré-Béni. Vous paraissiez fort disposée au mariage, et vraiment heureuse...

Elle détourna les yeux... Mais Ogier, s'avançant avec vivacité, lui saisit de nouveau la main et dit impérativement :

– Regardez-moi !... Si vous avez fait cette promesse avec tant de facilité, Elys, est-ce parce qu'on vous a persuadée qu'un mariage avec moi était impossible ?... Que j'étais, à jamais, indigne de vous ?

Elle enleva sa main, et le regarda en face, avec fermeté, bien qu'elle frissonnât jusqu'aux moelles.

– Oui, on me l'a dit... Et il faut m'oublier maintenant, monsieur, il faut partir...

– Vous oublier ! Ah ! non, non ! Et je ferai appel du jugement qui me condamne.

Elys joignit les mains.

– Non, je vous en prie ! Pourquoi me faire souffrir ainsi ? Jamais, jamais je ne reviendrai sur ma promesse... et ne l'eussé-je pas faite que je ne

pourrais quand même causer à ma tante ce chagrin d'accepter un mariage qu'elle n'approuverait pas.

– Mais moi ?... moi ?... vous ne pensez donc pas à ce que je souffre, à ce que je souffrirai ? Car je vous aime, Elys !... j'avais mis en vous tous mes espoirs de bonheur !

Il parlait avec une ardeur passionnée, presque suppliante, et dans ses yeux se montrait l'émotion violente qui agitait son âme si longtemps indifférente.

Elys balbutia :

– Il faut oublier... Moi aussi...

Et, se détournant, elle s'enfuit, dans l'allée baignée de lumière.

Ogier ne la rappela pas, n'essaya pas de la suivre. Il comprenait trop bien que cette enfant loyale, à l'âme énergique et pure, ne faillirait jamais à son devoir de reconnaissance pour celle qui lui avait servi de mère.

Pendant un moment, il resta là, regardant l'étroite allée où le chat s'attardait au soleil, en

considérant l'étranger. Une sorte de déchirement se faisait en lui. D'un geste lent, il passa la main sur son front, et murmura :

– Elle a raison... il faut oublier...

Puis il revint à la brèche, sortit du verger ensoleillé, parfumé des senteurs d'automne, et descendit vers le Pré-Béni, sans se retourner une fois pour jeter un regard sur Prexeuil, où la chanoinesse Elys de Valromée avait accepté de vivre à jamais solitaire, en y enfermant sa jeunesse et sa beauté.



## 11

Le lendemain, Ogier quittait le Pré-Béni et reprenait la route de Sarjac.

On l'accueillit avec enthousiasme dans le château animé par la présence de nombreux hôtes. Maud Dornley lui fit d'aimables reproches, auxquels il n'accorda qu'une attention assez distraite. On observa qu'il paraissait préoccupé, même presque sombre, parfois. À d'autres moments, il montrait une gaieté forcée, ou bien une ironie mordante qui déconcertait les tentatives de flirt, même celles de Maud, si audacieuse que fût la jeune Anglaise à l'égard de son cousin.

– Vraiment, Ogier est un buisson d'épines, depuis le séjour qu'il a fait là-bas ! disait-elle à M<sup>me</sup> de Chancenay. Que peut-il bien avoir ?

L'aïeule secouait la tête. Pas plus que Maud, elle ne le savait, son petit-fils ne lui faisant pas de

confidences. Mais, comme son mari, elle pensait qu'il y avait là quelque aventure amoureuse, qui n'avait pas tourné au gré du jeune homme.

Maud essaya de questionner William Horne, qu'elle savait le plus intime ami d'Ogier, leur cousin à tous deux. Mais il prétendit ne s'être aperçu d'aucun changement dans l'humeur de celui-ci. Chancenay, disait-il, avait toujours été un peu fantasque. Il continuait, voilà tout – un jour aimable, prenant qui lui plaisait au piège d'un flirt ensorcelant, le lendemain presque indifférent, paraissant à peine se souvenir de celle qu'il avait remarquée la veille. Et Maud, pas plus que les autres, n'échappait à ces sautes d'humeur.

Mais la jeune fille secouait la tête.

– Non, il y a certainement autre chose – un ennui très sérieux, un souci pénible...

William levait les épaules.

– Eh ! que vous vous faites des imaginations, vous autres femmes, quand vous êtes toquées de quelqu'un !

En réalité, il savait, lui, à quoi s'en tenir. Ogier

lui avait dit brièvement :

– La chanoinesse de Prexeuil refuse de me donner sa nièce... Et je n'ai aucun espoir à garder.

Sans qu'il eût besoin d'ajouter autre chose, William, qui le connaissait mieux que quiconque, avait deviné la souffrance cachée qui étreignait son cœur.

Il ne s'en étonna pas. Son affection presque fraternelle, sa finesse d'observation lui avaient dès longtemps fait deviner, chez son cousin, un fonds très supérieur aux apparences. Il le jugeait fort capable d'un sentiment profond, durable, qui changerait sa vie. Aussi, d'après la description que M. de Chancenay lui avait faite d'Elys de Valromée, à son premier retour de Gouxy, avait-il éprouvé une vive satisfaction, à l'idée qu'Ogier trouverait là sans doute la compagne qui l'élèverait jusqu'à elle, moralement, et le mettrait sur la voie d'une existence utile... Maintenant, il déplorait de toute son âme l'échec sans retour qui semblait l'avoir profondément meurtri.

En se souvenant de la photographie que lui avait montrée son cousin, naguère, il pensait :

« Je le comprends ! C'est une enfant délicieuse. Et qu'il y a de choses dans ce regard !... Oui, ce pauvre ami ne l'oubliera pas vite ! »

Un après-midi, en se promenant avec William dans le parc de Sarjac, Ogier lui dit :

– Sais-tu, Willy, j'ai envie de partir pour les Indes, le mois prochain ? Le maharajah de Cawor m'a invité à l'aller voir, plusieurs fois. *La Libellule* me mènera là-bas... avec toi, si le cœur t'en dit ?

– Tu veux bien de ma compagnie ?

– Oui, c'est la seule qui me soit agréable, dans l'état d'esprit où je suis.

– En ce cas, j'accepte, car je voudrais t'amener à oublier ce rêve déçu, mon ami.

– Oublier ?

Ogier eut un sourire amer, en ajoutant :

– Ce ne sera pas facile !

Puis, aussitôt, il parla d'autre chose. Et William comprit qu'il voulait que le silence couvrît le souvenir d'Elys.

\*

M. de Chancenay, cinq mois plus tard, rentrait à Paris après un long séjour aux Indes, qui ne lui avait pas apporté l'oubli désiré.

L'image d'Elys ne s'effaçait pas de sa pensée. Il semblait que l'éloignement, et l'obstacle invincible, augmentassent encore la force de cet amour qui avait pris Ogier tout entier. Rien n'avait pu l'en distraire, si ce n'est à la surface, et William, plus d'une fois, avait pensé : « Je crois que ce voyage sera tout à fait inutile, quant au but qu'il cherchait. »

Ogier se retrouvait à Paris en pleine saison mondaine. Il reprit aussitôt ses habitudes, avec une sorte d'indifférence. Il lui semblait que son âme était vide, et que, jamais plus, rien ne serait capable de la faire vibrer.

Chez sa tante de Challanges, il eut la surprise de retrouver, traitée en intime, Sari Doucza, – une Sari un peu changée, qui abandonnait les allures

provocantes, les toilettes trop osées, qui parlait avec componction des cérémonies religieuses à la Madeleine ou à Saint-Augustin et s'occupait avec zèle des œuvres patronnées par M<sup>me</sup> de Challanges.

Elle montra un discret contentement, à la vue d'Ogier. Celui-ci, correct et froid, s'informa de sa mère. Puis il ne s'occupa plus d'elle, ce jour-là.

Quand M<sup>me</sup> de Challanges, un peu après, se trouva seule avec son neveu, elle déclara :

– Cette petite Doucza est vraiment charmante !... Et adroite, intelligente !... La mère est aussi une agréable personne... Elles m'avaient dit qu'elles te connaissaient, mon cher. C'est beaucoup à cause de cela que j'ai accueilli la jeune fille dans mes œuvres, et je ne le regrette pas du tout, d'ailleurs.

– Ah ! mais, pardon, pardon, ma tante ! Ne confondons pas, s'il vous plaît ! Je ne me porte aucunement garant de l'honorabilité des dames Doucza. Et même, je vous avertis franchement que leur existence – particulièrement celle de la mère – est un peu équivoque.

M<sup>me</sup> de Challanges parut consternée.

– Quel ennui !... Moi qui l'ai introduite dans notre cercle ! Pourtant, elle semblait très bien, cette jeune personne, très comme il faut...

Ogier dit avec ironie :

– Cela prouve que vous n'êtes pas observatrice, ma tante.

Comme M<sup>me</sup> de Challanges se décernait au contraire cette qualité, elle se montra froissée de la réflexion.

Avec un air pincé, elle répliqua :

– Je connais des jeunes filles de notre monde qui pourraient avantageusement copier leur tenue sur la sienne.

– Cela prouve, en premier lieu, que ces jeunes filles-là ne sont pas des modèles... Je vous apprendrai ensuite, ma tante, que la tenue de Sari Doucza était un peu différente, l'année dernière, quand je l'ai connue.

– Tu l'as connue ?... comment ?

Ogier se mit à rire.

– Mais comme un flirt assez intéressant ! Elle est jolie, elle a son petit cachet d'étrangère... et puis je ne lui suis pas trop indifférent...

– Oui, oui, je comprends !... Quel dommage que tu n'aies pas été là plus tôt ! De cette façon, tu m'aurais avertie en temps utile. Mais maintenant, pour l'écarter, ce sera difficile...

M. de Chancenay, qui semblait s'amuser du vif ennui de sa tante, dit avec un sourire nuancé de raillerie :

– Voilà un des résultats de la facilité avec laquelle, aujourd'hui, on noue des relations avec n'importe qui. Pourvu que la personne ait de l'élégance, un peu de bagout mondain, et qu'elle se recommande – en vrai ou en faux – de quelques brillantes connaissances, on l'admet dans son intimité, ou presque... on laisse même sa fille s'en enticher – car Paule, je l'ai remarqué, semble la traiter en amie.

M<sup>me</sup> de Challenges dit avec impatience :

– Oui, oui, elle plaisait beaucoup à ma fille... Mais c'est excessivement ennuyeux, cette affaire-



là !... excessivement ennuyeux !

Ce n'était pas la première fois qu'Ogier voyait sa tante, bonne personne assez irréfléchie, empêtrée dans un embarras de ce genre. Que l'on vînt à elle avec de belles paroles, des affectations de zèle, quelques recommandations dont, toujours pressée, toujours affairée, elle n'avait jamais le temps de vérifier l'authenticité, cela suffisait pour être bien accueillie, puis introduite dans les comités d'œuvres sociales dont elle faisait partie – ce qui est une ambition courante chez les femmes voulant se donner l'apparence d'une honorabilité qu'elles ont perdue. M<sup>me</sup> Doucza excellait à ce genre de manœuvres, et Sari n'y avait pas mal réussi non plus, en arrivant à devenir *persona grata* près de M<sup>me</sup> de Challanges.

Ogier sourit de nouveau, en considérant la physionomie soucieuse de sa tante, et dit avec un air légèrement moqueur :

– Oui, comment allez-vous faire pour vous en débarrasser, ma pauvre tante ? Je vous préviens qu'elle est habile, tenace, et qu'elle ne se laissera

pas même décourager par la froideur, par les insinuations plus ou moins agréables que vous pourriez lui faire.

– C’est intéressant !... Mais tu ferais mieux de me donner un conseil, méchant garçon, au lieu de te moquer de moi !

– Un conseil ?... Eh ! ma tante, que voulez-vous y faire ! Vous n’avez qu’à attendre un changement dans les idées de M<sup>lle</sup> Doucza – ce qui ne sera peut-être pas très long, car je ne la vois pas jouant indéfiniment les converties.

Le soir de ce même jour, à son cercle, M. de Chancenay vit venir vers lui le gros baron de Pardeuil.

– Aurons-nous le plaisir de vous avoir, demain, mon cher Chancenay, à la réunion littéraire que donne ma mère ?

– Je tâcherai du moins d’y passer un moment... Toujours alerte, toujours occupée, M<sup>me</sup> de Pardeuil ?

– Euh ! Euh ! elle se fatigue un peu, maintenant. Mais elle est admirablement

secondée par M<sup>me</sup> Doucza... Quelle femme intelligente et agréable, mon cher ami !... Et d'une complaisance !... Ma mère en est fêrue. Quant à moi...

Il prit un air fat, en caressant lentement son menton rasé.

– ... J'avoue qu'elle me plaît énormément... Et le sentiment est réciproque.

Ogier dit avec l'air pince-sans-rire qu'il prenait parfois :

– Deux amoureux, alors ?... Compliments !... Et la voilà tout à fait intime avec M<sup>me</sup> de Pardeuil ?

– Tout à fait ! Ma mère apprécie énormément son tact, son inépuisable obligeance... Puis elle aime beaucoup Sari, qui est si câline, si amusante... Hé ! cette pauvre Sari, qui flirtait si gentiment avec vous, l'année dernière ? Depuis lors, elle n'est plus la même ; elle prend des mines sérieuses et parle religion, sociologie, etc.

Le baron eut un rire qui souleva ses larges épaules, en ajoutant :

– C’est très drôle !

Ogier demanda :

– Vous n’y croyez pas ?

– Non !... Sa mère assure pourtant qu’elle est sincère... Et elle, Berthe, est une femme si franche ! Pas de détours, la simplicité même...

M. de Chancenay pensa : « Toi, mon bonhomme, tu te laisses berner par cette habile personne, qui te fait prendre du rouge pour du bleu. Franche, M<sup>me</sup> Doucza ? Pas plus elle que Sari, cette petite chatte pétrie de fourberie. »

En revenant un peu plus tard à l’hôtel de Chancenay, où il occupait un appartement indépendant, Ogier, se remémorant son entretien avec M. de Pardeuil, songea tout à coup : « Tiens, si je m’amusais à enlever le masque dont s’est affublée cette petite Doucza ? Je rendrais en même temps service à ma tante, fort embarrassée d’elle, après l’avoir accueillie à bras ouverts. »

Puis, avec un sourire nuancé d’amertume railleuse, il murmura :

– Cela me distraira peut-être.

Le baron de Pardeuil, veuf depuis quelques années, vivait chez sa mère, qui élevait son unique enfant. M<sup>me</sup> de Pardeuil, par sa famille, avait de nombreuses relations dans le monde politique. Elle aussi, comme M<sup>me</sup> de Challanges, et avec une activité au moins égale, s'occupait d'œuvres diverses, mais d'étiquette très « laïque », généralement patronnées par des personnalités au pouvoir ou en perpétuelle instance d'y accéder. Comme, d'autre part, la famille de son défunt mari appartenait à la noblesse conservatrice, son salon était une sorte de terrain neutre, où cette habile femme arrivait à maintenir la concorde.

Ogier, très aristocrate, n'appréciait guère ce mélange. Ne pouvant toujours refuser les invitations dont le bombardait M<sup>me</sup> de Pardeuil, il s'arrangeait pour faire chez elle de simples apparitions, qui lui permettaient de ne pas coudoyer longuement des gens dont les manières ou les opinions lui déplaisaient.

Ainsi en fut-il cet après-midi-là, quand, vers cinq heures, il entra dans les salons du bel

appartement qu'occupait la baronne, avenue du Trocadéro.

La partie littéraire finissait. Une sauterie se préparait pour la jeunesse, assez nombreuse... Sari Doucza quittait sa place, au bras du fils d'un ministre, quand elle croisa M. de Chancenay. Ses yeux brillèrent, tandis qu'elle répondait en souriant au salut du jeune homme.

Son cavalier, fort empressé pourtant, la trouva singulièrement distraite. À peine répondait-elle du bout des lèvres à ses compliments, fort bien tournés cependant, il s'en vantait !... Mais il finit par s'apercevoir – non sans dépit – que l'attention de cette charmante personne se concentrait sur M. de Chancenay, en conversation animée avec la sœur cadette de M. de Pardeuil, jeune femme très élégante et très lancée dont le divorce avait fait quelque bruit, l'année précédente.

Comme Sari venait de s'asseoir, en congédiant avec un gracieux remerciement le fils à papa devenu un peu rogue, elle vit Ogier qui s'approchait. D'un geste empressé, la main finement gantée se tendit vers lui.

– Enfin, vous voilà revenu de cet interminable voyage !... Deviendriez-vous globe-trotter, par hasard ?

– Qui sait ! Tout arrive !... J’en ai la preuve en votre personne.

– À quel propos ?

– Mais vous êtes en pleine phase de conversion, paraît-il ! Ma tante de Challanges m’a fait votre éloge... et l’autre jour, je vous ai entendue, chez elle, parler de bonnes œuvres, de sermons entendus...

Il prenait une chaise et s’asseyait près de Sari. Comme celle-ci baissait modestement les yeux, elle ne vit pas l’éclair sarcastique traversant le regard de son interlocuteur.

– Oui... On se laisse entraîner, dans le monde... et puis arrive un moment où l’on réfléchit...

– Ce moment est donc venu pour vous, Sari ?... Vous m’étonnez !

Elle releva la tête et vit cette fois l’incrédulité railleuse dans ces prunelles aux reflets orangés,

dont, plus d'une fois, elle avait rêvé, pendant ces cinq mois.

Avec un coquet mouvement de sa jolie tête aux cheveux roux, elle murmura d'un ton de reproche :

– Vous avez l'air de penser que... que...

– Que vous jouez une petite comédie... qui ne prend pas du tout avec moi, soyez-en sûre.

– Oh ! par exemple !... Et pourquoi donc ne croyez-vous pas que j'aie réellement changé d'idées, monsieur le sceptique ?

Un sourire d'ironie entrouvrit les lèvres d'Ogier.

– Parce que je vous connais trop bien, Sari... Tenez, voici l'orchestre qui recommence. Puisque vos résolutions de sagesse ne vont pas jusqu'à la suppression des plaisirs mondains, je vous invite pour cette danse... À moins que vous n'ayez décidé, par pénitence, de ne plus m'accepter comme cavalier ?

Elle murmura, en levant sur lui un tendre regard :



– Quel terrible moqueur vous faites !

Une fois de plus, elle se sentait percée à jour. Il n'était décidément pas de ceux que l'on peut prendre au filet, ce beau Chancenay dont elle était de plus en plus éprise, en le revoyant après cette longue absence. « Tant pis ! » songea-t-elle en se laissant emporter par lui au rythme de la danse. « Si je lui plais comme cela, c'est, au fond, bien plus agréable, car elle m'ennuyait joliment, avec ses œuvres, M<sup>me</sup> de Challanges ! »

## 12

L'hiver s'était lentement écoulé, à Prexeuil, sans apporter l'oubli à la petite chanoinesse de Valromée.

Son joli visage avait un peu maigri, et les cernes légers se dessinaient toujours sous les yeux, qui semblaient avoir pris une teinte plus foncée. Elys accomplissait comme autrefois ses tâches accoutumées, visitait les pauvres du pays, s'occupait du bien-être de ses tantes et des menus travaux de l'intérieur, tout cela de façon calme, ponctuelle, avec un visage paisible et des yeux où demeurait un songe grave, mélancolique.

On n'entendait plus guère maintenant son rire léger, son joli rire d'enfant heureuse, qu'aimait tant M<sup>me</sup> de Valheuil. Et son sourire lui-même avait quelque chose de triste, de contraint, qui faisait dire aux gens du pays :

– Comme elle est changée, M<sup>lle</sup> Elys !

Ces symptômes d'une peine secrète – car jamais plus Elys n'avait parlé d'Ogier – n'échappaient aucunement à M<sup>me</sup> Antoinette, qui s'en irritait et s'en inquiétait. Pourvu que cette enfant n'allât pas tomber malade !... Plus que jamais, la chanoinesse maudissait l'amour, M. de Chancenay et tous les mécréants de son espèce. Ah ! la belle idée, vraiment, qu'avait eue cette pauvre M<sup>me</sup> de Valheuil, en léguant sa demeure à ces Chancenay !

Mais quelle que fût son inquiétude, M<sup>me</sup> de Prexeuil n'avait pas un instant la pensée de revenir sur sa décision. Elys, pensait-elle, avait trop peu connu ce jeune homme pour conserver de lui un souvenir ineffaçable. Peu à peu, le regret s'affaiblirait, l'oubli viendrait... D'ici là, il y avait un moment difficile à passer. Mais le travail, la prière l'aideraient efficacement dans cette lutte intime contre son imagination – car la chanoinesse persistait à penser que le cœur n'avait pas été profondément touché.

Depuis cet incident, elle nuançait de quelque tendresse, pour sa petite-nièce, son affection

jusque-là d'apparence un peu froide, quoique au fond elle eût toujours chéri profondément cette enfant charmante. Elys, de son côté, ne lui gardait pas rancune du refus qui avait brisé un rêve trop beau. Elle comprenait que M<sup>me</sup> de Prexeuil agissait pour son bien, dans le désir de lui épargner les grandes souffrances dont avaient pâti sa mère et sa grand-mère. Qu'elle dépassât le but, ceci apparaissait très certain à la jeune fille. Mais Elys continuait de ne pas regretter sa promesse de célibat. Son cœur, tout palpitant d'amour candide et profond, appartenait encore à Ogier, quoi qu'elle fît pour oublier, pour chasser l'image trop chère.

Quelque temps après le départ du jeune homme, la chanoinesse avait dit un jour à sa petite-nièce :

– Comme je tiens à ce que tu juges bien toi-même que ce mariage était impossible, pour la raison que je t'ai donnée, j'ai écrit à notre cousine de Baillans, afin qu'elle prenne des renseignements sur M. de Chancenay par l'intermédiaire de ses parents de Paris.

Aujourd'hui, j'ai reçu sa réponse. Elle me confirme ce que je pensais, et ce que lui-même, comme je te l'ai dit, a reconnu implicitement. Son existence n'offre aucune garantie pour le bonheur d'une femme – bien au contraire. Il faut donc te persuader, mon enfant, que ta vieille tante a éloigné de toi l'épreuve douloureuse d'une union mal assortie, qui te réservait d'atroces déceptions.

Un petit frisson avait agité les épaules d'Elys, tandis qu'elle répondait d'une voix un peu étouffée :

– Vous avez bien fait, en ce cas, ma tante.

Et depuis ce moment-là, jamais le nom d'Ogier de Chancenay n'avait été prononcé entre elles.

Le livre de raison demeurait clos maintenant. Sur une page blanche, Elys avait écrit ces mots :

« Aujourd'hui, j'ai promis à ma tante de ne jamais me marier. »

Puis elle avait refermé le petit cahier, pour ne le rouvrir jamais, songeait-elle, car elle venait de

murer là sa jeune vie toute frémissante dont elle étouffait courageusement la protestation.

\*

Et pas plus qu'elle, Ogier ne parvenait à oublier.

Vainement, il s'efforçait d'envelopper la jeune fille dans le ressentiment profond qu'il conservait à l'égard de M<sup>me</sup> Antoinette, « car, pensait-il, puisqu'elle l'aimait, n'aurait-elle pas dû se révolter, obtenir coûte que coûte le consentement de l'autoritaire vieille dame ? – en un mot renverser tous les obstacles, comme lui était tout disposé à le faire !... » Mais la ravissante image s'élevait malgré tout au-dessus de sa rancune. N'était-ce pas, en partie, parce qu'Elys avait une âme si haute, si délicatement loyale, qu'elle avait éveillé chez lui des sentiments insoupçonnés, qui semblaient si étranges et si doux à son cœur sceptique ? Eût-elle agi comme l'auraient fait d'autres femmes en pareille circonstance, il

sentait fort bien que son amour pour elle aurait changé de nature, et perdu cette fleur délicate de l'estime et de la confiance dont il demeurait tout parfumé.

Mais puisque Elys demeurait inaccessible, à quoi bon se torturer l'esprit avec son souvenir ? Il fallait, à tout prix, éloigner celui-ci... Déjà, la photographie prise au Pré-Béni avait été enfermée dans un tiroir que n'ouvrait jamais Ogier. Puis le courant des distractions mondaines l'emportait de nouveau, et il essayait de s'y étourdir, de chasser la hantise qui le poursuivait partout.

Dans ce même but, il prenait un apparent intérêt à la grâce câline de Sari, à ses reparties drôles, qui l'amusaient l'année précédente. Mais la jolie Hongroise le laissait, au fond, parfaitement indifférent. Elle ne s'y trompait pas, d'ailleurs, et disait à sa mère :

– Je le sens toujours tellement loin de moi par la pensée ! Pour lui, je suis la distraction du moment, rien autre chose – un joli hochet dont on s'amuse, pour le laisser dans un coin quelque

beau jour, quand il a cessé de plaire.

M<sup>me</sup> Doucza levait les épaules.

– Que veux-tu, mon cher cœur, il faut en prendre ton parti ! Comme tu me le disais naguère, M. de Chancenay, sous son amabilité d’homme du monde, est un grand seigneur très dédaigneux, qui nous considère de haut. Tu ne le changeras pas, je le crains bien, ma chère petite, en dépit de toute ton habileté.

– Et moi, j’en suis sûre maintenant... Ce que je voudrais savoir, par exemple, c’est à quoi – à qui, plutôt, il peut bien penser, quand son regard devient lointain, et prend une expression si nouvelle chez lui – une expression de tristesse, de rêverie ardente. Jamais ses yeux ne sont plus beaux qu’à ce moment-là !... Mais dès que je lui parle, c’est fini. De nouveau, je retrouve l’ironiste parfois si mordant, spirituel et charmant toujours, et qui se laisse aimer – sans aimer jamais lui-même.

M<sup>me</sup> Doucza écoutait ces doléances avec une impatience à peine dissimulée. Elle était fort nerveuse, depuis quelque temps, visiblement



préoccupée. Quand sa fille lui demandait : « Qu'as-tu donc, maman ? » elle répondait évasivement... Sari n'insistait pas, trop occupée elle-même par le regain d'attention que lui accordait M. de Chancenay pour se soucier des faits et gestes de sa mère.

Un soir de juillet, Ogier, répondant à une invitation de M<sup>me</sup> Doucza, vint passer quelques moments dans le salon clair et coquet, où se trouvaient réunies une vingtaine de personnes, dont un romancier féminin en vogue, une jeune actrice amie de Sari, une grosse dame, voisine d'étage des dames Doucza, qui étalait de fort beaux bijoux sur un flamboyant corsage mandarine... puis, comme élément masculin, une importante personnalité politique, un spécialiste en laryngologie qui essayait de percer, en se glissant dans tous les mondes, un journaliste, un vieil officier en retraite, dont le fils occupait une situation considérable dans l'état-major... et, naturellement, M. de Pardeuil, toujours assidu près de la belle veuve.

Sari avait attiré Ogier vers un canapé d'angle

qui, avec une table légère et quelques sièges, formait, derrière de hautes plantes vertes, une sorte de petit salon dans le grand. Et elle lui confiait avec une moue d'ennui, tandis qu'à quelques mètres d'eux les conversations se poursuivaient :

– Figurez-vous que maman, hier, a décidé tout d'un coup que nous partirions pour Biarritz, dans quelques jours ! Je ne sais quelle idée lui a passé dans l'esprit, car il était convenu que nous resterions ici jusqu'au 4 ou 5 août. Elle prétend qu'elle est fatiguée, qu'il lui faut l'air de la mer... Enfin, peu m'importerait, si je n'étais ainsi privée de vous plus tôt que je ne le pensais.

Elle penchait sur l'épaule d'Ogier sa petite tête rousse. D'un geste distrait, il prit les doigts un peu courts, aux ongles brillants, et fit glisser les bagues élégantes qui les entouraient, en répliquant nonchalamment :

– Si vous êtes encore à Biarritz au début de septembre, j'irai peut-être y passer quelques jours, en revenant de Dinard, avant de m'installer à Sarjac.

– Oh ! la charmante idée ! Je vais vivre dans cet espoir, jusque-là... Car le temps me semblera si long !

– Ne vous réjouissez pas trop. Si nous avons la guerre, comme certains le pensent ?

– Mais non, mais non ! La guerre ! Jamais la France ne la voudrait ! Pour éviter cela, elle acceptera tout...

M. de Chancenay l'interrompt avec une sèche vivacité.

– Où donc avez-vous pris ces idées-là ?... Il est vrai que la France est pacifiste à outrance, mais j'ai confiance qu'au moment décisif, elle saura se souvenir de son magnifique passé d'honneur.

– Oh ! oui, oui !... Ce n'est pas cela que je veux dire... Mais elle épuisera tous les essais d'entente avant d'en arriver là.

– C'est possible... Eh bien, que raconte-t-il donc, cet imbécile ?

Le politicien, répondant à une interrogation de la maîtresse du logis, s'étendait en abondantes digressions sur les affaires extérieures de la

France. L'excellent champagne de M<sup>me</sup> Doucza n'était peut-être pas étranger à cette prolixité peu habituelle chez lui, du moins à ce degré... Ogier, impatienté, dit entre ses dents :

– Qu'a-t-il besoin d'aller faire connaître à tout venant ces choses-là ?

Sari se mit à rire.

– Quelle importance cela peut-il avoir ? Il n'y a ici que de bons Français, ou des amis de la France.

– Je l'espère, car...

La voix de M<sup>me</sup> Doucza s'éleva, calme et prenante...

– Cher monsieur, comme tous ces détails sont intéressants, pour nous tous, patriotes dans l'âme ! Nous voyons là quelle force représente la France – force morale, force matérielle aussi... N'est-il pas vrai, commandant, que tout est prêt pour repousser l'envahisseur, au cas où il oserait tenter cette folie ?

Ogier eut un tressaillement léger. Pourquoi cette voix, entendue souvent, lui produisait-elle

aujourd'hui une impression si désagréable ?... Il y discernait des notes singulièrement fausses, qui éveillaient chez lui une défiance vague.

« Ces gens sont trop bavards ! » pensa-t-il avec une sorte d'irritation, en entendant le commandant entrer dans quelques détails, au sujet de lacunes existant dans l'armement. « M<sup>me</sup> Doucza se dit Française, c'est vrai... mais au fond, on ne sait trop ce qu'elle est. Et puis, ne convient-il pas de se méfier, à moins d'être absolument sûr de ses interlocuteurs ? » Tout l'impatientait, d'ailleurs, ce soir – tout jusqu'aux regards amoureux de Sari. Aussi ne s'attarda-t-il pas dans le salon clair, en dépit des instances de M<sup>lle</sup> Doucza et des aimables reproches de sa mère. Distraitement, il répondit : « Mais oui, sans doute », à Sari qui lui demandait : « Je vous reverrai, n'est-ce pas, avant notre départ ?... » En réalité, il avait décidé de couper court à ces relations qui, tout à coup, lui déplaisaient profondément. Un instinct venait de l'avertir que la belle veuve et sa fille – celle-ci consciemment ou non – jouaient le rôle de piège. Dans quel but ? Il songeait : « Espionnage, peut-être ? Nous

sommes infestés de cette race-là... Mais en ce cas, je ferais peut-être mieux de continuer à les voir, pour me rendre compte et essayer de les dévoiler ? »

Puis, en levant les épaules, il murmura :

« À quoi bon ? En admettant que j'aie vu juste, elles ne seront pas plus inquiétées que d'autres, dont on tolère bénévolement – quand on ne les protège pas – les louches agissements. »

\*

Dix jours plus tard, Ogier, dans sa tenue de sous-lieutenant de dragons, prenait congé de ses grands-parents, le deuxième jour de la mobilisation. Il s'en allait avec une sorte de joie triomphante, comme à une fête. La bravoure héréditaire des Chancenay, leur goût des armes, des glorieuses aventures de la guerre s'agitaient en lui, chassaient l'indolence de l'esprit et du cœur, fruit de sa vie d'élégant oisif et d'homme trop adulé. Son patriotisme, toujours vivant mais

qui sommeillait un peu, dans une atmosphère trop frivole, s'éveillait ardent et fougueux. À M<sup>me</sup> de Chancenay qui se lamentait, il répondit :

– Mais, grand-mère, c'est le plus beau jour de ma vie !

Et après un instant de silence, il ajouta, un sourire un peu amer sur les lèvres :

– Si j'y reste, mieux vaut que ce soit moi qu'un autre. J'aurai du moins été de quelque utilité à mon pays.

Dans son portefeuille, il emportait la petite photographie d'Elys. Avant de l'y enfermer, il avait longuement contemplé le doux visage aux yeux souriants, pleins de candeur profonde, et il avait murmuré passionnément :

– Priez pour moi, Elys, ma bien-aimée toujours... ma seule bien-aimée ! En allant défendre la France, c'est vous aussi que je défends, petite Française chérie, pour laquelle je ne puis que cela, puisqu'il nous est interdit d'être l'un à l'autre.

## 13

Dans le paisible petit pays de Gouxy, l'annonce de la guerre, la mobilisation avaient comme partout jeté l'angoisse et l'émoi. Ils étaient partis, les jeunes hommes, courageux et pleins d'espoir. L'abbé Dambry, appelé comme brancardier, quittait son humble paroisse où ne restaient guère que des vieillards, des femmes et des enfants. À ceux-ci incombait le devoir de recueillir la récolte, pour sauver le pain de la France. Et ils s'y mettaient déjà, vaillamment, dans la chaude lumière de ces longs jours d'été qui, vers nos frontières, éclairaient tant de spectacles d'horreur.

À Prexeuil, M<sup>me</sup> Antoinette, de race lorraine par sa mère, frémissait d'un ardent espoir à la pensée que Metz redeviendrait française. M<sup>me</sup> Bathilde, pessimiste, se reconfortait en de ferventes oraisons. Elys pensait à la France



menacée, la douce France si chère, aux soldats enlevés à leurs foyers pour lui faire de leurs corps un rempart – et à l'un d'eux surtout, dont le souvenir faisait toujours battre plus vite son cœur.

Jeune et plein de vigueur, il était parti, sans doute, l'un des premiers ?... Vivait-il même encore ? On disait que tant déjà étaient tombés, en cette période initiale des hostilités !

Une telle pensée faisait frissonner la jeune fille. Et elle qui s'était imposé, comme un devoir, d'éloigner autant qu'elle le pouvait le souvenir d'Ogier, maintenant le rappelait chaque jour dans une prière spéciale, « pour que vous lui conserviez la vie, mon Dieu ! » suppliait-elle, « mais surtout pour que son âme, si elle est coupable, se convertisse à votre loi ».

Les trois châtelaines de Prexeuil ne portaient plus leurs insignes de chanoinesse. Le premier jour de la guerre, Elys avait dit à M<sup>me</sup> Antoinette, d'un ton vibrant d'indignation :

– Ma tante, j'ai retiré mon ruban et ma croix, car je ne veux plus rien avoir de commun avec ce chapitre, qui appartient à la nation sans honneur

alliée à nos pires ennemis.

M<sup>me</sup> de Prexeuil avait répondu :

– C’est bien, ma fille, tu as raison. Moi aussi, je les retire... Et toi, Bathilde ?

M<sup>me</sup> de Valromée avait enlevé le ruban bleu de roi et la croix d’or émaillé, sans un instant d’hésitation. Et M<sup>me</sup> Antoinette se promettait, aussitôt que ce serait possible, d’envoyer au chapitre autrichien ces insignes avec la triple démission motivée.

Très activement, M<sup>me</sup> Bathilde et sa jeune nièce s’occupaient de ceux qui étaient restés, suppléant du mieux qu’elles pouvaient à l’absence du pasteur, qui laissait le pays dépourvu de secours spirituels. Avec l’aide de la mère du curé, bonne dame pleine de zèle, toutes les deux faisaient le catéchisme aux enfants, allaient visiter les malades, et, vers la fin de chaque après-midi, réunissaient une partie de la petite population de Gouxy à l’église, où tous priaient ensemble pour les vivants et pour les morts, pour la France envahie, souillée par l’étranger.

Elles connurent, ces bonnes Françaises, toutes les angoisses des âmes patriotes, en ces jours de terrible incertitude. Elles rendirent grâces au ciel, quand l'ennemi fut arrêté par les héroïques soldats de France, au moment d'atteindre le but de ses ambitions, Paris, la ville où ces fils du sanguinaire Odin se promettaient de faire un butin magnifique et de réaliser tous leurs rêves d'orgie à l'allemande... Puis ce furent les longs jours, les longs mois d'attente. L'hiver était venu. M<sup>me</sup> de Prexeuil, que son âge et de fréquentes atteintes de rhumatismes empêchaient de suivre ses nièces dans leur charitable et pieux office près de la petite population dépourvue d'aide spirituelle, tricotait sans relâche pour les défenseurs de la France. Ses deux vieux chevaux labouraient les terres des cultivateurs privés des leurs par la réquisition. Et dès qu'on avait besoin d'un conseil, d'un encouragement, c'était à Prexeuil qu'on venait, pour parler aux « dames », surtout à la jolie demoiselle Elys, qui avait toujours de si douces paroles.

Chaque matin, quand la jeune fille revenait de Gouxy, elle lisait le journal à sa grand-tante. M<sup>me</sup>

de Prexeuil l'écoutait en silence, réservant pour plus tard ses commentaires, toujours judicieux, souvent marqués d'une douloureuse indignation. Parfois, dans les mentions de morts glorieuses, dans les citations, elle retrouvait des noms connus – noms d'amis d'autrefois, ou de parents éloignés avec lesquels, depuis qu'elle s'enfermait dans la solitude, les relations, d'abord distendues, s'étaient peu à peu rompues. Elle écrivait alors quelques mots de sympathie, renouant ainsi dans l'épreuve les liens détachés au cours des années.

Un jour de décembre, M<sup>me</sup> Bathilde et Elys, en revenant du village, entrèrent au Pré-Béni pour voir Rosalie, assez souffrante depuis quelque temps. La jeune fille ne franchissait plus qu'avec un serrement de cœur le seuil de cette maison, qui lui rappelait non seulement une vieille amie très chère, mais encore le doux et triste souvenir de l'aveu d'amour, des courts moments de bonheur qu'elle avait eus là, dans le grand salon où Ogier lui avait dit : « Vous avez compris, Elys, que je vous aime. » Néanmoins, elle n'hésitait jamais quand il s'agissait de venir apporter quelque encouragement, quelque aide à Rosalie, assez mal

soignée par sa nièce, « devenue insupportable depuis que le valet de chambre de M. le comte lui avait tourné la cervelle », disait la vieille femme.

Aujourd'hui, les deux charitables visiteuses la trouvèrent couchée, souffrant beaucoup, mais retenant ses plaintes, « parce que, mesdames, il faut bien que tout le monde souffre quelque chose, en ces temps-ci ». Elles parlèrent d'une famille du village, qui venait d'apprendre la mort d'un fils, tué en Belgique. Puis Rosalie dit en hochant la tête :

– M. de Chancenay pourrait bien y rester, lui aussi... Ces dames ne croient-elles pas qu'il serait convenable que j'écrive dans quelque temps à M<sup>me</sup> la marquise, pour savoir des nouvelles de M. le comte ?

M<sup>me</sup> Bathilde répondit :

– Certainement, vous pouvez le faire, Rosalie.

Puis elle changea de conversation, car elle avait vu un frémissement courir sur le visage pâli de sa nièce.

En rentrant au château, Elys, après avoir quitté

ses vêtements de sortie, prit le journal et vint s'asseoir près de M<sup>me</sup> Antoinette, pour lui faire la lecture. Après les communiqués, les articles de fond et les nouvelles diverses, elle arriva aux citations... et, tout à coup, la voix au timbre pur hésita, trembla...

« De Chancenay, lieutenant au ...e dragons. Officier d'une bravoure et d'une intelligence hors ligne. Entraîneur d'hommes admirable. En plusieurs circonstances, a montré une audace et un sang-froid qui ont rétabli des situations difficiles. Blessé en chargeant à la tête de ses hommes, est revenu au feu à peine guéri. À toujours réclamé les missions périlleuses. »

Pendant quelques instants, la jeune fille se tut, oppressée par la plus violente émotion.

M<sup>me</sup> de Prexeuil, elle, continuait de tricoter paisiblement, comme si la brillante citation concernait un inconnu. Mais un observateur eût remarqué ses lèvres tout à coup serrées – signe évident d'une vive contrariété.

Elys reprit la lecture. Sa voix tremblait encore, et sur ses joues s'étendait une chaude rougeur,

tandis que son cœur battait vite – si vite !

M<sup>me</sup> Antoinette, qui observait ces symptômes du coin de l'œil, pensa : « Il est fort ennuyeux qu'elle ait vu cela !... Car ce n'est pas ce prestige de héros qui diminuera la force du souvenir qu'elle lui garde certainement, comme me le prouvent sa persistante mélancolie et le changement dans sa santé survenu depuis ce malheureux incident. »

De fait, dans le cœur d'Elys, l'amour, toujours vivant, s'augmentait d'un secret enthousiasme, d'une admiration profonde – et aussi de toute l'inquiétude dont frémissait la jeune fille, en songeant aux dangers sans nombre attendant l'élégant mondain d'hier, devenu l'un de ces héroïques officiers qui allaient enrichir magnifiquement le patrimoine de gloire de la France.

L'hiver passa, long et triste. Bien que de plus en plus fatiguée, Elys, qui ne se plaignait jamais, continuait d'accompagner M<sup>me</sup> Bathilde et aidait celle-ci à soigner M<sup>me</sup> de Prexeuil, toujours fort souffrante de ses rhumatismes. Les châtelaines

vivaient presque pauvrement, car de graves soucis pécuniaires pesaient sur elles. La fermière, bien qu'ayant rentré la récolte dans de bonnes conditions et vendu à gros prix une partie de son bétail, refusait de payer la redevance, sous prétexte que son mari était mobilisé. Les dames de Prexeuil se trouvaient donc fort gênées. Elles vivaient sur une petite somme mise en réserve par M<sup>me</sup> Antoinette ; mais quand cette ressource serait épuisée, que feraient-elles ?

M<sup>me</sup> de Prexeuil, en écrivant à sa parente M<sup>me</sup> de Baillans, demeurée pour elle une excellente amie, lui faisait part de cette situation. Elle en reçut la réponse suivante :

« Venez donc vite, toutes trois, nous retrouver dans notre beau pays de Béarn. Je vous offrirai l'hospitalité non dans ma villa, devenue maison de convalescence pour nos chers blessés, mais dans le pavillon du parc, où nous habitons, ma fille et moi, avec les enfants. Vie simple, tranquille, ainsi qu'il convient en ces jours de deuil. Air très pur, très fortifiant, qui guérira ton Elys, dont la santé paraît t'inspirer quelque souci.



En outre, Bathilde et elle trouveraient à employer leur activité en travaux de tous genres, car, étant peu nombreuses, nous avons fort à faire pour entretenir nos pensionnaires.

« Quant à la question pécuniaire, nous nous arrangerons en famille. Voilà trop d'années que je vous invite, sans que vous vous décidiez jamais à venir ! Cette fois, je vous veux, et sans conditions ! Puis ne vaut-il pas mieux, en ces temps douloureux se serrer les uns près des autres, quand on le peut ? »

M<sup>me</sup> de Prexeuil demeura perplexe, à la lecture de cette lettre... Il était bien vrai que sa petite-nièce l'inquiétait. Un changement d'air lui serait peut-être favorable, au double point de vue moral et physique... D'autre part, la vieille dame, accoutumée à ne jamais quitter Prexeuil, voyait sans enthousiasme la perspective de ce voyage à l'autre bout de la France.

Elle fit part à ses nièces de l'offre de sa cousine. M<sup>me</sup> Bathilde, aussitôt, déclara :

– Cela ferait beaucoup de bien à Elys, j'en suis sûre. Vous devriez accepter, ma tante.

Mais Elys secoua la tête.

– Non, non, pas pour moi, en tout cas ! Ici, j’ai une tâche que je ne puis abandonner, près de ces pauvres gens.

– Oui... mais si nous n’avons pas de quoi vivre à Prexeuil, pas de quoi payer notre ménage de domestiques, indispensable dans un si grand logis ?... Enfin, nous y réfléchirons.

Peu de temps après, vers la fin de mars, Elys prit une grippe dont le caractère assez grave nécessita la venue d’un médecin. Celui-ci, en quittant la malade après un sérieux examen, dit à M<sup>me</sup> de Prexeuil :

– Cette jeune fille a besoin d’être promptement soignée, au point de vue de l’état général. La constitution paraît bonne, heureusement, il n’y a aucun organe de spécialement atteint ; mais elle semble très fatiguée, très anémiée... Si un changement d’air était possible, je vous conseillerais fortement d’en essayer, avec du repos, beaucoup de repos. En outre, il ne faudrait pas qu’elle passât ici l’hiver prochain ; le climat y est trop rude, pour

une santé aussi ébranlée.

– Soit, nous nous arrangerons pour cela... Une de mes parentes, qui habite le Béarn, m’offre l’hospitalité. Ce climat conviendrait-il à ma petite-nièce ?

– Tout à fait !... Partez aussitôt qu’elle sera presque remise de cette grippe, que nous allons enrayer très vite, je l’espère.

Puis, après un moment de silence, il ajouta :

– N’y a-t-il pas aussi une cause morale à ce dépérissement que je constate ?... Un mot de cette enfant, tout à l’heure, m’a donné à penser qu’elle tenait peu à la vie...

M<sup>me</sup> de Prexeuil tressaillit. Mais elle dit franchement :

– Oui, je crois qu’il y en a une... Un mariage impossible...

– Ah ! ah !... C’est très regrettable ! Il faudrait tâcher de la distraire, de lui faire oublier...

« C’est bien facile à dire ! » pensait M<sup>me</sup> Antoinette avec irritation, après le départ du médecin. « Mais ces petites filles romanesques

n'oublie pas comme cela... surtout un ensorceleur tel que ce Chancenay. »

Au début de mai seulement, Elys fut suffisamment remise pour faire le voyage auquel il lui avait bien fallu se décider, M<sup>me</sup> de Prexeuil ayant formellement déclaré qu'elle ne considérait pas autre chose, pour le moment, que la santé de sa petite-nièce. Toutes deux partaient sans M<sup>me</sup> Bathilde. Celle-ci s'installait à Gouxy, au presbytère, pour continuer avec M<sup>me</sup> Dambry sa mission près des habitants privés de pasteur... Sacrifice pénible pour elle comme pour sa tante et sa nièce, mais que toutes trois acceptaient avec courage, le jugeant peu de choses près des souffrances qui ensanglantaient la France.

Elles quittèrent Prexeuil par un superbe après-midi de mai... À la gare de Besançon, Elys alla chercher un journal, et dans la salle d'attente elle le déplia pour y jeter un coup d'œil.

Ce n'était jamais sans appréhension qu'elle lisait les noms des officiers tombés au champ d'honneur. Chaque fois, elle se disait : « Vais-je voir le sien ?... » Elle parcourut aujourd'hui

encore la liste avec un battement de cœur... Puis ses yeux tombèrent sur les nominations à la Légion d'honneur... Et le cœur agité cessa de battre, pendant un moment...

« De Chancenay, capitaine au ... e d'infanterie. Officier de la plus haute valeur. À demandé à passer de la cavalerie dans l'infanterie. Exerce sur ses hommes un grand ascendant moral et les mène où il veut. Blessé très grièvement au cours d'une attaque brillamment conduite, a été ramené par l'un d'eux sous la mitraille. S'est toujours conduit en héros. »

Le journal glissa des mains tremblantes, les paupières s'abaissèrent doucement sur les yeux voilés, le buste s'inclina... Et M<sup>me</sup> de Prexeuil n'eut que le temps de recevoir dans ses bras la jeune fille évanouie.

Ce ne fut qu'une courte syncope. Bientôt, Elys ouvrit les yeux et essaya de sourire pour rassurer sa grand-tante. Celle-ci remercia les personnes accourues en lui offrant leur aide ; puis elle installa la jeune fille dans un fauteuil de la salle d'attente des premières, où toutes deux restèrent,

presque silencieuses, jusqu'à l'arrivée du train qu'elles devaient prendre.

En cours de route, pendant qu'Elys, toute pâle encore, sommeillait un peu, M<sup>me</sup> Antoinette prit le journal et le parcourut... Ses sourcils se rapprochèrent tout à coup, tandis qu'elle murmurait :

– Je me doutais bien qu'il y avait encore du Chancenay là-dessous !

## 14

À deux kilomètres de la petite ville pyrénéenne d'Ursau, M<sup>me</sup> de Baillans possédait une villa très vaste, confortable sans aucun luxe, qu'elle avait offerte au début de la guerre pour y installer un hôpital auxiliaire. Mais l'administration militaire ayant jugé préférable d'utiliser, pour celui-ci, une propriété sise à Ursau même, la villa Blanche avait été acceptée comme maison de convalescence pour les officiers blessés. M<sup>me</sup> Jarmans, la fille de M<sup>me</sup> de Baillans, qui avait son diplôme d'infirmière, y exerçait la direction, aidée par sa mère, sous l'autorité d'un médecin. Avec M<sup>me</sup> de Baillans et ses deux petites filles – son mari, officier de l'active, étant prisonnier depuis le début des hostilités – elle occupait un grand pavillon situé dans le petit parc de la villa. C'est là qu'arrivèrent un matin M<sup>me</sup> de Prexeuil et sa petite-nièce, toutes deux brisées de fatigue.

M<sup>me</sup> de Baillans, aussi exubérante que sa fille était calme, s'exclama, dès qu'elle se trouva seule avec sa cousine :

– Mais elle est adorablement jolie, ton Elys, ma bonne Antoinette !... Bien pâlotte, bien affaiblie, par exemple... mais ravissante ! Je ne m'étonne pas qu'elle ait plu à M. de Chancenay !... À propos de lui, il paraît qu'il a reçu de graves blessures... On n'a trop su à un moment s'il en reviendrait...

M<sup>me</sup> Antoinette l'interrompt :

– Surtout, je t'en prie, Fabienne, ne prononce jamais son nom devant elle !... L'autre jour, elle s'est évanouie, en voyant sur le journal qu'il était sérieusement blessé.

– Ah ! la pauvre petite !... Elle ne l'a donc pas oublié ? On dit d'ailleurs qu'il est si charmeur !... Et l'auréole de la gloire, de la souffrance, en plus... C'était un mariage magnifique, Antoinette, si d'autre part tu n'avais craint qu'elle fût malheureuse. Ils sont follement riches, ces Chancenay... Leur domaine de Sarjac se trouve à vingt kilomètres d'ici. Une propriété superbe, la



plus belle de la contrée... Maintenant, elle appartient au jeune homme, car son grand-père est mort le mois dernier. Mais tu n'as rien à craindre, ma bonne amie, je ne ferai jamais allusion à lui devant la chère petite Elys, que nous allons voir à guérir le plus vite possible.

– Oui, car elle m'inquiète vraiment beaucoup... Mais... mais, Fabienne, la présence de ces officiers... Ils doivent se promener dans le parc, sans doute ?

– Eh oui, les pauvres garçons ! Mais le pavillon a une sortie directe sur la route et sur le petit bois de pins. Tu iras t'installer là avec Elys, pour prendre l'air, et Gabrielle lui fera faire des promenades avec les petites. Comme cela, mes pensionnaires, s'ils en tombent amoureux, comme c'est certain, ne te l'enlèveront toujours pas !... Et puisqu'elle garde un souvenir si profond à M. de Chancenay, il n'y a rien à craindre pour son cœur, à elle.

En dépit de ces affirmations, le voisinage n'enchanta guère M<sup>me</sup> de Prexeuil. Mais elle s'y résigna, puisqu'il était impossible d'éviter un tel

inconvenient. L'important, comme le disait M<sup>me</sup> de Baillans, était de soigner Elys.

Dès le premier moment, la tante et la nièce se trouvèrent comme chez elles, dans l'hospitalière demeure. Gabrielle Jarmans, femme intelligente et sérieuse, plut aussitôt à Elys, qui ne la connaissait pas auparavant. Et les deux petites filles, Thérèse et Lucie, s'enthousiasmèrent vite pour « la jolie cousine », qu'elles ne voulaient plus quitter.

– Voyez, vous me rendez grand service ! disait M<sup>me</sup> Jarmans à la jeune fille, qui offrait de leur donner des leçons. Occupée comme je le suis à la villa, je négligeais fortement leur instruction. Et puis, avec vous, elles trouveront moins long le temps que leur maman passe loin d'elles.

De la lingerie, la jeune femme apportait aussi de l'ouvrage pour Elys, de la laine que tricotait diligemment M<sup>me</sup> Antoinette. Celle-ci, avec sa petite-nièce, allait s'asseoir dans le bois de pins, tout près du pavillon, et elles travaillaient en surveillant les petites filles qui jouaient autour d'elles.

Plusieurs fois dans la semaine, M<sup>me</sup> Jarmans emmenait en promenade sa jeune cousine et ses enfants. Elles n’allaient pas très loin, d’abord, pour ne pas fatiguer Elys... Et souvent, au retour, elles s’arrêtaient à Ursau, chez une amie de M<sup>me</sup> de Baillans qui occupait une grande maison aux toits de vieilles tuiles, non loin de la blanche petite église.

M<sup>me</sup> Salbert, vieille dame aimable et encore alerte, s’était prise d’une vive sympathie pour Elys, « une vraie petite merveille ! » disait-elle à M<sup>me</sup> de Baillans qu’elle venait voir fréquemment.

En face de son logis se trouvait une vaste demeure, d’une élégance prétentieuse, que précédait une cour sablée ornée de corbeilles fleuries. Elle appartenait à un enfant du pays, Jérôme Bignard, enrichi dans l’industrie, et devenu depuis quelques années une personnalité influente dans les milieux politiques. Sa femme et sa fille avaient établi dans leur maison d’Ursau une ambulance où, avec l’aide de quelques infirmières, elles soignaient une centaine de blessés.

– Il y a beaucoup de gaspillage là-dedans ! disait M<sup>me</sup> Salbert en secouant la tête. Ces dames ne s’y entendent pas du tout... Et puis, deux ou trois de leurs infirmières n’ont pas l’allure qu’il faudrait... Une, surtout... Une étrangère, une Roumaine, dit-on... Jolie, trop jolie, pour ce rôle, surtout avec un genre comme le sien. Mais on la dit puissamment recommandée, et comme Bignard ne veut pas se mettre mal avec le pouvoir, on la gardera tant qu’elle voudra, probablement.

Un après-midi, comme M<sup>me</sup> Salbert, reconduisant ses visiteuses, se tenait avec elles au seuil de sa porte, une jeune infirmière sortit de la maison Bignard. Elys vit un joli visage, des cheveux un peu roux moussant en gros bandeaux ondulés, hors du voile blanc savamment posé. Un regard curieux se rencontra avec le sien, pendant quelques secondes. Puis la jeune personne passa, en assujettissant à sa blouse un bouquet de petites roses rouges.

M<sup>me</sup> Salbert dit à mi-voix :

– Tenez, la voilà, cette demoiselle Doucza...

Elle a toujours des fleurs comme cela, pour mieux se faire remarquer, sans doute... Qui est-elle, au fond ? Personne n'en sait rien, probablement, pas plus les Bignard que d'autres. Mais je trouve fort imprudent d'introduire ainsi dans nos formations sanitaires des étrangères dont on ne connaît pas les antécédents.

– Imprudent et coupable, appuya M<sup>me</sup> Jarmans. Cette jeune personne me déplaît d'ailleurs à première vue, et son seul aspect m'aurait suffi pour la mettre poliment dehors, si elle était venue m'offrir ses services.

– Oh ! Chez vous, Gabrielle, c'est la maison correcte !... Il n'empêche que ces messieurs font le plus grand éloge des soins qu'ils y reçoivent, du dévouement dont vous les entourez.

– Je fais de mon mieux pour ces défenseurs de notre France, pour les frères d'armes de mon cher André. Ils sont d'ailleurs tous très courtois, et la plupart fort sympathiques.

– Oui, vraiment !... Mais cette petite Doucza leur fait de l'œil, paraît-il. C'est très désagréable, la présence de cette coquette, dans notre ville !

– Oui, tout à fait !... Mais nous n’y pouvons rien, ma bonne amie.

La jeune femme et sa cousine serrèrent la main de M<sup>me</sup> Salbert, et prirent le chemin de la villa, précédées par les petites filles. Elles croisèrent un groupe de jeunes officiers convalescents, qui les saluèrent, tout en glissant vers Elys des coups d’œil admiratifs. On commençait à la connaître, la jeune fille du pavillon, si belle et fière, un peu triste. Elle était malade en arrivant, disait-on... Mais déjà, sa mine devenait meilleure, ses yeux perdaient leur expression de lassitude, en restant toutefois mélancoliques.

De fait, Elys sentait un peu de force lui revenir. Mais elle ne se remettait pas aussi vite qu’elle eût pu le faire sans cette pensée inquiète toujours reportée vers le glorieux blessé, dont elle eût voulu savoir s’il avait survécu, ou bien...

Elle frissonnait, à l’idée que ces beaux yeux ardents, qui l’avaient regardée avec tant de passion, pouvaient être clos à jamais.

– Ça ne va pas à mon idée, pour cette petite

Elys ! disait M<sup>me</sup> de Baillans à sa fille. Elle a quelque chose qui la tracasse... Son amour pour M. de Chancenay, sans doute ? Mais en admettant qu'il ait réchappé de ses blessures, jamais Antoinette ne voudra démordre de sa prévention !

– Les renseignements qu'on vous a donnés, maman, n'étaient pas absolument parfaits, convenez-en ?

– Non, non... Mais il a pu changer depuis lors... Les épreuves, la mort sans cesse menaçante...

– Oui, pour certaines natures. D'autres n'en éprouvent qu'un effet superficiel... Mais vous avez raison, il y a un obstacle moral à la complète guérison d'Elys. Malheureusement, s'il est celui que nous pensons, nous n'y pouvons rien.

– Moi, à la place d'Antoinette, au lieu de m'obstiner à ne pas la marier, je lui ferais connaître au contraire des jeunes gens sérieux – oh ! il y en a tout de même, quoi qu'elle en dise ! – afin de tâcher qu'elle oublie ce M. de Chancenay.

M<sup>me</sup> Jarmans secoua la tête.

– Elys n’a pas une nature à oublier. Elle est de celles qui, difficilement, donnent leur cœur deux fois, j’en suis persuadée. En outre, la pensée que le jeune homme est peut-être infirme, souffrant, ne peut qu’augmenter l’attachement dans un cœur tel que celui-là, si chaud, si vibrant, et fait pour le dévouement.

Gabrielle, très observatrice, avait fort bien deviné ce qui se passait chez Elys. Et M<sup>me</sup> de Prexeuil, également, se doutait du motif de la persistante mélancolie qui jetait un voile sur les beaux yeux pensifs.

Juin, juillet, passèrent. On recevait de bonnes nouvelles de M<sup>me</sup> Bathilde, toujours fort occupée. Par elle, on apprit que l’abbé Dambry, atteint d’un éclat d’obus tandis qu’il relevait des blessés, avait dû être amputé de la jambe gauche. Sa mère venait de l’aller voir à Toulouse, où il était hospitalisé.

Vers la fin de juillet, M<sup>me</sup> Antoinette fut prise d’une crise de rhumatismes si violente qu’il lui fallut s’aliter. Or, tandis qu’elle était là souffrant



courageusement, et soignée par Elys, un nouveau convoi de convalescents arrivait à la villa Blanche. Parmi eux se trouvait un jeune capitaine d'infanterie, dont le bras droit était retenu par une écharpe. La tenue bleu pâle seyait admirablement à ce beau garçon svelte, d'allure très élégante et de mine fort aristocratique. Le visage aux traits nets et virils, pâli par les souffrances endurées, apparaissait tout éclairé par des yeux superbes, d'un brun orangé, à l'expression énergique et ardemment songeuse... M<sup>me</sup> Jarmans, qui recevait les arrivants à leur descente de voiture, pensa en l'apercevant : « Quelle belle physionomie de soldat et de chef !... » Et quand, un peu plus tard, l'officier lui donna son nom, « le capitaine de Chancenay », elle eut peine à réprimer un mouvement de surprise et d'émotion.

En souriant, elle fit observer :

– Vous vous trouvez dans votre pays, monsieur ?... Car Sarjac n'est pas fort éloigné d'ici.

Il sourit à son tour, en répondant :

– Mais oui, madame. Un heureux hasard m'a

fait envoyer là, de l'hôpital bordelais où j'étais soigné depuis des mois – un hasard, ou bien des démarches faites par ma grand-mère en dehors de moi.

– Si M<sup>me</sup> de Chancenay se trouve à Sarjac en ce moment, il lui sera bien facile de venir vous voir.

– Elle y est en effet, et je compte recevoir sa visite un de ces jours.

Quand ses nouveaux pensionnaires furent installés, M<sup>me</sup> Jarmans eut une courte conférence avec sa mère, à qui, entre-temps, elle avait appris le nom du bel officier dont l'aspect avait aussi vivement frappé M<sup>me</sup> de Baillans.

Elles conclurent qu'il ne fallait pas cacher à M<sup>me</sup> Antoinette la présence de l'ancien prétendant d'Elys. La vieille dame, surtout si M. de Chancenay demeurerait un certain temps à la villa Blanche, l'apprendrait certainement et se montrerait très froissée que ses parentes ne l'en eussent pas informée.

– Elle ne peut toujours pas s'en aller

maintenant, ajouta M<sup>me</sup> de Baillans. Donc, il faudra bien qu'elle se fasse à l'idée que ces jeunes gens peuvent se revoir – qu'ils se reverront certainement... Et peut-être, Gabrielle, cela s'arrangera-t-il, pour cette chère petite Elys?... Ah ! maintenant que j'ai vu le jeune homme, je comprends, je comprends !... La superbe physionomie que celle-là !... Et une distinction, un charme, une intelligence qui éclate dans ce regard !!... Oui, elle peut bien en être amoureuse, notre Elys, et ce n'est pas moi qui aurais le courage de l'en blâmer, car dès le premier abord il m'est énormément sympathique, ce marquis de Chancenay !

M<sup>me</sup> Jarmans, bien qu'elle partageât l'impression de sa mère, essaya de calmer l'emballement de celle-ci. Il fallait agir avec précaution près de M<sup>me</sup> Antoinette, ne pas lui laisser voir encore la sympathie qu'inspirait à ses parentes Ogier de Chancenay. Puis, peu à peu, on étudierait ce jeune homme, on verrait s'il était digne qu'on essayât de changer en sa faveur les idées de la grand-tante... Tout cela demandait de la prudence, du doigté, de la patience... « toutes

choses dans lesquelles tu excelles, Gabrielle », conclut M<sup>me</sup> de Baillans, qui convint de montrer une parfaite indifférence à l'égard du jeune officier, quand elle en parlerait à sa cousine.

## 15

En apprenant qu'Ogier de Chancenay devenait l'hôte de la villa Blanche, M<sup>me</sup> de Prexeuil témoigna d'une consternation mêlée de colère.

– Il ne manquait vraiment plus que cela !... Elys commençait à se remettre, peu à peu... Maintenant, si elle le revoit, nous serons bien !

– Que veux-tu, ma pauvre Antoinette, je n'y peux rien ! dit M<sup>me</sup> de Baillans. Impossible de mettre à la porte ce glorieux officier, qui a été criblé de blessures, et dont le bras droit restera inerte... Mais enfin, il peut se faire qu'Elys ne le rencontre pas.

– Ce serait bien étonnant !... Il faudra que je m'arrange pour la garder ici le plus possible...

– Tu n'y penses pas, Antoinette ! Cette enfant a besoin d'un exercice modéré, mais régulier.

– Oui, je le sais... Mais alors, que faire ?

– Te confier à la Providence, qui saura bien combiner toutes choses pour le bien de ta pieuse petite Elys.

M<sup>me</sup> de Prexeuil hocha la tête... Certes, elle croyait fermement à l'action de la Providence ! Mais l'orgueil, toujours vivace chez elle, lui faisait mettre assez fréquemment au premier plan ses idées personnelles. Ainsi en avait-il été pour la vocation d'Elys. Et maintenant, il aurait été difficile de lui faire admettre que cette même Providence pouvait amener de nouveau sur le chemin de la jeune fille M. de Chancenay.

Mais il était impossible de fuir loin d'ici. Tout d'abord, ses rhumatismes l'immobilisaient, pour un certain temps. Puis le médecin avait recommandé qu'Elys ne passât pas l'hiver à Prexeuil. M<sup>me</sup> Antoinette n'ayant pas les moyens d'aller s'installer ailleurs qu'ici, ni même de s'en éloigner momentanément, devait donc se résigner à l'inévitable.

Mais avec quelle inquiétude, quelle sourde impatience !

Elle cherchait un moyen pour empêcher que sa

petite-nièce revêt Ogier, et n'en trouvait pas. Certainement, un jour ou l'autre, ils se rencontreraient... Et alors, la déraisonnable enfant se monterait de nouveau l'imagination...

Elys connut la présence de M. de Chancenay dès le dimanche suivant.

À la messe de huit heures, les soldats de l'hôpital d'Ursau occupaient des bancs en avant de la grille du chœur, et les officiers de la villa Blanche prenaient place dans les stalles ou dans l'église même, à leur gré. Or, tandis que M<sup>lle</sup> de Valromée, arrivée de bonne heure, jetait machinalement un coup d'œil sur les assistants, elle tressaillit tout à coup, et son cœur cessa de battre pendant un moment...

« Lui », c'était lui... pâle, un peu maigri, mais si beau toujours... Il entra dans une stalle et s'agenouilla, le front entre ses mains. Puis, un peu après, il se releva et demeura debout, tourné vers l'autel où commençait le saint sacrifice.

Elys, frémissante d'une joie profonde, pensa : « Il est donc changé ?... Il croit, maintenant ? »

Ce matin-là, de nombreuses distractions s'entremêlèrent à la prière fervente et aux actions de grâces de l'ex-petite chanoinesse. Presque malgré elle, son regard allait sans cesse vers le jeune officier, remarquait son air sérieux, recueilli sans affectation. Cette guerre, avec ses terribles épreuves, l'avait certainement transformé... Mais alors, la tante Antoinette ne pourrait plus objecter ?...

Un espoir délicieux éclaira pendant un moment l'âme d'Elys... Mais, aussitôt, avec un petit frisson d'angoisse, la jeune fille songea : « J'ai promis de ne pas me marier... Et puis, lui ne pense peut-être plus à moi... Depuis deux ans bientôt !... »

Pourtant, comme elle l'aimait toujours !... plus que jamais, en le revoyant auréolé par l'héroïsme et la souffrance... Et elle se sentait oppressée par une émotion violente, à la seule idée qu'elle allait peut-être se trouver sur son passage, tout à l'heure, qu'elle rencontrerait ces yeux où elle avait vu, autrefois, tant d'impérieux amour.

Mais M<sup>me</sup> de Baillans, jugeant qu'il valait



mieux attendre une autre occasion, s'arrangea pour sortir avec sa jeune parente quand le groupe d'officiers se fut éloigné. Dehors, elles trouvèrent M<sup>me</sup> Salbert, qui les attendait. Assez curieuse – c'était son petit défaut – la bonne dame interrogea :

– Qui est donc ce beau jeune capitaine, blessé au bras, dont la présence, dès ce matin, a fait sensation parmi toutes ces dames ?

– Le capitaine de Chancenay... le marquis de Chancenay, châtelain de Sarjac, vous savez ?

– Ah ! mais oui !... Celui qui a eu des tas de citations, et la Légion d'honneur, et tout ce qu'on peut récolter à la guerre, sans parler des blessures !... Eh bien, ma chère amie, s'il lui plaît de faire ici la pluie et le beau temps, parmi notre jeunesse féminine...

M<sup>me</sup> de Baillans l'interrompt :

– C'est en effet un homme charmant, de toutes façons : fort intelligent, aimable, et qui paraît très sérieux.

Elys dit d'une voix un peu tremblante, en

s'efforçant – vainement – d'empêcher la rougeur de monter à son visage :

– Mes tantes et moi l'avons connu à Gouxy, quand il est venu, il y a deux ans, conduire le deuil de sa cousine, M<sup>me</sup> de Valheuil, notre excellente amie.

M<sup>me</sup> de Baillans déclara, comme si elle se souvenait à l'instant du fait :

– Ah ! oui, c'est vrai, Antoinette m'avait écrit que c'était la marquise de Chancenay qui héritait du Pré-Béni... À ce moment-là, nous ne nous doutions, ni les uns ni les autres, que de telles circonstances nous réuniraient.

En revenant vers la villa Blanche, M<sup>me</sup> de Baillans prit la main d'Elys, et, la mettant sous son bras, dit en regardant la jeune fille avec affection :

– C'est donc là, ma chérie, ce M. de Chancenay qui désirait t'épouser, et pour lequel ta grand-tante m'a fait demander quelques renseignements, naguère ?

Elys rougit de nouveau, en répondant :

– Oui, c’est lui, ma cousine.

– Ah ! ah !... Et il ne t’était pas indifférent, je crois, ma petite fille ?

Elle sourit, devant l’émotion d’Elys.

La jeune fille dit avec un accent frémissant :

– J’étais prête à accepter... Mais ma tante m’a dit qu’il n’était pas digne.

– Non, pas tout à fait, alors... Peut-être, aujourd’hui, est-il différent... Et si cette objection-là n’existait plus, ta tante n’aurait pas de raison pour s’obstiner dans son refus.

La petite main trembla sous le bras de M<sup>me</sup> de Baillans.

– Elle m’a fait promettre de ne me marier jamais, ma cousine.

M<sup>me</sup> de Baillans sursauta.

– Par exemple !... J’ignorais cela !... Mais c’est une folie ! À ton âge, pauvre petite, et si charmante !... Il faut, absolument, la faire revenir là-dessus !

Elys secoua la tête.

– Ma tante est très tenace dans ses décisions.

– Bah ! bah ! nous verrons !... Et puis, ma mignonne, Gabrielle et moi allons bien voir, d’ici à quelque temps, ce que vaut M. de Chancenay. S’il y a changement, chez lui, s’il répond, moralement, à son aspect fort sympathique, je t’assure bien que nous la forcerons à changer d’avis, cette tante Antoinette !

Comme il n’y avait personne sur la route, Elys se pencha pour embrasser l’excellente femme.

– Chère, chère cousine !

M<sup>me</sup> de Baillans couvrit d’un regard malicieux le joli visage déjà ranimé par l’espoir.

– On l’aime toujours, alors ? On ne l’a pas oublié, petite fille !

Avec un sourire frémissant, Elys murmura :

– Oh ! non !

En approchant du pavillon, la jeune fille demanda :

– Dois-je apprendre à ma tante que j’ai vu M. de Chancenay, cousine Fabienne ?

– Oui, ce sera mieux. Antoinette verrait d’un mauvais œil des cachotteries. D’ailleurs, elle connaît sa présence ici, et sait la quasi-impossibilité que vous ne vous rencontriez pas. Donc, parle franchement, ma chère petite.

En conséquence, Elys, quand elle se retrouva près de sa grand-tante, dit en essayant de raffermir sa voix :

– Il paraît que M. de Chancenay est au nombre des convalescents arrivés dernièrement. Je l’ai vu aujourd’hui à l’église, avec les autres officiers de la villa.

M<sup>me</sup> Antoinette dit simplement :

– Ah !

Et il ne fut plus question du nouvel hôte de la villa Blanche.

Ce même jour, dans l’après-midi, M. de Chancenay passa non loin du pavillon avec un de ses camarades de régiment, le lieutenant Blavet, soigné au même hôpital que lui, et retrouvé encore à la villa Blanche, où il était arrivé un mois auparavant. Désignant la gentille habitation

garnie de feuillages grimpants, Ogier demanda :

– C’est ici, je crois, que demeurent M<sup>me</sup> Jarmans et sa mère ?

– En effet, depuis qu’elles ont laissé leur villa aux blessés... Il y a là une petite cousine de ces dames qui est ravissante... oui, ce que j’ai vu de plus joli dans ma vie !

Ogier sourit.

– Quel enthousiasme, mon cher ami !

– Je vous assure que M<sup>lle</sup> de Valromée le mérite !

M. de Chancenay eut un brusque mouvement.

– M<sup>lle</sup> de Valromée ?

– Oui... Vous la connaissez ?

Déjà le jeune homme réprimait son émotion.

– J’ai connu des personnes de ce nom... La jeune fille était fort jolie, en effet.

– C’est probablement la même. D’ailleurs, nous l’apercevrons un de ces jours, car elle sort souvent avec M<sup>me</sup> Jarmans ou M<sup>me</sup> de Baillans.

Ogier dit en essayant de prendre un ton indifférent :

– Elle est une parente de ces dames ?

– Oui. Elle est là, paraît-il, avec une vieille tante. Toutes deux sont venues du Jura, où elles habitent généralement, à cause de la jeune fille qui n'est pas bien portante.

Et avec un sourire, le lieutenant ajouta :

– Vous savez, dans ces petits pays, on est au courant de tout !... Et puis, nous autres, les célibataires, nous nous intéressons naturellement beaucoup à cette délicieuse personne. Mais elle est un peu fière, un peu triste, et pas coquette du tout !... L'antithèse d'une petite infirmière de l'hôpital d'Ursau, jolie, elle aussi, quoique beaucoup moins, et dans un autre genre. Elle se fait extrêmement remarquer, par ici. Je crois qu'elle s'occupe plutôt de chercher des admirateurs que de soigner les blessés de là-bas !

Et, du doigt, il désignait le toit de la maison Bignard, qu'on voyait d'ici, entre les arbres.

Ogier dit machinalement :

– Cela se voit parfois.

Sa pensée lui échappait, s'en allait vers Elys... Quoi ! elle était ici, la bien-aimée petite chanoinesse ?... Il la reverrait, celle qui avait été pour lui une si pure, si forte égide, en ces jours d'épreuves ! Une joie profonde gonflait son cœur, et il n'entendait plus que d'une oreille distraite les propos de son compagnon.

La grand-tante était là aussi... Mais il serait peut-être possible de lui faire considérer le changement survenu depuis le moment où Ogier de Chancenay lui avait demandé, pour la première fois, la main de sa petite-nièce. Dans le sang de ses blessures, dans le dévouement à ses hommes, dans le repentir sincère du croyant, Ogier avait fait disparaître les taches de son existence passée. Maintenant, il était un homme nouveau, conscient de ses devoirs, de ses responsabilités, à jamais incapable de reprendre le gaspillage de sa vie, tel qu'il le pratiquait avant la tourmente au cours de laquelle son âme avait enfin connu la lumière, et s'était purifiée dans la souffrance, dans l'héroïsme jailli de tout son être,



comme une source longtemps comprimée.

Non, maintenant, il ne se jugeait plus indigne d'Elys... Mais comment le faire admettre à M<sup>me</sup> de Prexeuil ?

Tout en causant, les deux officiers avaient atteint Ursau. Des soldats blessés les croisèrent en les saluant... Et l'un d'eux s'arrêta brusquement, la main à son képi, en s'écriant joyeusement :

– Mon capitaine !

– Tiens, c'est toi, Paulet !... Tu es à l'hôpital d'ici ?

– Oui, mon capitaine, depuis quinze jours... Blessé une seconde fois, mais pas tant que l'autre, où j'étais bien fichu, si vous ne m'aviez pas emporté !

Tandis que M. de Chancenay adressait quelques mots bienveillants au blessé, une infirmière tourna le coin de la rue, près d'eux, et laissa échapper une exclamation :

Il se détourna, et retint avec peine un mouvement de vive contrariété, en disant avec

une froide surprise :

– Ah ! M<sup>lle</sup> Doucza !

– Quelle rencontre inattendue ! Êtes-vous donc à la villa Blanche ?

Elle lui tendait, en parlant, sa main qu’il serra du bout des doigts... Et les yeux gris s’attachaient à lui avec un intérêt passionné.

– Oui, mademoiselle, depuis quelques jours.

– Vous avez été blessé gravement ?... Mais vous allez mieux maintenant ?

– Beaucoup mieux... sauf le bras, qui ne servira plus.

Et, saluant, il fit le mouvement de s’écarter.

Mais Sari s’écria :

– Laissez-moi vous féliciter !... Vous vous êtes conduit en héros, paraît-il !

Ogier dit froidement :

– Il y a beaucoup de héros dans l’armée française, mademoiselle. Je n’ai pas droit à des félicitations particulières, car je n’ai fait que mon devoir.

– Oh ! que vous êtes modeste !... Mais vous connaissez Paulet, c'est vrai !

Elle désignait le soldat qui restait là, au garde à vous, ne sachant trop s'il devait se retirer.

– ... Il a raconté dans tout l'hôpital que son capitaine l'avait sauvé, au péril de sa vie.

– Paulet est un brave garçon, très reconnaissant... Viens me voir un de ces jours à la villa Blanche, mon ami.

– Oui, mon capitaine, avec bien du plaisir !

Et, tout rouge de joie fière, le soldat pressa le pas pour rejoindre ses camarades.

Sari dit avec son plus doux regard :

– Cet homme a un véritable culte pour vous, monsieur ! Et il y a de quoi, car il vous doit beaucoup, ainsi qu'il nous l'a appris.

– C'est un devoir facile de se montrer bon, secourable, à l'égard de ces pauvres gens... Mais, mademoiselle, nous vous retenons là...

Et, avec une politesse hautaine, l'officier salua, puis s'éloigna avec son compagnon.

Le lieutenant demanda :

– Vous la connaissez donc, cette demoiselle Doucza ?

– Oui... autrefois... C'est d'elle, je m'en doute, que vous me parliez tout à l'heure ?

– Précisément !

Ogier eut un méprisant sourire.

– Cela ne m'étonne pas.

Puis, après un court silence, il reprit :

– Elle se disait Hongroise, de par son père. Quant à sa mère, qui se prétendait Française, je crois que sa nationalité gagnerait à être étudiée de près... Mais, comment expliquer ce fait qu'une étrangère appartenant à l'une des nations belligérantes soit admise comme infirmière dans un hôpital français ?

– Oh ! mon cher ami, ceci rentre dans la catégorie de certains mystères troublants qu'il ne nous appartient pas d'élucider !... D'ailleurs, M<sup>lle</sup> Doucza se donne comme Roumaine.

– Ah ! bon !... Il est vrai qu'il y a des

Roumains en Hongrie, ce qui lui permet de rendre plausible cette transformation.

Ogier leva les épaules, en ajoutant :

– Je la reconnais bien là, rusée, habile... Et la mère, qu'est-elle devenue ? Ce serait intéressant à savoir.

– Mais elle habite Biarritz, paraît-il. Elle est venue deux fois voir sa fille... C'est une belle personne, blonde, élégante...

– Qui, j'en ai le soupçon, doit faire de bonne besogne pour le compte de nos ennemis. Cette idée m'était venue peu de temps avant la guerre... La dame s'était procuré d'influentes relations dans les milieux politiques, ce qui lui a probablement permis, ainsi qu'à sa fille, d'éviter le camp de concentration. Et ces mêmes relations ont ensuite servi à la jeune personne pour se faufiler dans une de nos formations sanitaires.

– Eh ! mais, ce serait grave !

– Oui... mais qu'y faire ? Il y a des yeux volontairement fermés, vous le savez comme moi.

– Hélas !

Cette rencontre avait très vivement contrarié M. de Chancenay. Il connaissait assez M<sup>lle</sup> Doucza pour se douter qu'elle essaierait de reprendre avec lui les rapports interrompus par la guerre. Très tenace, elle ne se laisserait décourager qu'après beaucoup de vaines tentatives... Et celles-ci, dans cette petite ville, ne passeraient pas inaperçues, naturellement.

Or, cette perspective était fort désagréable à Ogier, étant donné surtout que M<sup>me</sup> de Prexeuil et sa petite-nièce pouvaient en entendre parler. Quels potins ne ferait-on pas là-dessus !... Et M<sup>me</sup> Antoinette serait la première à ne pas croire que M. de Chancenay, sa bête noire de jadis, voulait ignorer les avances de cette jolie personne.

Si elle avait pu voir, cependant, quel abîme s'était creusé entre le Chancenay d'autrefois et celui-ci, âme énergique, réfléchi, tout orientée vers une vie nouvelle ! Ah ! certes, pour lui-même, il ne craignait rien de Sari, qu'il méprisait plus que jamais !... Et d'ailleurs, quelle femme au monde serait capable de lui faire oublier un seul

instant Elys, la bien-aimée, qui était-là, si près ?...  
qu'il allait peut-être revoir bientôt ?

## 16

Le surlendemain, Ogier reçut la visite de sa grand-mère, venue de Sarjac en automobile.

Son veuvage, ses inquiétudes pour son petit-fils n'avaient pas atteint sa frivolité d'esprit. Elle continuait de teindre ses cheveux en blond, de se farder avec beaucoup d'art, et se parait d'un deuil élégant, savamment étudié.

Cette coquetterie de vieille femme irritait Ogier qui avait grand-peine à dissimuler son impression désagréable, comme le demandait la déférence due à son aïeule. Mais il laissait parfois éclater son impatience, quand, par exemple, la futile marquise lui faisait une réflexion de ce genre :

– Comme cette tenue te va bien, cher enfant !  
On l'aurait choisie pour toi qu'on n'aurait pu imaginer mieux !



Ou bien, avec un sourire malicieux :

– Tu n’as jamais dû manquer d’admiratrices, je m’en doute, mon bel officier ?

Il ripostait avec une involontaire sécheresse :

– Laissons donc ces petites questions, grand-mère ! Ce sont des misères, des sottises... Quant aux admiratrices, j’ai autre chose à penser que de me soucier d’elles !

Ces visites n’étaient donc pas très désirées par lui. Il souffrait de ces dissonances d’âme entre l’aïeule et lui, du vide moral qui existait chez cette femme dont il était aimé pourtant, mais futillement, et surtout parce qu’il flattait son amour-propre... Il en souffrait d’autant plus maintenant que son cœur régénéré, dégagé du scepticisme d’autrefois, aspirait à trouver une affection intelligente et forte, en laquelle il pût se confier.

M<sup>me</sup> de Chancenay, cet après-midi-là, lui donna des nouvelles de leur parenté. Plusieurs vides s’y étaient faits déjà... William Horne, entre autres, engagé au début de la guerre, avait été tué

en Flandre, l'hiver précédent.

Ogier sortit une carte de sa poche, et la tendit à sa grand-mère.

– De Maud... Elle a été un peu souffrante, et vient seulement de reprendre ses fonctions d'infirmière.

– Ah ! cette chère Maud !... Charmante personne... intelligente... J'ai toujours pensé, Ogier, qu'elle serait tout à fait la femme qu'il te faudrait...

– Eh bien, vous vous êtes trompée, grand-mère. La femme qu'il me faut existe de par le monde, mais ce n'est pas Maud.

M<sup>me</sup> de Chancenay jeta un coup d'œil interrogateur sur la physionomie un peu ironique de son petit-fils.

– Tu as quelqu'un en vue ?

– Mais oui.

– Qui donc ?

– Permettez-moi, grand-mère, de ne pas vous répondre encore à ce sujet.

Bien que son intérêt fût très excité, la marquise n'essaya pas d'insister. Elle savait, par expérience, que c'était chose inutile, Ogier ne se laissant jamais aller à dire plus qu'il n'avait résolu.

En se levant un peu plus tard pour quitter son petit-fils, elle lui dit :

– J'ai eu récemment des nouvelles de Pardeuil, par notre cousin Vuillaumont. Réformé comme cardiaque, il partage son temps entre Paris et Biarritz, où on le voit souvent en compagnie d'une M<sup>me</sup> Doucza...

– Ah ! ça continue ?... Il ferait bien de prendre garde, l'imbécile, car je crains que la dame en question s'occupe d'affaires un peu louches, qui mettraient en mauvaise posture les benêts dont elle se sert, au cas où la police se déciderait à voir clair.

– Tu la connais, cette personne ?

– Oui, quelque peu... Une de ces cosmopolites que les Français accueillent beaucoup trop facilement. Pardeuil l'avait introduite dans le

monde que fréquentait sa mère, et elle avait noué là des relations qui peuvent lui être fort utiles aujourd'hui.

Tout en causant, M. de Chancenay et sa grand-mère sortaient de la villa. Dans la cour, l'automobile attendait... Ogier proposa :

– Voulez-vous que nous fassions un peu de chemin à pied, grand-mère ? La voiture vous prendra plus loin.

– Mais certainement, mon chéri ! Le temps est très beau, cet après-midi, pas trop chaud... Et puis le médecin me recommande l'exercice, pour ne pas grossir.

Ogier donna ses ordres au chauffeur, et, avec la marquise, franchit la grille de la villa. Ils s'engagèrent sur la route, d'un pas flâneur. M<sup>me</sup> de Chancenay parlait des uns, des autres, à sa manière superficielle, et le jeune homme lui répondait d'un air distrait...

Tout à coup, il tressaillit... Sur le chemin s'avançaient deux femmes. Dans l'une, il reconnaissait M<sup>me</sup> Jarmans... L'autre... avant

même qu'il pût distinguer ses traits, il l'avait nommée dans son cœur.

D'une voix qu'il s'efforçait de maintenir calme, l'officier annonça :

– Grand-mère, je vais vous présenter notre excellente directrice et infirmière, M<sup>me</sup> Jarmans.

– Ah !... Laquelle ?

– La plus grande... L'autre est sa cousine, une jeune fille qui habite généralement avec ses tantes le château de Prexeuil, près de Gouxy. Ces dames étaient les amies de M<sup>me</sup> de Valheuil.

– Ah ! vraiment !... c'est très curieux de les retrouver ici !

Elys, que l'émotion étouffait, avançait automatiquement, près de Jarmans. Elle aussi, de loin, avait reconnu celui qui occupait sa pensée, plus que jamais... Ils allaient donc se revoir, après avoir cru se séparer pour toujours ?

Comme Gabrielle, discrètement, passait avec sa compagne en répondant au salut de l'officier, celui-ci l'arrêta...

– Voulez-vous me permettre, madame, de

faire connaître à ma grand-mère notre dévouée infirmière ?

Il ajouta quelques mots de gratitude courtoise auxquels s'associa aimablement M<sup>me</sup> de Chancenay... Mais pendant qu'il parlait, le jeune homme ne voyait qu'Elys, rougissante, qui essayait de détourner les yeux... Vainement, car leurs regards se rencontraient, et ils y virent leur amour, que la séparation, la souffrance, toutes les épreuves avaient rendu plus fort, plus ardent – indestructible.

– Mademoiselle, je viens d'apprendre à ma grand-mère que Mesdames vos tantes et vous étiez les fidèles amies de notre cousine de Valheuil...

– Oui, nous l'aimions beaucoup, cette chère M<sup>me</sup> de Valheuil si bonne, si dévouée !

– Je suis enchantée, mademoiselle, de vous connaître...

M<sup>me</sup> de Chancenay tendait la main à la jeune fille, en l'enveloppant d'un coup d'œil intéressé.

– ... Nous nous étions un peu perdues de vue,

ma cousine et moi. Pourtant nous nous écrivions de temps à autre. Cette pauvre Valentine avait cru devoir s'enfermer dans la solitude...

– Elle faisait beaucoup de bien dans notre petit pays. Et je vous assure qu'elle ne s'est jamais ennuyée.

M. de Chancenay fit observer :

– On ne s'ennuie pas quand on mène une vie utile... C'est là une maladie que vous ne connaissez guère non plus, j'en suis sûr, mademoiselle ?

Un sourire entrouvrait ses lèvres – sourire très doux, qui donnait un charme nouveau à sa physionomie.

Ce fut M<sup>me</sup> Jarmans qui répondit :

– Elys est une infatigable travailleuse. Nous devons l'arrêter parfois, car elle a besoin de se ménager, sa santé ayant été un peu ébranlée, depuis deux ans.

Un chaud regard d'intérêt s'attacha au charmant visage empourpré.

– Vous êtes souffrante, mademoiselle ?... Pas

bien sérieusement, je l'espère ?

– Oh ! non ! Déjà, ici, je vais beaucoup mieux.

– Comptez-vous y demeurer longtemps ?

– Mais jusqu'au printemps prochain, je pense. Le médecin ne veut pas que je passe l'hiver à Prexeuil, trop froid, assure-t-il.

– Il a bien raison !... Mesdames vos tantes sont avec vous ?

– Ma tante Antoinette seulement. Tante Bathilde est restée à Gouxy, pour s'occuper des pauvres avec l'aide de la mère de notre curé.

– Ah ! ce pauvre abbé Dambry ! J'ai su, par un de ses confrères, qu'il avait subi l'amputation d'une jambe. Il m'était fort sympathique, et je le reverrai avec plaisir quand je retournerai au Pré-Béni.

– Mais vous, monsieur ?... votre bras ?

Il sourit, en soulevant de sa main gauche le membre inerte, toujours en écharpe.

– Eh bien, il ne servira plus à rien. Il faut en prendre mon parti... Encore heureux qu'il m'en



reste un !

M<sup>me</sup> de Chancenay s'exclama :

– Oh ! mon chéri, tais-toi ! Ne me fais pas penser à ce qui aurait pu être !

– Mais si, grand-mère, il faut y penser, pour remercier Dieu de vous avoir rendu un petit-fils pas trop détérioré.

En parlant, il continuait de regarder Elys. Les beaux yeux couleur de violette, brillants d'une émotion difficilement réprimée, s'étaient abaissés un instant vers les glorieuses décorations qui ornaient la vareuse de l'officier ; puis ils se levaient, et Ogier pouvait y voir le vibrant enthousiasme, la tendresse profonde et pure de la candide petite amoureuse.

Quand ils se quittèrent, un instant plus tard, ils savaient que de cœur, de désir, ils étaient l'un à l'autre, toujours – et plus que jamais.

En continuant d'avancer, au bras de son petit-fils, M<sup>me</sup> de Chancenay fit observer :

– Très bien, cette M<sup>me</sup> Jarmans... très distinguée, surtout... Quant à la jeune fille, elle

est délicieusement jolie !... Quels beaux yeux veloutés, d'un bleu si rare ! Et brune, avec cela... Bien habillée, elle n'aurait pas à craindre que personne l'éclipsât, où qu'elle parût.

Ogier sembla sortir d'un rêve. Il dit d'un ton railleur :

– Bien habillée, cela veut dire portant les créations d'un couturier chic, d'une modiste cotée, qui tous deux s'ingénieraient à faire disparaître sa beauté sous le ridicule ? J'avoue que je l'aime cent fois mieux avec cette petite robe simple, gentiment faite, et ce chapeau tout modeste qui la coiffe très joliment.

– Oui, oui, elle est bien quand même... Elle serait bien vêtue d'un sac... Il n'empêche que...

Ogier n'écouta que d'une oreille les considérations développées par sa grand-mère, et répondit brièvement aux questions qu'elle lui adressait ensuite, concernant M<sup>lle</sup> de Valromée, ses tantes, leur existence à Prexeuil... Car M<sup>me</sup> de Chancenay, si peu observatrice qu'elle fût, avait cependant rapproché ces deux faits : la présence de cette jolie personne à Gouxy, et l'intérêt

qu'Ogier avait témoigné pendant quelque temps au Pré-Béni.

« Il aura voulu flirter avec elle... Mais les parents y ont mis le holà. Voilà pourquoi il était d'humeur peu aimable, quand il est revenu de là-bas. »

Telles étaient les explications que M<sup>me</sup> de Chancenay, n'osant les demander à son petit-fils, se donnait à elle-même.

Et elle conclut :

« Il va sans doute chercher à renouer ici la petite idylle. Pauvre cher enfant, cela le distraira ! »

Mais sa clairvoyance n'alla pas jusqu'à penser que cette jeune fille sans fortune, élevée modestement, loin du monde, dans une solitude, pouvait être celle dont Ogier lui avait dit : « La femme qu'il me faut existe de par le monde. »

Quand M. de Chancenay, ayant mis sa grand-mère en voiture, se retrouva seul, il éprouva une sensation de soulagement. D'un pas alerte, il revint à la villa. Son cœur tressaillait d'un

bonheur grave, recueilli... Pourtant, l'obstacle, représenté par le tenace parti pris de M<sup>me</sup> Antoinette, existait comme auparavant. Mais il se sentait une arme nouvelle, maintenant, pour lutter contre la vieille dame. C'était son passé d'une année, passé de bravoure, de sacrifice, de conversion, qui effaçait l'autre disparu sous le pardon divin.

Sans le savoir, Ogier se faisait de précieuses alliées, en M<sup>me</sup> de Baillans et sa fille. Toutes deux l'étudiaient discrètement, et chaque jour renforçait leur sympathie pour lui. Le capitaine de Chancenay unissait aux allures de l'officier grand seigneur une parfaite simplicité. Il possédait en outre une âme généreuse, ardente, loyale, ainsi que put s'en convaincre M<sup>me</sup> Jarmans au cours des entretiens qu'elle s'arrangeait, parfois, pour avoir avec lui.

Son ami, le lieutenant Blavet, lui en fit un jour le plus vif éloge.

– Il n'y a pas de mots pour définir son héroïsme et son sang-froid !... Vibrant, avec cela, nous électrisant tous ! Ah ! l'admirable

officier !... Si bon pour ses hommes, aussi, quoique les tenant ferme, sans peine, d'ailleurs, car il s'était fait aimer d'eux tous. Il en a été récompensé, puisque c'est l'un d'eux qui l'a sauvé, au risque de sa vie.

Un autre jour, en causant avec M<sup>me</sup> Jarmans de l'hôpital d'Ursau qui faisait quelque peu parler de lui, dans la région, le lieutenant fit observer :

– Sans une direction très ferme, très intelligente, on ne peut tenir son personnel, recruté dans des milieux fort différents, au point de vue moral... Ainsi, Chancenay et moi nous avons passé quelque temps dans un hôpital auxiliaire des environs de Bordeaux, avant de venir ici. Ces dames étaient pour la plupart fort bien. Mais deux ou trois se montraient diablement coquettes.

Il ajouta en souriant :

– Surtout pour Chancenay. S'il avait voulu !... Mais il restait d'une politesse froide, indifférente... Il est étonnamment sérieux... étonnamment !

Tous ces renseignements, et d'autres qu'elle recueillait peu à peu, M<sup>me</sup> Jarmans se réservait de les faire connaître à M<sup>me</sup> de Prexeuil dès que le moment lui paraîtrait venu. Quant à elle, d'ores et déjà, elle se convainquait de ceci : aucun homme au monde n'était désormais plus digne qu'Ogier de Chancenay de « cette perle d'Elys », comme disait M<sup>me</sup> de Baillans.

La jeune fille, étant donnée l'indifférence affectée par M<sup>me</sup> de Prexeuil, précédemment, ne lui avait pas fait part de sa rencontre avec Ogier... Mais M<sup>me</sup> Antoinette devina sans peine qu'ils s'étaient revus, en remarquant plus de vivacité dans les mouvements d'Elys, et un rayonnement inaccoutumé dans son regard.

Comment sortir de ce pas difficile ? La vieille dame cherchait, et ne trouvait pas... Car, obstinée dans sa décision, elle n'admettait pas un seul instant la pensée d'une capitulation. Mais d'autre part, elle était fort anxieuse à l'idée que la guérison de sa petite-nièce, déjà si lente, pouvait être compromise par des émotions nouvelles.

Un jour, à M<sup>me</sup> de Baillans, elle demanda – et

c'était la première fois qu'elle lui reparlait du jeune officier :

– En a-t-il pour longtemps à demeurer ici, M. de Chancenay ?

– Oui, probablement. Son bras et deux autres de ses blessures ont encore besoin de pansements sérieux. Puis le major lui fait suivre un traitement électrique... Certainement, il sera ici encore au début de l'hiver.

Et sans paraître voir la mine consternée de sa cousine, M<sup>me</sup> de Baillans profita de l'occasion pour glisser un discret éloge du capitaine de Chancenay.

## 17

Septembre commençait, beau et chaud encore dans ce pays de Béarn. Ogier, très affaibli à la suite de ses blessures, reprenait rapidement des forces et entreprenait des promenades avec son ami Blavet. Ils allaient à travers champs et prairies, suivant d'un œil d'envie le vol du gibier à plume, le rapide passage d'un lièvre. Car ils étaient grands chasseurs, tous deux... Et Ogier disait :

– Après la guerre, vous viendrez me voir à Sarjac, Blavet, et vous me tuerez mon gibier, car moi, maintenant...

Le lieutenant ripostait :

– Oui, si j'en reviens !... Car une fois guéri, je repartirai là-bas. Le docteur m'a promis que dans un mois, je serai bon à servir de cible aux Boches.



– Moi, j’en aurai pour plus longtemps... Et avec ce maudit bras, on ne voudra pas me remettre à la tête de mes braves garçons.

Au cours de ces promenades, M. de Chancenay avait parfois l’ennui de rencontrer Sari. Celle-ci, comme il l’avait prévu, mettait tout en œuvre pour se trouver sous ses pas. Mais une hautaine froideur répondait à ses sourires, à ses regards d’admiration câline... Néanmoins, la tenace petite créature ne se décourageait pas. Elle écrivait à sa mère :

« Je n’ai jamais cessé de l’aimer, je l’aime de plus en plus ! Aussi ferai-je tout au monde pour vaincre son indifférence... T’ai-je dit qu’il paraissait fort changé, qu’il serait devenu catholique pratiquant, d’après ce que l’on raconte, et disposé à brûler ce qu’il avait adoré, c’est-à-dire son existence mondaine et sa vie de libre jouissance ? Mais, bah ! ce sont des idées qui lui passeront... En tout cas, inutile, pour mon compte, de jouer la dévotion, car il n’y croirait pas plus maintenant qu’autrefois. »

Ogier avait eu le plaisir, à deux reprises, de

faire une autre rencontre : celle d'Elys, qui accompagnait M<sup>me</sup> Jarmans et les petites filles. À peine les deux groupes s'arrêtaient-ils quelques minutes, prononçaient-ils quelques mots. Cela suffisait aux jeunes gens pour échanger un discret regard d'amour, dont ils emportaient la chaude douceur au fond de l'âme.

Ce regard d'Ogier, comme Elys l'aimait ! Il y avait en lui une force, une chaleur concentrée qui n'existaient pas dans celui du Chancenay d'avant la guerre. L'énergie, les nobles qualités en germe dans cette âme d'homme, et non développées par l'éducation, avaient magnifiquement jailli au milieu du danger, des privations, et sous l'influence de la responsabilité. Un être nouveau sortait de cette fournaise, et la transformation s'affirmait dans le regard, charmeur comme autrefois, mais différemment.

Pauvre M<sup>me</sup> Antoinette, comme vous l'aviez prévu, le capitaine de Chancenay, infirme, auréolé du prestige des héros, conservant dans ses yeux superbes le reflet des terribles heures vécues et des hautes pensées qui soulevaient son âme,

devenait plus que jamais le maître du jeune cœur déjà tout à lui.

Elle s'en rendait bien compte. Point n'était besoin qu'Elys lui apprît qu'elle avait vu le jeune officier ; elle le devinait aussitôt, quand sa petite-nièce rentrait. Ce lumineux regard dévoilait toutes les impressions de l'âme... Et la vieille dame, comprenant son impuissance, se laissait aller à un morne fatalisme, que coupaient parfois des accès de révolte secrète. Quoi, faudrait-il donc qu'elle cédât, qu'elle donnât sa petite Elys à ce Chancenay, dont M<sup>me</sup> de Baillans et Gabrielle semblaient si ridiculement entichées ?... Il était converti, prétendait-on... Savoir ! Son neveu Jacques n'avait-il pas feint aussi de devenir un petit saint, au moment de son mariage ?

L'orgueil, il faut le dire, entraînait pour une large part dans les sentiments d'hostilité de M<sup>me</sup> Antoinette à l'égard d'Ogier. La pensée d'une capitulation, du triomphe de cet homme à qui, autrefois, elle avait si énergiquement refusé sa petite-nièce, lui était fort dure, et elle l'éloignait de toutes ses forces.

Ses cousines, habilement, continuaient leur petit travail de préparation. Il fallait avancer avec précaution, étant donnée cette nature autoritaire, facilement partielle, parce que trop passionnée dans ses idées. Mais Gabrielle disait à sa mère :

– Son affection pour Elys la fera fléchir. Oui, c’est par là seulement que nous la tiendrons.

Un après-midi que la jeune femme n’avait pu sortir, Elys emmena Thérèse et Lucie pour une courte promenade dans les environs immédiats. Tandis que la petite Lucette donnait sagement la main à sa grande cousine, l’aînée, une turbulente fillette de six ans, exubérante de vie, courait de-ci de-là, suivie d’un jeune chien des Pyrénées aussi fou qu’elle. Elys essayait de la modérer. Mais l’enfant, claustrée les deux jours précédents à cause d’une pluie torrentielle et ininterrompue, semblait aujourd’hui un véritable petit cheval échappé.

Or, dans ses ébats, elle se prit le pied entre deux pierres et tomba en jetant un cri de douleur.

Quand Elys, l’aidant à se relever, voulut la mettre debout, elle cria de nouveau... Et en

enlevant bas et souliers, la jeune fille constata que la cheville enflait rapidement.

Il fallait aller chercher de l'aide au pavillon, car la fillette était trop lourde pour qu'elle la portât. Quel que fût son ennui de laisser là ces deux enfants, il n'existait pas d'autre alternative.

– Tu vas rester près de ta sœur, Lucette, recommanda-t-elle. Moi, je cours jusqu'à la maison et je ramènerai Mélanie, qui m'aidera à emporter Thérèse.

La fillette, fort peureuse, gémit :

– Oh ! cousine Elys, ne t'en va pas, je t'en prie !

– Mais il le faut, ma mignonne. Je ne serai pas longue, tu verras... Et d'ailleurs, tu n'as rien à craindre, ici.

Vivement la jeune fille s'engagea dans un sentier qui devait la mener plus directement au pavillon. Elle courait et faillit se heurter à deux officiers venant en sens inverse.

L'un d'eux s'écria, d'un ton inquiet :

– Que vous arrive-t-il, mademoiselle ?

Elle rougit, en reconnaissant M. de Chancenay qu'accompagnait le lieutenant Blavet.

– Ma petite cousine vient de se donner une entorse, et je vais chercher quelqu'un au pavillon pour m'aider à la porter.

– Eh bien, mais, nous nous offrons, mademoiselle !... N'est-ce pas, Blavet ?

– Certes, certes !

– Je ne voudrais pas vous donner cette peine...

Le lieutenant riposta galamment :

– Une peine, mademoiselle ?... Dites un plaisir ! Nous sommes trop heureux de pouvoir vous être utiles !

Ogier ajouta, en souriant :

– Vous verrez que mon seul bras peut servir encore à quelque chose. Conduisez-nous vers cette jeune personne, mademoiselle ; nous nous chargeons de la ramener au bercail.

Quelques instants plus tard, les deux officiers emportaient la fillette, ravie d'un aussi prompt secours. Elys les suivait avec Lucette. La jeune

filie était fort émue, et un peu inquiète. Cet après-midi, justement, M<sup>me</sup> de Prexeuil, qui allait mieux depuis quelques jours, s'était assise dans le jardin. Il allait falloir passer devant elle, pour porter Thérèse dans le pavillon... Quel accueil ferait-elle à M. de Chancenay ?

Tout d'abord, la vieille dame ne vit que Thérèse, dans les bras de ces officiers dont elle ne distinguait pas aussitôt les traits. Elle se leva, en dépit de la souffrance qu'elle éprouvait, et fit quelques pas au-devant d'eux en demandant avec anxiété :

– Qu'est-il arrivé ?

Le lieutenant Blavet répondit :

– Une simple foulure, madame... rien de grave, rassurez-vous !

Elle jeta un coup d'œil sur celui qui parlait, puis sur son compagnon. Un tressaillement parcourut son visage... Détournant les yeux du calme regard d'Ogier, elle dit, la voix légèrement agitée :

– Vraiment, messieurs, vous donner cette

peine !... Elys, appelle les bonnes...

– Il est inutile de déranger personne, madame. Nous allons porter l'enfant jusqu'à sa chambre, si vous le voulez bien.

– Comme il vous plaira, monsieur.

Déjà, Elys précédait les officiers vers l'entrée du pavillon... Quand ils eurent déposé Thérèse sur son lit, tous deux saluèrent la jeune fille, caressèrent la joue de l'enfant, puis redescendirent. Ils trouvèrent M<sup>me</sup> de Prexeuil qui les attendait pour les remercier. Au même instant arrivait M<sup>me</sup> de Baillans, fort étonnée en voyant M. de Chancenay face à face avec sa cousine. Elle se fit expliquer l'aventure, puis, sans écouter le refus discret des jeunes gens, voulut leur offrir le thé.

Au fond, elle exultait de l'incident, puisqu'il s'agissait d'une foulure sans gravité, ainsi qu'elle s'en était assurée en allant voir sa petite-fille dont Elys massait la cheville endolorie. M<sup>me</sup> de Prexeuil se trouvait ainsi obligée de revoir ce Chancenay détesté, de lui parler, de l'écouter. C'était déjà un grand pas de fait – un très grand



pas, car la nouvelle personnalité du jeune homme s'imposait vite à l'attention et à la sympathie.

M<sup>me</sup> Antoinette, en femme bien élevée, interrogea les deux officiers sur leurs blessures, et glissa dans l'entretien un discret éloge de leur bravoure. On n'aurait jamais dit, à la voir, qu'elle avait connu auparavant M. de Chancenay. Et celui-ci, de même, ne faisait aucune allusion à Gouxy. La conversation se maintenait sur des généralités. Mais là, comme ailleurs, Ogier montrait sa ferme intelligence, une haute conception du devoir, un vibrant patriotisme prêt à tous les sacrifices... Du coin de l'œil, M<sup>me</sup> de Baillans considérait sa cousine. Elle voyait le regard intéressé revenant sans cesse à la belle physionomie énergique et loyale, puis s'en détournant avec une sorte d'impatience... Allons, cela marchait bien, très bien !

Quand les officiers eurent pris congé, M<sup>me</sup> de Baillans déclara, d'un air enchanté :

– Ils sont charmants, ces jeunes gens !... charmants ! Qu'en dis-tu, Antoinette ?

– Mais oui, très bien...

Puis, après un court silence, M<sup>me</sup> Antoinette ajouta, d'un accent irrité :

– Je te soupçonne, Fabienne, de favoriser les visées de ce jeune homme et l'attachement qu'Elys lui porte.

M<sup>me</sup> de Baillans répondit nettement :

– Ma bonne amie, si j'admettais que tu refuses le comte de Chancenay tel qu'il était il y a deux ans, aujourd'hui je ne comprendrais pas que tu ne fusses heureuse et fière de donner Elys à l'homme de haute valeur qu'il est devenu.

M<sup>me</sup> de Prexeuil eut un léger ricanement :

– Oui, oui, je sais !... Cela ne l'empêchera pas de faire des frasques, dès que l'idée lui en passera par la tête.

Cette fois, M<sup>me</sup> de Baillans se fâcha presque.

– Ton parti pris est trop fort. Antoinette ! Je ne puis discuter avec toi, puisque jamais M. de Chancenay ne trouvera grâce devant ton obstination.

Et elle s'en alla retrouver Elys, en laissant M<sup>me</sup> de Prexeuil à ses réflexions, ce qui était, pensait-

elle, le meilleur moyen avec cet esprit orgueilleux, buté dans sa crainte et sa rancune.

Les deux officiers, eux, s'en revenaient sans hâte vers la villa. Ogier, tout absorbé dans le souvenir des chers yeux violets revus aujourd'hui, laissait parler son compagnon. Celui-ci, après avoir noté le grand air de M<sup>me</sup> Antoinette et son intelligence, se mit à exalter la beauté de M<sup>lle</sup> de Valromée...

– Une merveille !... Quel charme dans cette physionomie !... Ah ! si je n'étais pas un simple roturier, je me mettrais vite sur les rangs de ses prétendants !... Mais je n'oserais...

– Non, c'est inutile, mon ami. Le cœur de M<sup>lle</sup> de Valromée n'est plus libre, depuis deux ans.

– Ah ! bah !

Le lieutenant regardait Ogier avec étonnement.

– Comment le savez-vous, Chancenay ?

– Parce que c'est moi qu'elle aime.

– Vous ?... vous... ? Alors vous la connaissiez avant ?...

– Oui... Voici notre histoire en deux mots. M<sup>me</sup> de Prexeuil m’a refusé la main de sa petite-nièce, parce que – non sans raison d’ailleurs, je le reconnais – elle me jugeait trop mauvais diable pour faire le bonheur de cette enfant. Depuis lors, nous ne nous étions pas revus.

– Ah ! bon, bon !... Vous faites bien de me prévenir, Chancenay, car il est inutile que je laisse courir mon imagination... et se prendre mon cœur.

– Je n’ai pas besoin de vous recommander le secret au sujet de cette confidence ?

– Certes non !... Mais maintenant, elle n’aura plus de motif pour maintenir son refus, cette tante sévère ?

– En effet... Mais moi, je ne puis renouveler ma demande, car je n’oublie pas que je suis infirme...

– Oh ! un infirme comme vous !... D’ailleurs, puisque M<sup>lle</sup> de Valromée vous aime... Mais enfin, je comprends très bien votre scrupule ; il faudrait que la jeune fille, elle-même, vous fit

comprendre que son intention n'a pas changé.

– Mais c'est que, précisément, elle non plus ne le peut pas, car elle a promis à sa grand-tante de ne jamais se marier.

– Ah ! par exemple !

– Vous voyez donc, mon cher, que seule, M<sup>me</sup> de Prexeuil peut dénouer la situation.

– Oui... Mais le voudra-t-elle ?

– Je ne sais... Elle est d'un caractère orgueilleux, obstiné... Cependant, j'ai confiance que Dieu m'accordera ce grand bonheur.

– Que vous méritez bien ! ajouta chaleureusement Blavet, dont le cœur généreux n'était effleuré d'aucune jalousie.

M. de Chancenay n'avait jamais parlé à M<sup>me</sup> de Baillans et à M<sup>me</sup> Jarmans de ses sentiments pour Elys, ni du refus opposé jadis à sa demande. Ce fut Gabrielle qui, un jour, y fit allusion. Il lui opposa les mêmes objections qu'à son ami, en ajoutant :

– Quoi qu'il arrive, M<sup>lle</sup> de Valromée demeurera toujours mon unique amour.

– Eh bien, monsieur, gardez beaucoup d'espoir au sujet d'un changement dans les idées de notre autoritaire cousine. Ma mère et moi y travaillons depuis quelque temps, car, je vous le dis en toute simplicité, notre sympathie pour vous, la grande estime que nous avons pour votre caractère nous font considérer ce mariage comme très désirable pour notre chère petite Elys.

Ogier dit avec émotion :

– Quoi, madame, j'avais donc de si bonnes alliées sans m'en douter ? Combien je vous suis reconnaissant !... Ainsi, vous pensez que M<sup>me</sup> de Prexeuil pourrait quelque jour revenir sur sa décision ?

– J'en suis à peu près certaine. Ce sera dur, très dur pour elle, mais elle le fera, dans la crainte de voir la santé d'Elys en souffrir... Naturellement, il vous faudra de la patience ! Nous n'arriverons pas à ce résultat en un jour ! Mais vous n'êtes pas près de quitter la villa, et notre cousine, pour différentes raisons, se trouve dans l'obligation de passer l'hiver ici. Nous n'avons donc pas à précipiter les choses... Et

peut-être M<sup>me</sup> de Prexeuil se décidera-t-elle à céder plus tôt que nous ne le supposons. Ayez confiance, monsieur, et ne doutez pas que votre glorieuse infirmité soit au contraire un motif qui vous attire la sympathie de ma cousine, très ardente Française, sous ses dehors froids, très admiratrice de la bravoure héroïque.

## 18

De fait, M<sup>me</sup> Antoinette se voyait peu à peu acculée à cette perspective désagréable pour son amour-propre : délier sa petite-nièce de la promesse qu'elle lui avait presque imposée.

Depuis l'incident du pied foulé, Thérèse et Lucette étaient devenues les grandes amies du capitaine de Chancenay et du lieutenant Blavet. Quand les deux officiers s'asseyaient dans le parc, ils voyaient souvent accourir vers eux les petites filles, qui les amusaient par leur babillage. Lucette, plus douce, plus caressante que son aînée, grimpait sur les genoux d'Ogier, « et puis, cousine Elys, nous parlons de toi », disait-elle au retour à la jeune fille.

Elys rougissait, et M<sup>me</sup> de Prexeuil, qui entendait cela, serrait un peu les lèvres.

Gabrielle Jarmans, un jour, amena les deux amis au pavillon pour leur montrer un curieux



coffret du seizième siècle, chef-d'œuvre de ciselure, précieusement conservé dans la famille. Puis elle fit servir le thé. Cette fois, Elys était là, délicieusement jolie dans une robe blanche toute simple qu'elle s'était confectionnée elle-même. Et M<sup>me</sup> Antoinette dut accueillir encore ce terrible Chancenay, plus séduisant que jamais, il fallait bien le constater. Elle le fit d'ailleurs sans mauvaise grâce visible... Et ce fut avec un intérêt très évident qu'elle écouta le jeune officier parler de ses hommes, du bien qu'il était si facile de leur faire, des lueurs de beauté morale qu'il avait parfois découvertes sous de rudes enveloppes.

– C'est un apostolat magnifique, pour qui sait le comprendre... Et c'est une joie aussi, je puis l'affirmer.

M<sup>me</sup> Antoinette demanda :

– Cet apostolat, vous l'avez exercé, monsieur ?

Il répondit simplement.

– J'ai fait du moins ce que je pouvais.

M<sup>me</sup> Antoinette considéra un moment la belle

physionomie loyale et ferme, puis se renferma dans le silence, tandis que la conversation continuait autour d'elle.

Quand les jeunes gens se furent retirés, M<sup>me</sup> Jarmans fit observer, tout en rattachant le nœud bleu qui retenait les cheveux de Lucette :

– Il est très intéressant à entendre, M. de Chancenay.

M<sup>me</sup> de Prexeuil approuva :

– Oui, très intéressant... On ne peut nier qu'il soit d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire. Quant à ses idées – s'il est sincère, – elles paraissent excellentes.

Elys, en entendant cela, eut un joyeux battement de cœur.

Enfin, sa grand-tante rendait quelque peu justice à Ogier !... Mais comment aurait-elle pu résister à la superbe loyauté de cette âme d'homme qui éclatait dans le regard sans ombre ?

En se retrouvant un peu plus tard seule avec Gabrielle Jarmans, M<sup>me</sup> Antoinette dit d'un ton contraint :

– Puisque ta mère et toi êtes d’avis qu’Elys doit se marier, j’aime autant que ce soit décidé tout de suite... Mais M. de Chancenay désire-t-il toujours ?...

– Certes ! Mais par un sentiment de délicatesse, il ne renouvellera pas sa demande, à cause de son infirmité.

– C’est elle, pourtant, qui m’amène à céder si vite. Puisqu’il n’a pas marchandé le sacrifice de sa vie, pour la patrie, puisqu’il a été un des héroïques défenseurs des femmes, vieillards et enfants et de nos foyers menacés, je ne me reconnais plus le droit de lui refuser ma petite Elys, qui fera son bonheur.

Gabrielle saisit la main de la vieille dame et la serra longuement.

– Ah ! ma cousine, je savais bien que vous ne seriez pas toujours inexorable !... Et il la rendra heureuse, votre Elys, vous verrez !

– Maintenant, c’est possible... Il n’a plus le même regard... On sent qu’il a souffert, qu’il a réfléchi, qu’il s’est formé à une vie très haute...

M<sup>me</sup> Antoinette se tut un moment, puis ajouta :

– Tu lui diras que je l’autorise à venir demander à Elys si elle est toujours dans les mêmes dispositions, à son égard.

– Demain, ma cousine ?

– Oui, demain, s’il le veut... Mais préviens-le qu’elle est presque pauvre, qu’il m’est impossible, du moins pour le moment, de lui constituer même une petite dot.

– Oh ! je ne crois pas qu’il se soucie de cela, chère cousine !

Dès le soir même, M<sup>me</sup> Jarmans informait M. de Chancenay de l’heureuse nouvelle, qui lui causa un très vif étonnement.

– Je ne m’attendais pas à un aussi prompt résultat !

– Moi non plus, je vous l’avoue... quoique ces revirements soient assez naturels aux caractères de ce genre, sincères en leurs injustices mêmes, et qui, une fois leurs yeux ouverts, ne peuvent résister longtemps aux invites de leur conscience.

Puis, en souriant, Gabrielle ajouta :

– Je crois, d’ailleurs, capitaine, que vous avez fait sa conquête... Et ce n’était pas chose facile, je vous assure !

Il riposta gaiement :

– Oh ! je le sais par expérience !... L’accueil dont je fus l’objet à Prexeuil compte parmi les plus désagréables souvenirs de ma vie.

Dans l’après-midi du lendemain, Ogier, vers deux heures, arrivait au pavillon. Il fut introduit dans le salon où l’attendaient M<sup>me</sup> de Prexeuil et sa petite nièce. Tandis qu’il s’inclinait devant elles, la vieille dame dit avec sa dignité froide, tempérée d’émotion :

– Il paraît, capitaine, que vous ne considérez pas qu’une gloire nouvelle a été ajoutée par vous à votre nom, et qu’une femme puisse être fière entre toutes de le porter ?

– Madame !... Je ne puis oublier que je suis désormais un infirme...

Elys, d’un mouvement plein d’élan, s’avança, les yeux brillants, la main tendue...

– Ma tante dit bien, monsieur ! Je serai trop

heureuse et trop fière d'être unie à cet infirme glorieux !

Ogier saisit la petite main et y appuya longuement ses lèvres en murmurant :

– Oh ! Elys !... Elys !

Ce fut tout ce qu'il put dire au premier moment. Pendant un instant, les deux jeunes gens se regardèrent avec une ardente joie... Et M<sup>me</sup> Antoinette sentait l'émotion la serrer à la gorge, quoiqu'elle essayât de se raidir pour conserver une contenance impassible.

Ogier, sans quitter la main tremblante qui s'abandonnait dans la sienne, dit en souriant :

– Vous avez donc un peu plus confiance en moi, maintenant, madame, puisque vous acceptez de me donner votre précieux trésor ?

– Oui, je veux espérer... je crois que vous serez digne d'elle, à l'avenir.

– Je vous le promets, sur mon honneur de gentilhomme et de soldat. Un abîme s'est creusé entre le Chancenay que j'étais alors et celui que je suis devenu. Certes, dès ce moment-là, j'étais

fort disposé à rendre ma chère Elys aussi heureuse que possible. Mais je reconnais que mon existence de mondain et d'oisif pouvait raisonnablement vous inspirer quelque défiance. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, car j'ai pris conscience de toutes mes responsabilités, j'ai compris ce que devait être la vie, après avoir vu la mort faucher autour de moi et menacer à tout instant de m'enlever de ce monde.

En rentrant à la villa Blanche, après avoir passé une heure au pavillon, M. de Chancenay téléphona à sa grand-mère :

– Venez, je vous prie, demain, pour une démarche importante.

M<sup>me</sup> de Chancenay s'informa :

– Quelle démarche, mon cher enfant ?

– Une demande en mariage.

– Une... demande ?... Pour toi ?

– Oui... M<sup>lle</sup> de Valromée... Vous vous souvenez ?

– Cette jeune fille si jolie, que nous avons rencontrée ?

– C’est cela.

– Vraiment !... Est-ce possible ?... Mais elle est sans fortune, je crois ?

Ogier retint une exclamation d’impatience. Voilà qui était trop fort !... Il riposta :

– Eh bien, tant mieux ! J’en ai assez pour deux... et même pour avoir une douzaine d’enfants.

– Douze !... Enfin, tu plaisantes !... Oui, je viendrai demain... si tu tiens à ce mariage ?

– Je le crois, que j’y tiens !... Bonsoir, grand-mère !... Ah ! s’il vous plaît, apportez-moi donc quelques fleurs des serres de Sarjac... des fleurs blanches, naturellement, puisque c’est pour offrir à ma fiancée.

– Entendu !... Mais tu m’étonnes...

Ici, la communication fut coupée. Ogier, peu désireux de continuer la conversation, rentra chez lui, en songeant avec irritation :

« Il semble qu’on n’en ait jamais assez, de cet argent ! Si on n’épouse pas une fortune à peu près égale à la sienne, les gens vous regardent comme



un phénomène... Ah ! bien, par exemple, si ma grand-mère me croyait dans ces idées-là, elle s'est trompée du tout au tout ! »

\*

Le lendemain, dimanche, les habitantes du pavillon, en sortant de la messe, s'entretenaient un moment avec M. de Chancenay et le lieutenant Blavet. Elys et Ogier échangeaient quelques mots à mi-voix, avec un chaud regard d'amour. Juste à ce moment, deux infirmières passaient, que, tout occupés d'eux-mêmes, ils ne virent pas. L'une d'elles les enveloppa d'un rapide coup d'œil, et surprit ce regard. Un tressaillement courut sur son fin visage, une lueur passa dans ses yeux gris... Sa compagne fit observer :

– Comme il est bien, ce capitaine de Chancenay !... Et la jeune fille avec laquelle il cause est ravissante !

Sari dit brièvement :

– En effet.

Puis, après un court silence, elle demanda :

– Savez-vous qui elle est ?

– Probablement une des parentes qu’héberge M<sup>me</sup> de Baillans... Je ne suis pas très au courant... Mais il me semble avoir entendu M<sup>lle</sup> Robin parler d’une jeune fille très jolie...

M<sup>lle</sup> Doucza rentra à l’hôpital dans un état d’irritation qu’elle avait peine à ne pas manifester au-dehors. En passant, elle informa la directrice qu’ayant la migraine, elle priait qu’on ne comptât pas sur elle ce matin pour les soins à donner... M<sup>me</sup> Bignard répondit : « Bien, bien, ma chère », sans s’étonner aucunement. Sari Doucza était cotée comme une infirmière fantaisiste, qui choisissait la besogne selon ses goûts ou son caprice, sans le moindre souci de rendre réellement service. Il lui suffisait de se faire faire la cour et de poser dans le costume d’infirmière qu’elle savait lui être fort seyant... Mais comme l’avait dit naguère M<sup>me</sup> Salbert à Gabrielle Jarmans et à Elys, d’occultes influences la protégeaient, de telle sorte que M<sup>me</sup> Bignard n’osait lui faire poliment comprendre l’inutilité

de sa présence ici.

Dans sa chambre, la jeune personne s'assit un moment, les sourcils froncés, les lèvres serrées. Elle pensait : « Qu'est-ce que cette jeune fille ?... Une fiancée, peut-être ?... Ils se regardaient fort amoureusement... Ah ! je comprends pourquoi il ne veut pas s'occuper de moi ! »

Et Sari crispait les poings, tandis qu'une lueur mauvaise passait dans son regard.

Pour calmer ses nerfs surexcités par cet incident, elle quitta l'hôpital et s'en alla errer dans la campagne, qu'on trouvait aussitôt après avoir dépassé la principale rue d'Ursau. Chemin faisant, elle lut une lettre de sa mère arrivée ce matin même... M<sup>me</sup> Doucza disait :

« Viens donc me retrouver à Biarritz, mon cœur. J'aimerais beaucoup mieux te savoir près de moi en ce moment, tu sais pour quelles raisons. Il peut m'être difficile, ou même impossible de te téléphoner ou télégraphier, en cas d'alerte... Ceci ne veut pas dire que j'aie aucune crainte, car au contraire tout marche à merveille – presque trop bien, dirais-je, si j'étais

superstitieuse. Je viens de réussir une affaire qui m'a valu des félicitations venant de très haut, transmises par notre ami B... toujours installé à Saint-Sébastien. Je continue de l'aller voir tous les quinze jours environ, pour prendre les instructions nécessaires à nos affaires, qui vont « très bien », je le répète.

« C'est donc par excès de prudence que je souhaiterais t'avoir près de moi. Mais je ne compte plus guère que tu répondes à ce désir, maintenant que M. de Chancenay se trouve là-bas. Je connais trop bien ma tenace petite Sari pour ne pas me douter qu'elle fera tout son possible afin d'attirer l'attention de ce beau capitaine et de s'en faire aimer. Ceci, d'ailleurs, ne me déplairait pas, car il pourrait nous être utile. Mais je crains que tu n'aies beaucoup de peine à parvenir au but, surtout si, comme tu le dis, M. de Chancenay s'est converti. »

Sari, quand elle eut terminé cette lecture, déchira les feuillets en très menus morceaux qu'elle éparpilla sur l'herbe, autour d'elle, tout en continuant de marcher.

Puis, levant les épaules, elle murmura d'un ton rageur :

– Je le sais bien, que ce sera difficile !... Et maintenant surtout, avec ce que je soupçonne !

Elle suivait un étroit sentier, au bord d'un talus gazonné dévalant par une pente douce vers le gave d'un beau vert étincelant, qui s'en allait en bouillonnant un peu au passage de grosses roches plates, blanchies et polies à l'incessant contact de cette eau courante. Des arbres penchaient vers l'onde fuyante leurs branches dont un vent léger soulevait les feuillages... Et Sari, tout à coup, s'immobilisa, un éclair de joie dans les yeux...

Sur la berge gazonnée, un officier se tenait assis, un livre à la main. D'un coup d'œil, M<sup>lle</sup> Doucza l'avait reconnu. Avec une souplesse de chèvre, elle bondit sur le talus, qu'elle descendit en quelques secondes, et se trouva près d'Ogier avant qu'il eût pu faire un mouvement.

– Eh bien, on ne s'occupe plus de cette petite Sari, qu'on trouvait si gentille autrefois ?

Elle se laissait tomber sur l'herbe et penchait

vers Ogier sa tête rousse, avec le plus tendre des regards.

Mais l'officier, l'écartant avec un geste d'impatience irritée, se mit debout, très vivement, et abaissa vers elle son regard dédaigneux, en ripostant :

– Veuillez m'épargner les rappels d'un temps qui est fort loin, de toutes façons. Oubliez que vous m'avez connu, ce sera le mieux, car moi, je ne me souviens plus de vous.

Et, tournant les talons, le jeune homme s'éloigna.

Mais Sari se leva brusquement, et le rejoignit en courant.

– Ogier, ne me dites pas de ces méchancetés ! Laissez-moi parler, au moins !

Il se détourna, en la couvrant d'un regard hautain.

– Vous ne comprenez donc pas, mademoiselle, ce qu'une telle insistance a de ridicule et d'humiliant, de votre part ? Je regrette d'être obligé de vous le faire entendre.

Et, de nouveau, il s'éloigna.

Cette fois, Sari demeura immobile. Son visage se contractait sous l'afflux de la colère. Car elle avait vu trop d'indifférence méprisante dans le regard d'Ogier pour conserver le moindre espoir qu'il pût un jour s'intéresser encore à elle.

Mais une irritation haineuse gonflait son cœur. Elle tendit le poing vers l'officier, en murmurant :

– Il faudra bien que je trouve le moyen de vous faire payer cela, monsieur de Chancenay !... Et d'abord, sachons ce qu'il en est de la jeune personne qui causait avec lui ce matin.

## 19

Dans l'après-midi de ce même jour, M<sup>me</sup> de Chancenay vint adresser à M<sup>me</sup> de Prexeuil la demande en mariage. De bonne grâce, elle avait convenu qu'Ogier trouverait difficilement une femme plus charmante, et qu'après tout, il pouvait bien se passer la fantaisie d'épouser une jeune fille pauvre.

– Mais enfin, de moi-même, je n'aurais jamais eu cette idée pour toi, mon cher enfant, conclut-elle.

M<sup>me</sup> de Prexeuil, avec son grand air, lui parut une vieille dame très décorative. Étant donné leur caractère respectif, il ne pouvait y avoir sympathie entre elles. Néanmoins, M<sup>me</sup> de Chancenay se montra fort aimable, et M<sup>me</sup> Antoinette fut suffisamment affable pour que la petite réunion au pavillon eût bientôt un caractère de cordialité. Quant aux fiancés, retirés au bout



de quelques instants un peu à l'écart, ils causaient à mi-voix, rappelant comment ils s'étaient connus, comment ils s'étaient aimés, presque dès le premier regard.

– Oui, quand je vous ai vue, près du cercueil de ma cousine de Valheuil, et que nos regards se sont croisés un instant, je n'ai plus eu qu'un désir : celui de vous revoir, Elys.

Elle avoua en rougissant :

– Et moi, j'ai pensé à vous souvent, dès ce moment-là.

Longuement, Ogier lui baisa la main. Puis il considéra un moment le charmant visage un peu amaigri, et demanda d'un ton de tendre intérêt :

– Ce sont les douloureux événements de cette dernière année qui vous ont tourmentée, fatiguée ?

– Oui... mais je l'étais déjà un peu avant. Je souffrais...

Elle rougit plus fort. Mais Ogier avait compris.

En se penchant vers elle, il murmura d'une

voix que l'émotion faisait trembler :

– Serait-ce un peu à cause de moi, Elys ?... à cause du refus de M<sup>me</sup> de Prexeuil ?

Elle fit oui de la tête.

Ogier, se penchant davantage, effleura d'un baiser les doux cheveux aux reflets de soie.

– Pauvre petite chérie !... Mais maintenant, vous allez vous remettre bien vite, puisque nous voilà réunis, et fiancés. Nous nous marierons dans un mois ou six semaines, et je vous emmènerai à Sarjac... À moins que vous n'aimiez mieux le Pré-Béni ?

– Oh ! oui, le Pré-Béni ! C'est une bien bonne idée !... La maison de cette chère vieille amie, où vous m'avez demandé d'être votre femme...

– Où je vous ai dit que je vous aimais.

Ils eurent un long regard de chaude tendresse... Puis Elys reprit après un moment de silence :

– Ce sont mes pauvres tantes, qui vont se trouver seules... Tante Antoinette vieillit beaucoup, depuis ses crises de rhumatismes.

– Nous nous arrangerons pour nous trouver souvent près d’elles, je vous le promets. Il est probable que maintenant, on me jugera trop infirme pour m’utiliser comme officier ; je me trouverai donc libre, une fois ma convalescence finie et la réforme prononcée. Primitivement, je devais rester à la villa Blanche plusieurs mois encore ; mais la guérison s’achève beaucoup plus vite qu’on ne le pensait. Donc, j’aurai certainement un congé, à l’occasion de mon mariage, et ensuite je passerai devant la commission de réforme, qui statuera sur mon sort.

Après un court silence, il ajouta, une flamme dans le regard :

– J’aurais pourtant voulu continuer de servir mon pays !

– Vous l’avez magnifiquement servi déjà, Ogier ! Maintenant, vous le ferez d’autre manière, voilà tout.

– Oui, ma chère Elys, car je ne serai plus l’être inutile d’autrefois, soyez-en sûre !... Et j’ai vu de près combien, cependant, il y a une belle mission

à remplir – belle et difficile – près de ces hommes au cerveau fruste, aux idées faussées, mais dont l'âme contient encore de bonnes vertus familiales et quelque reflet de la religion qu'on leur enseigna, pour certains, ou, chez d'autres, un désir latent, instinctif, de quelque chose de plus haut, de plus consolant que le hasard, le destin, le néant et autres coquilles creuses de ce genre.

Cette promesse d'Ogier, au sujet de ses tantes, enlevait à Elys un gros souci. L'avant-veille, après que M<sup>me</sup> Antoinette était venue lui demander : « Serais-tu disposée à épouser M. de Chancenay infirme ? » et que, stupéfaite et tremblante d'une joie encore incrédule, elle avait répondu spontanément : « Oh ! oui, plus que jamais ! » une objection s'était présentée aussitôt à son esprit, et elle l'avait formulée tout haut :

– Mais, ma tante, si je me marie, je devrai vous quitter ?

– Sans doute. Mais que ceci ne t'inquiète pas. Nous nous arrangerons toutes deux, Bathilde et moi. Tu demanderas à ton mari de t'amener quelquefois près de nous... Et puis, c'est la vie,

enfant. Les jeunes s'en vont, les vieux restent seuls. Et moi, je ne suis pas dans les plus malheureuses, puisque j'ai Bathilde, qui est encore jeune et bien portante. Donc, accepte sans aucune inquiétude à ce sujet, Elys.

Mais la jeune fille, sous la tranquillité affectée de l'accent et de la physionomie, avait senti la peine profonde que cette séparation en perspective causait à sa grand-tante.

Aussi, dès qu'elle se retrouva seule avec elle, s'empressa-t-elle de lui apprendre la promesse de M. de Chancenay.

M<sup>me</sup> Antoinette déclara :

– C'est fort bien de sa part, et d'autant plus qu'il n'a pas dû garder un trop bon souvenir de moi... Je lui crois, une autre nature fort loyale, très élevée, incapable de longues rancunes et sachant comprendre le sentiment qui me faisait agir, quand je lui refusais ma petite Elys.

Ces paroles valaient cher, dans la bouche de M<sup>me</sup> Antoinette, orgueilleuse, mais sincère. Elles prouvaient quel revirement s'était produit chez la

vieille dame, à l'égard d'Ogier de Chancenay.

\*

Les fiançailles du capitaine de Chancenay et d'Elys de Valromée furent connues dès le lendemain à Ursau. Et comme dans toute petite ville qui se respecte, ce fut un intarissable sujet de bavardages, de considérations sans fin, de renseignements donnés par des personnes « bien au courant » sur la famille des fiancés, sur leur fortune et leurs goûts. À la fin de la journée, Ogier se trouvait nanti d'une colossale richesse à peine un peu inférieure à celle d'un milliardaire américain, tandis qu'Elys n'était qu'une jeune fille sans un sou vaillant, complètement à la charge de ses cousines du pavillon.

Comme, à ce moment-là, il y avait peu de pensionnaires à l'hôpital, ces dames, passablement désœuvrées, parlèrent aussi de la nouvelle. Et c'est ainsi que M<sup>lle</sup> Doucza l'apprit dès le jour même.

Elle pensa : « Je m'en doutais. » Et sa colère de l'avant-veille, non calmée, monta de plusieurs degrés encore.

Retirée dans sa chambre, elle ouvrit un coffret et en retira une enveloppe. Elle contenait trois lettres – des lettres d'Ogier, qu'il avait autrefois adressées à Sari Doucza. Écrites sur un ton léger, spirituel, habituel au jeune homme dans sa correspondance, elles ne contenaient rien de très tendre, ni de très passionné. Mais elles témoignaient suffisamment que M<sup>lle</sup> Doucza n'avait pas toujours été une étrangère pour lui.

Sari les relut, puis, un mauvais sourire aux lèvres, les mit dans une autre enveloppe, sur laquelle, de sa petite écriture aiguë, elle inscrivit cette suscription :

*Mademoiselle Elys de Valromée*  
*Au pavillon de la villa Blanche.*

Après quoi, ayant cacheté cette enveloppe, elle sortit pour la mettre à la poste.

M<sup>lle</sup> Bignard, au passage, l'arrêta en lui tendant une dépêche.

– On vient de l'apporter pour vous, mademoiselle.

Sari pensa, un peu inquiète aussitôt : « Bon, qu'est-ce qu'il y a ?... Pourvu qu'il ne nous arrive pas quelque chose d'ennuyeux ! »

Et, chemin faisant, elle l'ouvrit.

« Ton oncle te demande. Va le rejoindre à Saint-Sébastien.

« Dupont. »

Ce télégramme en apparence peu inquiétant devait avoir pour Sari un sens terrible, car elle pâlit, et le papier bleu trembla un moment dans sa main.

Rapidement, elle alla jeter l'enveloppe dans la boîte, puis revint à l'hôpital. Elle expliqua, d'une voix légèrement changée :

– Ma mère me fait savoir qu'un de nos oncles,



arrivé ces jours-ci à Saint-Sébastien, un peu souffrant, désire m'avoir pendant quelques jours près de lui. Je vais donc partir par le premier train... Trois heures vingt, je crois ?

– Oui, c'est cela... Emportez-vous votre malle, chère mademoiselle ?

– Non, simplement une valise. Ce sera suffisant, car je ne compte pas rester longtemps. Dès que mon oncle ira mieux, je viendrai reprendre mon poste ici.

Hâtivement, Sari alla préparer sa valise. Elle n'avait pas en ce moment les mouvements très sûrs, et sa physionomie, maintenant qu'elle n'était plus observée, prenait une expression d'angoisse.

– Pourvu qu'il soit temps encore ! murmurait-elle. Pourvu qu'on ne m'ait pas signalée !

Avant de partir, elle brûla soigneusement quelques papiers couverts de notes, et en dispersa les cendres au-dehors.

Puis elle alla dire un rapide au revoir aux dames Bignard, à quelques infirmières, et monta

dans l'omnibus qui allait la conduire à la gare.

Quand elle fut sur le quai, en attendant le train, elle essaya de calmer sa nervosité. Mais la présence de deux gendarmes semblait lui être particulièrement désagréable, car elle se tenait du côté opposé à celui où ils se trouvaient, et leur tournait le dos.

Enfin, le train arriva. Sari monta dans un compartiment de seconde qui était vide et s'y installa, tout au bout, afin d'éviter que quelqu'un de connaissance l'aperçût et vînt l'y rejoindre. Dans l'état d'inquiétude qui était le sien, entretenir une conversation lui aurait semblé chose impossible.

Au bout de dix minutes, le train se remit en marche, et Sari poussa un soupir de soulagement... Mais elle pensait en même temps : « Ce n'est pas fini... Jusqu'à la frontière, j'ai à craindre... »

La voie, en quittant la gare d'Ursau, longeait des vergers et des prés. Puis, surélevée sur un remblai, elle dominait un peu des jardins et le petit parc de la villa Blanche. On apercevait,

entre les arbres, les murs de briques du pavillon... Puis, sur un banc, assis, la main dans la main, un officier en tenue bleu pâle et une jeune fille en robe blanche...

Ce fut une brève vision. Mais Sari les avait reconnus. En se rejetant au coin du compartiment, elle dit tout bas, un éclair de haine dans les yeux :

– Demain, elle aura les lettres. Comme cela, elle verra que son bel Ogier n'a pas toujours été le petit saint qu'il paraît aujourd'hui.

\*

Or, M<sup>lle</sup> Doucza ignorait ceci : Elys de Valromée, bien qu'ayant vingt ans, avait conservé l'habitude, fort désuète maintenant, de ne jamais décacheter une lettre à elle adressée sans l'avoir préalablement soumise à une de ses tantes.

Ce fut donc M<sup>me</sup> de Prexeuil qui ouvrit l'enveloppe, qui sortit les lettres, qui les lut, avec

un froncement de sourcils. Après quoi, elle les mit dans sa poche, en disant à la jeune fille :

– Il y a erreur. Ce n’était pas pour toi.

Dans l’après-midi, profitant d’un moment où Elys se trouvait éloignée, M<sup>me</sup> Antoinette dit à Ogier :

– J’ai reçu quelque chose, ce matin.

Et elle lui tendit les lettres en ajoutant :

– Elles étaient adressées à Elys.

M. de Chancenay les prit, y jeta un coup d’œil et dit sourdement :

– Ah ! la misérable !... Elle a osé !... À Elys !

– Ma petite-nièce ne les a pas vues, car c’est moi qui ai décacheté l’enveloppe... Mais comment sont-elles envoyées d’Ursau ?

– La personne à qui je les ai écrites, autrefois, est en ce moment infirmière à l’hôpital. C’est une étrangère, M<sup>lle</sup> Doucza. Elle a imaginé de se venger de la complète indifférence par laquelle je répons aux avances qu’elle me fait, depuis que je suis ici, et de la manière dont je lui ai donné à

entendre, l'autre jour, que toutes les tentatives de ce genre étaient inutiles et ridicules... Mais ces lettres, madame, sont du passé – un passé très lointain, car depuis lors, toute une vie nouvelle s'est formée chez moi. Je reconnais mes torts d'autrefois, en toute loyauté, je les regrette de toute mon âme, et je vous demande de ne pas prendre en considération ces misérables feuilles, écrites en des jours d'erreur.

– C'est bien ce que je fais, mon enfant.

Et prenant les lettres d'entre les mains du jeune homme, elle les déchira en ajoutant :

– J'ai confiance en vous, maintenant.

Il dit avec une reconnaissance émue :

– Oh ! madame, combien je vous en remercie !

M<sup>me</sup> Antoinette lui tendit sa main. Et comme il la serrait en s'inclinant respectueusement, elle dit avec un de ces rares sourires qui adoucissaient tant sa physionomie :

– Je vous autorise à la baiser, mon futur neveu, en signe de complet accord entre les adversaires que nous étions hier.

Une dizaine de jours plus tard, une des automobiles de Sarjac emmenait vers la vieille demeure patrimoniale des Chancenay M<sup>me</sup> de Prexeuil, Elys et Ogier. Celui-ci voulait faire connaître à sa fiancée leur futur logis. En sa compagnie, elle visita les pièces superbes, décorées avec un luxe aristocratique, les jardins et le parc traversé par un gave bondissant. Elys disait : « Que c'est beau, que c'est beau !... » Et Ogier lui confiait ses projets, bien différents de ceux qu'aurait pu faire le Chancenay d'autrefois. Tous deux s'occuperaient des déshérités de la vie, se pencheraient vers les misères qu'un peu d'or et beaucoup de bonté peuvent rendre moins amères. Le champ ne leur manquerait pas, pour ces semailles de la charité, car le fléau terrible laisserait après lui tant de ruines, de détresses morales et physiques, d'inconsolables douleurs !

En rentrant au château, les fiancés y trouvèrent, s'entretenant avec M<sup>me</sup> de Chancenay et M<sup>me</sup> de Prexeuil, un des plus proches voisins de Sarjac, important industriel du pays, venu pour rendre visite à la châtelaine. Après qu'il eut été présenté à Elys, M<sup>me</sup> de Chancenay s'écria, tandis que s'asseyaient la jeune fille et les deux hommes :

– Sais-tu, Ogier, ce que vient de m'apprendre M. Varzeil ?... Pardeuil a failli être compromis dans une affaire d'espionnage, tout dernièrement.

– Ah ! bah !... Et comment cela ?

M. Varzeil expliqua :

– C'est une histoire qu'on a étouffée, parce que certains personnages connus se seraient vus convaincus pour le moins d'imprudences coupables, de par l'indulgente protection dont ils ont couvert ces étrangères... Car ce sont des femmes, la mère et la fille...

Ogier dit vivement :

– Les dames Doucza, peut-être ?

– Précisément !... Vous les connaissez ?

– Mais oui, je les ai connues. Bien que peu recommandables, elles se faufilaient partout. J’ai trouvé la fille installée dans l’intimité de ma tante de Challanges et de ma cousine Paule, qui en étaient complètement férues. Elle s’occupait de bonnes œuvres, feignant même la dévotion, je crois. Et ma tante a été quelque peu mortifiée, elle qui se croit un flair inimitable, quand je lui ai appris la piètre valeur morale de celle qu’elle appelait « cette charmante petite Doucza ». Quant à la mère, elle était au mieux avec les Pardeuil, et le baron se posait en admirateur convaincu. Dans leur salon, elle rencontrait nombre de personnalités politiques, militaires. Elle en recevait chez elle... Ainsi donc, elle a été convaincue d’espionnage ?

– Oui. Mais prévenue assez tôt, elle a pu filer en Espagne. Et sa fille, qui était, paraît-il, infirmière à l’hôpital d’Ursau... Mais, au fait, vous l’avez peut-être vue là-bas ?

– En effet. Hier, j’ai appris incidemment qu’elle était partie... Pour aller rejoindre sa mère, sans doute ?



– Eh oui, probablement ! Elles sont maintenant à l’abri en Espagne. La mère, surtout, aurait à rendre pas mal de comptes, si on avait pu la pincer à temps. Quant à la fille, elle est accusée d’avoir cherché à obtenir – fort adroitement, paraît-il, – des renseignements concernant les opérations militaires, les changements dans la disposition des effectifs, etc., près d’officiers et de soldats – sans doute ceux de l’hôpital d’Ursau ?

– Oui, c’est évident. Elle est une fieffée coquette, en outre fort rusée... Quant à M<sup>me</sup> Doucza, j’avais eu, très peu de temps avant la guerre, l’intuition du rôle qu’elle remplissait. Il est vraiment dommage qu’elles aient pu s’échapper ! Je crois que la prise n’aurait pas été mauvaise... Mais Pardeuil, qu’est-ce qu’il fait, dans tout cela ?

– Eh bien, Pardeuil était au mieux avec cette M<sup>me</sup> Doucza, et – beaucoup plus par sottise que sciemment, j’en suis persuadé, connaissant le personnage – lui servait d’intermédiaire près des gens dont elle désirait obtenir des renseignements

intéressants. Il paraît qu'il est tout à fait ahuri de l'aventure, et ne sait trop comment démontrer sa bonne foi, qui, je le répète, ne fait guère de doute pour moi.

– Je suis de votre avis. C'est un imbécile, un gros benêt, comme l'appelait mon pauvre cousin William Horne qui se plaisait parfois à lui faire débiter quelque stupéfiante sottise. Avec cela, très vaniteux – donc, excellent instrument pour une femme adroite comme celle-là... Au fond, quelle était sa véritable nationalité ? L'a-t-on su ?

– Mais allemande, monsieur, allemande ! Son père était naturalisé, ce qui ne l'a pas empêché d'élever ses enfants dans la haine de la France... Car la dame a des frères et sœurs, vivant en Autriche et en Allemagne. L'un d'eux s'est établi en Espagne un peu avant la guerre. C'est avec lui que l'espionne trafiquait ses petites affaires... Quant au mari défunt, il était Hongrois. J'ai appris tout cela hier, d'une bouche autorisée. On n'en parle que très peu, car ainsi que je vous le disais tout à l'heure, on étouffe l'histoire. C'est même à cela que Pardeuil devra probablement de

n'avoir pas de trop longs démêlés avec la justice. On jettera l'éteignoir sur lui, en même temps que sur d'autres.

– Pourtant, ces sottises-là, – en admettant qu'il n'y ait que sottise, – nous les payons de notre sang, comme les bavardages, les indiscretions que sèment un peu partout l'imprudence et la bêtise, et qui tombent trop souvent dans des oreilles suspectes...

Pour en revenir aux dames Doucza, je suis enchanté que notre sol de France en soit tout au moins débarrassé !

En pensée, il acheva :

– Et moi aussi, par la même occasion.

\*

Un mois plus tard, M. de Chancenay, définitivement dégagé de toute obligation militaire, emmenait à Sarjac l'ex-petite chanoinesse de Valromée qui venait de lui être unie dans la blanche église d'Ursau.

L'abbé Dambry, hospitalisé à Toulouse, était venu bénir leur mariage. De là il partait pour le Jura, où la réforme nécessitée par sa glorieuse mutilation allait lui permettre de reprendre son ministère.

La question de savoir si M<sup>me</sup> Bathilde, venue pour le mariage, retournerait à Gouxy, fut longuement débattue. M<sup>me</sup> Antoinette se refusait à ce que sa nièce demeurât près d'elle, en disant qu'elle serait plus utile là-bas. Elys n'habiterait pas loin, et s'il était nécessaire, elle serait vite près de sa grand-tante.

Enfin, il fut convenu que M<sup>me</sup> de Valromée resterait deux mois au pavillon et repartirait ensuite pour Gouxy. En avril, M<sup>me</sup> Antoinette regagnerait Prexeuil, accompagnée d'Elys et Ogier, qui s'installeraient pour tout le printemps au Pré-Béni.

Mais un événement vint réduire à néant ces projets. M<sup>me</sup> de Prexeuil, un soir d'octobre, se trouva très fatiguée. Dans la nuit, elle fut frappée de paralysie. Pendant quelques jours, elle vécut encore, l'esprit lucide, ayant un peu recouvré la

parole un instant perdue. Très calme, très fermement résignée, elle voyait venir la mort avec sérénité... Un après-midi, à Elys qui ne la quittait guère, elle dit, en enveloppant la jeune femme d'un regard d'affection profonde :

– J'aurais aimé à voir ton petit enfant, ma fille chérie. Mais Dieu ne le permet pas. Que sa volonté soit faite ! C'est un sacrifice que je lui offre en expiation de mon orgueil.

– Oh ! tante Antoinette !

La jeune femme se penchait et baisait longuement le front jauni.

M<sup>me</sup> de Prexeuil murmura :

– Ma pauvre petite, je t'ai fait souffrir ?... Mais vraiment, je croyais agir pour ton bien... Et je ne suis pas sûre, du reste, de n'avoir pas eu raison, à ce moment-là. Mais maintenant, tu as en lui un véritable appui, une affection forte et fidèle. Tu peux être fière de ton mari, ma fille, et moi je te laisse à lui en toute confiance. Vivez dans l'union, dans le devoir, dans la simplicité compatible avec votre position. Moi, de là-haut,

je prierai pour vous et pour vos enfants.

La vieille dame s'éteignit doucement, un matin. Elys et Ogier accompagnèrent son corps, transporté à Gouxy, où il fut déposé dans le caveau familial. Une quinzaine de jours, ils demeurèrent au Pré-Béni, avec M<sup>me</sup> Bathilde qui s'y installait, le vieux logis étant moins éloigné, moins triste et moins froid aussi que Prexeuil. Et dans le salon où demeuraient toujours à leur place accoutumée les meubles familiers de M<sup>me</sup> de Valheuil, ils revécurent la scène d'autrefois, où Ogier avait fait à Elys l'aveu de son amour et où il avait vu dans les beaux yeux couleur de violette qu'il était aimé déjà.

Comme autrefois, des parfums d'automne entraient dans la grande pièce, par les portes-fenêtres ouvertes sur le jardin. Et cette senteur de feuilles mortes, de fruits mûrissants, fit revivre chez Ogier un autre souvenir. En serrant contre lui la jeune femme qui appuyait sa tête contre son épaule, il demanda :

– Te souviens-tu, chérie, comme tu m'as fui, telle qu'une petite chèvre sauvage, dans le verger

de Prexeuil où je m'étais introduit pour parler à la jolie chanoinesse qu'on me refusait impitoyablement ?

– Si je me souviens !... Oh ! que j'ai souffert ce jour-là, Ogier !... Tiens, que je te montre quelque chose...

Elle alla vers un petit bureau, y prit un vieux livre relié de veau fané, puis revint à son mari.

– C'est le livre de raison de notre famille. J'y ai inscrit quelques lignes, moi aussi... Vois, à cette date... le jour où ma tante m'a dit que je ne pouvais t'épouser...

Penchée vers Ogier, elle tenait devant ses yeux le livre ouvert, à une page où l'encre n'avait pas la teinte jaune des lignes précédentes... Et il lut :

« Aujourd'hui, j'ai promis à ma tante de ne pas me marier. »

La jeune femme dit d'une voix frémissante :

– Vois comme ma main tremblait, quand j'ai écrit cela... J'ai eu l'impression que je m'enfermais moi-même dans une tombe.

Ogier mit un long baiser sur le front qui

touchait presque ses lèvres.

– Ma pauvre bien-aimée !... Qu’y a-t-il d’écrit ensuite ?

– Oh ! c’est autre chose, cela ! Vois !

Il lut :

« Ma tante m’a déliée de cette promesse. J’ai été unie ce matin au marquis Ogier de Chancenay, blessé au service de la France. Que Dieu nous bénisse et nous maintienne dans ses voies ! »

Ogier dit en souriant :

– Il faudra bientôt mentionner là-dessus autre chose, Elys : la naissance de notre enfant.

Une vive émotion rayonna dans les beaux yeux veloutés, un sourire de bonheur entrouvrit la petite bouche si vite frémissante. En appuyant sa joue contre l’épaule de son mari, Elys murmura d’un ton de recueillement joyeux :

– Oh ! oui, notre enfant !... notre petit enfant, que j’aime tant déjà !



\*

Sur le livre de raison, sept mois plus tard, Ogier, sous le regard heureux de la jeune mère, écrivait :

« Aujourd’hui est venu au monde notre premier-né, Jacques de Chancenay. Que le Seigneur nous le conserve, et nous fasse la grâce d’une nombreuse famille ! »

Elys, en joignant les mains, dit avec un regard d’amour vers le petit être endormi près d’elle, dans son berceau :

– Quand je pense, mon Ogier chéri, que j’aurais pu demeurer toute ma vie la chanoinesse de Valromée !... toute ma vie, sans toi, sans lui, notre fils.



Cet ouvrage est le 315<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.